Octave Mirbeau

Contes IV



Be*Q*

Octave Mirbeau

Contes IV

Octave Mirbeau a publié plus de 150 contes et nouvelles, dans divers journaux et revues : *Gil Blas, L'Écho de Paris, Le Journal...* Une partie de ces contes ont été regroupés en recueils : *Contes de la chaumière, La vache tachetée, La pipe de cidre,* etc.

Sur la route

L'autre jour, j'ai rencontré sur la route le vieux Ibire. Il ramassait des feuilles sèches pour couvrir ses navets. Je lui appris que la Chambre avait voté l'expédition de Madagascar.

– Eh bien, oui ! fit-il... Qu'est-ce que c'est encore que cette manigance-là ?

(Car le vieux Ibire se méfie, maintenant, quand la Chambre vote quelque chose, et même lorsqu'elle ne vote rien. Au seul mot de Chambre ou de député, instinctivement, par un geste rapide, le bonhomme garantit, de ses deux mains, ses deux poches, comme s'il y avait encore quelque chose à prendre, depuis le temps qu'on y puise.)

– C'est, lui répondis-je, que nous sommes trop riches, que nous ne savons que faire de nos millions !*...* Il faut bien les dépenser joyeusement... Bien entendu, je ne parle pas des quinze mille jeunes gars de France qui vont aller pourrir dans les marais de là-bas... Des soldats, c'est leur métier de pourrir quelque part, pas vrai ?*...* Et l'on ne pouvait pas trouver mieux, pour cela, que Madagascar !

– J'entends bien... J'ai un petit-fils qui est mort au Tonkin... un petit-neveu qui est mort au Dahomey... Et il y a au village bien des familles qui ont des morts, très loin, un peu partout sur la terre... Oui, mais ça doit rapporter beaucoup, sans doute ?

– Certes, père Ibire... beaucoup d'embêtements... beaucoup d'impôts... beaucoup de larmes... sans compter l'imprévu, qui est toujours terrible.

– J’entends bien ! dit le père Ibire, en hochant la tête... Mais...

Il réfléchit quelques secondes, et il poursuivit :

– ... mais, s’ils ont tant de millions, pourquoi qu’ils les emploient pas à réparer nos routes ?*...* regardez... si ça ne fait pas pitié !*...* C’est à peine si je puis y mener ma brouette... Tantôt, je me suis encore fichu par terre, à cause des trous... Les chevaux y crèvent, les harnais s’y rompent, les voitures s’y brisent... Non, vrai, ça n’est pas juste... Est-ce qu’ils ne devraient pas d’abord coloniser la France...

Le bonhomme s’assit sur un des bras de la brouette, et il gémit :

– Voilà plus de quatre ans qu’on nous promet de la refaire, cette route !*...* Mais je n’ai plus d’espoir. Par exemple, au moment des élections, ça va bien !*...* C’est-à-dire que, huit jours avant le vote, on amène, par-ci par-là, quelques mètres de cailloux... Puis, on voit apparaître la grande écraseuse à vapeur... Elle souffle, elle ronfle, crache de la fumée, fait un tapage de tous les diables... Et l’agent voyer circule dans les villages, criant : « Ah ! on va vous en faire une fameuse route... Seulement, il faudra voter pour les candidats du gouvernement ! » On vote, et, le lendemain, quand le tour est joué, l’écraseuse à vapeur s’en va... les petits tas de cailloux dorment sur les berges, et l’agent voyer, qu’on ne revoit plus, rigole au café, en se fichant de nous... On ne nous a donné qu’un peu de fumée... et c’est tout !

– Aussi, pourquoi votez-vous ?

– Je ne sais pas... Tout le monde vote... je vote comme tout le monde... Et puis, qu’est-ce que vous voulez ?*...* à force de voter pour l’un, pour l’autre, tantôt pour un bleu, tantôt pour un blanc, tantôt pour un rouge, on se dit qu’on tombera peut-être, une fois, sur le bon...

– Il n'y a pas apparence, mon père Ibire.

– J'entends bien... Puis, il passera encore bien des candidats sur les routes... Et à propos de routes, il faut que je vous demande de m'expliquer une chose qui me tracasse depuis longtemps... Il est vrai que je n'ai pas beaucoup d'instruction...

– Voyons ça, père Ibire...

– Voici l'affaire... Je suis astreint, comme tout le monde, à travailler trois jours par an sur les routes, moi, mes outils, mon cheval et ma voiture, si j'en ai... On appelle ça des prestations !... Bon ! je veux bien... C'est juste... Au jour convenu, j'arrive... Mais on ne m'emploie qu'à des travaux ridicules et qui ne riment à rien. Pour vous en donner une idée, il y a quatre ans, j'avais un cheval et une voiture. Le cantonnier-chef me commande d'aller chercher du caillou, à deux lieues de là, au bas de la côte de Montdur, que vous voyez d'ici... J'y vais... Il n'y avait pas de caillou. Il n'y en avait pas depuis plus de quinze ans. Celui-ci en avait pris un mètre, celui-là un autre, tout le monde avait chipoté un peu sur le tas... Bref, le caillou avait disparu... Je dis au cantonnier-chef : « Il n'y a plus de caillou ». Le cantonnier me dit : « Je n'ai pas à entrer là-dedans... qu'il y ait du caillou ou pas, ce n'est pas mon affaire, et je m'en fiche... Mais c'est la consigne que tu ailles en chercher, et que tu le charries sur la route... Retournes-y. » Je dis au cantonnier : « Comment veux-tu que je charrie une chose qui n'existe pas ? » Le cantonnier me dit : « Fais comme si elle existait ! » Alors je suis reparti, et, pendant les trois jours de prestation, moi, mes outils, mon cheval et ma voiture, nous avons fait la navette entre Montdur et la route, pour charrier ce caillou que je savais ne pas exister... Comment trouvez-vous ça ?

– C'est le mystère de la sainte Administration, père Ibire...

– J’entends bien... Ce n’est pas tout... J’ai donc fait mes prestations... Ça n’a servi à rien, c’est vrai... Mais, enfin, il aurait pu y avoir du caillou...

– C’est ce qui vous trompe, père Ibire... il n’y a jamais de caillou, nulle part... L’homme passe son temps à charrier du caillou qui n’existe pas... S’il y avait du caillou, il n’y aurait pas d’administration, et vous seriez heureux... On ne peut pas concevoir une pareille folie.

– J’en reviens à ce que je voulais vous demander... Ça vous ennuie de travailler sur les routes... vous aimez mieux payer vos journées de prestation que de les faire... Vous allez chez le percepteur et lui donnez votre argent... Bon... Qu’est-ce qu’ils font de cet argent ?... Voilà ce que je voudrais savoir.

– Eh bien ! ils en font des expéditions de Madagascar... Ils en font des cuirassés qui sautent, des cuirassés qui coulent... Cet argent, ils le donnent à leurs amis et connaissances... est-ce que je sais, moi ?... À des fournisseurs qui volent sur le blé de la marine, sur la viande du soldat, sur les bidons... sur tout, mon pauvre père Ibire...

– J’entends bien... Et les routes ?

– Elles s’en passent...

– Mais puisque c’est de l’argent exclusivement attribué aux routes !

– Raison de plus.

Le père Ibire, les poings sur ses genoux, me regardait anxieusement, de ses petits yeux clignotants. Il dit :

– Je n’y comprends rien.

– Sans doute, tu n’y comprends rien, bonhomme, car si tu y comprenais quelque chose, tu ne voudrais pas vivre en cette misère physique, en cette abjection morale où tu croupis, depuis tant de siècles, et où te maintient l’effort

combiné et triomphant de toutes les perversités humaines. C'est parce que tu ne comprends rien à rien que l'État, et l'administration qui le représente dans ses besognes meurtrières, s'acharne sur ta vieille carcasse et que, chaque jour, à toute heure, à toute minute, il t'arrache un peu de ton intelligence, de ta volonté, de la force obscure et latente qui est en toi, à ton insu. Le jour où tu comprendras, c'est-à-dire le jour où tu arriveras à la connaissance de toi-même, à la conscience de ton individualité, tous ces fantômes – car ce sont des fantômes – qui font ton corps douloureux, et ton âme prisonnière, disparaîtront comme disparaissent, aux rayons de la lumière matinale, les bêtes nocturnes qui rôdent, en quête de charognes et de proies vivantes, dans les ténèbres... Mais ce jour-là n'est point venu, père Ibire, aucun calendrier n'en porte la date.

Le père Ibire se leva, avec effort. Il regarda la route, la route quotidienne, creusée de ressauts et d'ornières, où, depuis quatre-vingts ans, il avait charrié, vers des buts inconnus, des choses qui n'existent point, et il dit :

– Tout cela me fait mal à la tête... J'aime mieux ramasser mes feuilles.

Un point de vue

... Et voici comment il parla :

– Monsieur le Juge, vous voyez en moi l'homme le plus stupéfait du monde. Vrai, je vous le jure, jamais je n'aurais imaginé qu'une telle chose fût possible ! Après ces quinze jours de détention, de menottes aux mains, d'interrogatoires incompréhensibles, de courses vertigineuses, entre deux gardes, de la prison au Palais et du Palais à la prison... oui, malgré cette réalité horrible, j'en suis encore à me demander si je ne rêve pas !...

Et pourtant, non, je ne rêve pas !

C'est bien moi, qui suis ici, devant vous... Nous ne sommes pas des fantômes qui vont se vaporiser aux premières lueurs du matin... Vous êtes le juge, et je suis l'accusé !

Vous devez comprendre qu'il me faut un puissant effort d'intellect, et – comment dirais-je ? – un ramassement de toutes mes facultés disloquées, pour concevoir, pour reconnaître que vous êtes vous, que je suis moi, que nous ne dormons pas l'un et l'autre, que nous sommes vraiment dans la vie, non dans le cauchemar !

Que vont penser de moi mes amis ?... Savent-ils au moins quelles charges pèsent sur moi, et de quoi je suis accusé ? Leur a-t-on expliqué, dans l'agence Havas, que c'était un simple, mais bien cruel malentendu ?... Ne craignez-vous pas qu'ils me prennent pour un ennemi du pouvoir, pour un anarchiste ?... Ah ! ce serait affreux !... Je ne puis supporter cette idée !... Tout, tout excepté cela !

Voyons, Monsieur le juge, mettez-vous à ma place, pour un moment, et raisonnez un peu... La main sur la conscience, devant le Dieu des ralliés et de Spüller qui nous entend, cela ne vous paraît-il pas extraordinaire, ce qui m’arrive ?... N’est-ce point une aventure unique et prodigieuse, et qui confond la raison ?...

Comment !... Le gouvernement, tout d’un coup, par une inexplicable lubie, change de morale ; il abandonne tout un long, pratique et glorieux système de corruption, mécanisme admirable et nécessaire qui fonctionnait, depuis des siècles, à merveille et, pour le bien de tout le monde, il se permet, on ne sait pourquoi, de trouver criminel et déshonorant aujourd’hui ce qu’hier il encourageait, il récompensait, si notoirement !

Et il ne nous prévient pas !

Et il ne nous avertit pas !

Et vous croyez que ce sont là des procédés délicats !... des procédés dont on use entre vieux camarades !

Je suis abasourdi, et les bras m’en tombent !

Tenez, Monsieur le juge, il faut que je vous dise... Trois jours, oui, trois jours avant cette inexplicable aventure, je suis allé au ministère...

J’y ai touché ma part mensuelle des fonds secrets...

Tout le monde fut charmant avec moi, de l’huissier au ministre...

Le ministre et moi, nous eûmes une conversation fort gaie...

Il me parla de la petite Rosa la Rose, dont nous vantons, chaque jour, les mérites aux « Échos » du *Journal*.

Il me félicita aussi, je me rappelle, de l’ardente et courageuse campagne que je mène contre les socialistes...

Sa gaieté communicative, sa ronde bonhomie, sa confiance, son amitié – puis-je dire –, son émotion même, pour cela fit que je me crus autorisé à lui demander un petit supplément.

Et voici, textuellement, ce qu'il me répondit : « Non, non, pas ce mois-ci... Nous n'avons plus le sou. Mais le mois prochain... peut-être... je ferai mon possible. Vous savez que je tiens à vous être agréable ».

Et il me serra la main, avec quelles effusions, Seigneur Dieu !

Et trois jours après, sans un mot de lui, sans un signe de son huissier, sans un avertissement de personne, il me fait arrêter, jeter dans une cellule de Mazas... Il me traite comme un vulgaire criminel qui eût commis cet irréparable crime de ne point trouver belle la physionomie de monsieur Casimir-Perier ! On me confond avec de pâles voyous, de sinistres bandits, ennemis du gouvernement et de la société... Ma cellule est voisine de celle qu'habite un odieux gredin, coupable de lèse-Majesté, de lèse-Chambre, de lèse-Sénat. Je suis exposé, moi, moi, moi, à entendre chaque jour des théories subversives et des paroles de révolte !... Vous avouerez que c'est fort désobligeant...

C'était si simple d'éviter tout cela ; c'était si facile de s'entendre !...

Le gouvernement n'avait qu'à nous convoquer, nous, ses meilleurs amis et ses plus dévoués défenseurs, et nous dire : « Mes amis, j'ai décidé que ma morale ne serait plus la même, à partir de demain matin. Oui, demain matin, à huit heures, j'inaugure un nouvel état de choses... Je vous préviens qu'au lieu de décorer mes amis, pour chantages exceptionnels, je les ferai empoigner par monsieur Clément. Comme vous m'avez toujours été scrupuleusement soumis, j'espère qu'à partir de demain matin, à huit heures, vous allez être tous transformés en honnêtes gens...

Naturellement, je sais ce que je vous dois, et tout le préjudice que peut vous causer mon nouveau système. Il est probable que vous avez quelques petites affaires en train que le brusque revirement de ma politique pourrait compromettre !... J'en tiens compte et vous ne perdrez rien... La France est un admirable, un inlassable pays où l'on peut toujours puiser de l'or, à même son sol, son commerce, son industrie, ses pauvres. Et le budget n'est pas fait pour les gueux, que je sache !... Donc, mes chers amis, acceptez de bonne grâce de vous déguiser – oh ! mon Dieu ! le temps d'une expérience –, de vous déguiser en honnêtes et respectables personnes, et je vous promets que, demain matin, à huit heures, non seulement je ne diminuerai pas votre participation – si légitime – aux fonds secrets, mais que je la doublerai, la triplerai, la quadruplerai... Essayons de la vertu, puisque le vice ne nous réussit point ».

Un tel langage eût été correct, et l'on aurait pu discuter.

Moi, par exemple, j'eusse tenté de démontrer au gouvernement qu'il s'embarquait sur une mer de chimères dangereuses et d'innavigables illusions... Portant le débat plus haut dans les sphères supérieures de la philosophie et de l'économie politique, j'eusse revendiqué la liberté du chantage, qui est un des droits sacrés, un des droits inviolables de l'homme civilisé... Que dis-je ?... un droit... qui est une loi de la nature... Le chantage, Monsieur le juge, Darwin l'appelait, autrefois : « La lutte pour l'existence !... » Le chantage, mais c'est aussi une nécessité économique qui met aux prises les activités humaines, assure la circulation et l'échange des capitaux... Remarquez que je n'ai pas dit le libre-échange, pour ne pas froisser monsieur Méline... J'eusse sorti bien d'autres arguments... Et si le gouvernement n'avait pas été convaincu, eh bien ! je me serais soumis, car je suis de ces hommes qui ne se démontent jamais et qui se soumettent toujours...

Et puis, qu'est-ce que cela aurait bien pu me faire de devenir honnête homme, du moment que je n'y perdais pas un sou et que j'y gagnais, au contraire, un redoublement de confiance auprès du gouvernement et de plus sérieux, de plus fréquents émargements aux fonds secrets ?

Le juge dodelinait de la tête.

– C'est un point de vue... fit-il.

Et, le congédiant, il le remit entre les mains des gardes.

Le Polonais

La maison où demeure le Polonais est, sur la route, près de la forêt, pour ainsi dire, enclavée dans la forêt ; une cahute indiciblement misérable, dont les murs en torchis s'écaillent, dont le toit de chaume, çà et là crevé, s'effondre, montrant les lattes pourries. Devant la maison s'étend un petit jardin, un petit carré de terre où poussent librement les herbes sauvages, et qu'entoure une palissade en ruines. L'été, quelques soleils dressent au-dessus des herbes, vers la lumière, leur capitule orangé. Quand vous passez sur la route, devant cette maison, une odeur vous vient qui fleure la crasse, le fauve, la pourriture cutanée et vous pique aux yeux. Des quatre enfants qui grouillaient, comme des vers, dans cette ordure, trois sont morts, emportés dans une épidémie de diphtérie ; le dernier n'est jamais là... Il rôde, dans les rues de la ville, sur les trottoirs, à la fois maraudeur et mendiant. Il ne revient qu'à la nuit dans la maison, battu quand ses poches sont vides, encouragé d'un seul mouvement de tête approbatif lorsqu'il dépose sur la table le produit de ses larcins.

Les promeneurs fuient cette maison, dont les fenêtres, à la tombée de la nuit, luisent comme des regards de crime...

* * *

Assis sur le seuil, le Polonais confectionne, sans enthousiasme, des balais de bouleau, pour le prochain marché. On voit que cette besogne répugne à sa force. C'est un petit homme trapu, carré d'épaules, de membres puissants et de reins souples. De son visage enfoui sous les

broussailles d’une barbe rousse, on ne voit que deux yeux étrangement brillants, des yeux d’orfraie, et deux narines sans cesse battantes comme celles des chiens qui ont humé dans le vent des odeurs de gibier.

Sa femme, grande, sèche, ridée, tresse des paniers d’osier, dans la maison... Le profil de son visage coupant, sa silhouette plate se devinent plutôt qu’ils ne se voient dans l’ombre lourde de cette sinistre demeure. Tous les deux, ils ne disent rien. Quelquefois ils s’arrêtent de travailler. Et le silence de ces deux êtres a quelque chose de terrible et de meurtrier.

Des faisans passent sur la route ; des faisans volent au-dessus de la route. Le Polonais les regarde passer, les regarde voler. Ses yeux brillent davantage, ses narines frémissent plus vite. Des traînées d’or luisent, ondulent, dans sa barbe remuée.

* * *

Tout à coup, sans qu’on ait pu savoir d’où il venait, un garde paraît sur la route, la carnassière au dos, à la main le bâton de cornouiller. Il s’arrête devant la palissade. Son visage est dur, sa moustache rude, sa peau tannée comme les guêtres de cuir qui enveloppent ses mollets. Un rayon de soleil tardif fait étinceler sur sa poitrine la plaque d’acier, indice de son autorité.

– Hé ! Polonais !... appelle-t-il.

Le Polonais lève lentement sa tête de fauve vers le garde et ne répond pas. Ses yeux, tout à l’heure si brillants, se sont éteints. On distingue à peine leur lueur ternie sous les broussailles de la barbe. Les narines ont cessé de battre.

– Hé ! Polonais !... réitère le garde, es-tu donc sourd ?... M’entends-tu ?...

Alors, d’une voix bourrue, le Polonais répond :

– Je ne suis pas sourd, et je t'entends... Passe ton chemin... Nous n'avons pas à causer ensemble.

Le garde se dandine, une pâle grimace aux lèvres.

– Si, nous avons à causer ensemble... dit-il... Je ne viens pas en ennemi...

Le Polonais hoche la tête.

– Je t'ai dit de passer ton chemin... Tu n'as rien à faire ici... Ah ! est-ce clair ?...

Et il se remet à son ouvrage, tandis que, du fond de la maison, une voix aigre de femme glapit :

– Puisqu'on te dit de passer ton chemin, canaille !

Le garde insiste et veut franchir la palissade, par une brèche. Mais le Polonais se dresse, d'un bond, vers lui, et, gesticulant, furieux, une flamme de meurtre dans les yeux, il crie :

– Je te défends d'entrer chez moi !... Fais bien attention... si tu entres... aussi vrai que je suis le Polonais... tonnerre de Dieu !... je te fais ton affaire.

La voix de femme répète, dans l'ombre de la maison :

– Oui ! oui ! Fais-lui son affaire...

– Eh bien ! écoute-moi... ordonne le garde en haussant les épaules... J'ai encore vu tes traces, dans le bois, cette nuit.

– Tu mens !...

– Et où as-tu coupé ces brins de bouleau ?

– Ça ne te regarde pas... Je les ai coupés où il m'a plu...

– Bon !... Je ne t'ai pas pris, tu peux dire ce que tu veux. Mais il ne s'agit pas de ça. Veux-tu vendre ta maison ?

– Ma maison ?... rugit le Polonais.

– Oui, ta maison. On t'en donne mille francs.

– Ah ! ah ! elle vous gêne, toi et ta crapule de maître !… Tiens, regarde-moi bien. Tu m'en donnerais trois cent mille écus, que je te dirais non.

– C'est ton dernier mot ?

– Oui.

– C'est bon. Seulement je t'avertis qu'on te surveille.

– Je me moque de toi, entends-tu, de toi, et de celui qui t'envoie !… Et moi aussi, je t'avertis que ça finira mal, toutes vos tracasseries… Ne pas laisser vivre en paix un pauvre homme !… Ah ! malheur !

Et, tout d'un coup :

– Pourquoi as-tu tué mon chien ?

– Il chassait les faisans.

– Tu mens… Et mes trois poules que tu as tuées aussi ?… Est-ce qu'elles chassaient tes faisans ?

– Elles grattaient les semis de pin.

– Pourquoi m'as-tu fait chasser du château ?… J'y gagnais ma vie, honnêtement…

– Pourquoi braconnais-tu ?

– Tu mens ! Tu mens !

Dans l'ombre de la maison, la voix de femme, de plus en plus colère, souligne toutes les répliques du garde, par ces mots :

– Canaille !… Canaille !… Assassin !…

Mais le garde ne s'émeut pas.

– Fais attention à toi, Polonais… Car, cette fois, on ne te ménagera pas…

– Fais attention à toi, plutôt… affameur des pauvres gens… parce que… oui… j'en ai assez de crever la faim, à cause de vous tous… Vous m'avez tout pris… Et crever pour crever !…

Alors, le garde, très calme, dit :

– Je ne te crains pas... et je ne suis pas méchant pour toi, puisque je t'avertis... À toi de voir la chose... Je m'en vais...

Et, remontant sur l'épaule, d'un coup de reins, sa carnassière, il saute, légèrement, sur la route, et s'en va, sans retourner la tête.

Le soleil décline, s'enfonce derrière les massifs plus sombres de la forêt.

Le Polonais se remet à son travail, maugréant :

– J'en ai assez... On a trop de misère... Crever pour crever !...

* * *

La nuit est venue, le Polonais rentre dans la maison. La huche est vide... Tous les deux, la grande femme maigre et le petit homme trapu, ils restent là, dans l'ombre, silencieux.

Soudain :

– Homme ! fait la femme.

– Eh bien ?

– Il n'y a pas de lune, cette nuit.

– Non !... La nuit sera noire.

– Sûr qu'il erre, cette nuit, dans la sente aux bouleaux.

– Oui...

– Eh bien ?

Et la femme, à tâtons, lève une pierre, sous la cheminée, une grande pierre sous laquelle un trou se creuse. Elle retire du trou un fusil, l'essuie, fait jouer les batteries et, d'une voix basse, rauque :

– Eh bien ?... Si t'as du cœur... t'iras aussi...

– Donne ! fait le Polonais... Crever pour crever.

Le Polonais sort de la maison. La nuit est toute noire, en effet. Il écoute. Personne sur la route... Aucune voiture, aucun bruit... Il écoute encore...

Très loin, un hibou chante, dans le silence, sa lugubre chanson de mort...

Les marchandes du temple

On a vu comment on empoisonnait les pauvres diables dans les administrations hospitalières de l'État. On verra, par les lettres ci-dessous, dont je certifie la véracité, que dans les maisons privées, les malades riches n'ont, comme soins et traitements, rien à envier aux pauvres, et que c'est par la sans-pitié universelle, et par l'universel désir de lucre, que riches ou pauvres, laïcs ou religieux, atteignent vraiment à cet idéal de notre société moderne : l'égalité.

Menton, 1er mars 1895.

Ma chère amie,

Je n'ai éprouvé aucun soulagement de mon séjour dans le Midi. Mes souffrances augmentent et deviennent intolérables ; mes forces s'épuisent de plus en plus, et la fièvre me dévore. Depuis deux semaines, je n'ai pas quitté le lit. Le docteur, à qui j'avais télégraphié de venir en hâte, est enfin arrivé, hier soir. Ce matin, après un examen attentif et minutieux, il me confie qu'une nouvelle opération est nécessaire. Hélas ! je crois que je pourrai la supporter.

Il est convenu que je vais rentrer à Paris, et l'on prépare tout ce qu'il faut à ce voyage. Pour des raisons de commodités, auxquelles je me suis rendue, l'opération aura lieu chez les Sœurs de Notre-Dame de la Croix... C'est, paraît-il, une sorte d'hôpital, très bien pourvu, où le docteur fait transporter ses meilleures malades.

Vous y serez admirablement choyée, m'a-t-il dit. Ces excellentes sœurs s'entendent fort bien à ces soins délicats. Et puis, elles ont mes habitudes, ce qui est une garantie.

Je vais donc partir, j’ignore encore le jour. Mais je t’écrirai, car je serais si heureuse et, il me semble, si consolée de t’embrasser.

Ta meilleure amie,

Germaine K...

Paris, 14 mars 1895.

Ma chère amie,

Pardonne-moi de ne t'avoir pas mandé mon retour à Paris. Je n'ai pas eu le courage de t'écrire. J'ai pensé aussi que, souffrante comme tu l'es, il eût été bien mal à moi de t'obliger à une sortie, dangereuse peut-être, car, je te connais, tu serais accourue tout de suite. Et c'est ce que je ne voulais pas. L'habitude que j'ai de toujours souffrir m'a guérie un peu de cet égoïsme qu'ont les malades.

Enfin, le voyage s'est passé aussi bien que possible, pour le triste état où je suis. Tout avait été disposé, par le docteur, pour que je n'en ressentisse pas trop la fatigue. Et je suis, depuis trois jours, chez les sœurs de Notre-Dame de la Croix. Mais je ne peux pas rester plus longtemps dans cette abominable prison où je sens que je mourrais. Demain, je serai chez moi, et si tu savais avec quelle impatience je compte les heures qui me séparent de cette délivrance. J'y serais déjà, ma chérie, s'il n'avait pas fallu qu'on préparât l'hôtel pour que j'y puisse rentrer et subir l'opération. Et ce m'est presque une douceur de penser que si je dois mourir, au moins, je mourrai chez moi, parmi les choses que je connais et qui m'ont aimée.

Ah ! ma chère chérie, ce que j'ai enduré, chez ces atroces sœurs, jamais tu ne pourras te l'imaginer, il faut pourtant que je te le raconte : il me semble que ce sera un soulagement pour moi. Je suis arrivée, jeudi, à la Communauté, à quatre heures du soir. C'est une vaste maison, très ancienne, d'aspect triste, abandonnée et sale. Dès la porte ouverte, j'éprouvai comme un grand froid au cœur, et, sur le seuil, j'eus un instinctif mouvement de recueil, un affreux frisson de terreur, comme le condamné à mort devant la silhouette soudaine de l'échafaud. Aidée de ma femme de chambre et de deux sœurs maladroites,

venues à ma rencontre, j’eus beaucoup de difficultés à gagner la chambre qui m’était destiné. Il me fallut traverser de noirs couloirs, bordés de portes mal fermées, par où s’échappaient des gémissements et des plaintes, les plaintes de pauvres femmes qui, comme moi, attendaient le couteau. L’odeur qui emplissait ces couloirs, odeur combiné d’éther et de cuisines rances, d’acide phénique et d’encens, hôpital, gargote et chapelle, me souleva le cœur, et je crus, plusieurs fois, que j’allais défaillir. Enfin, je pénétrai dans ma chambre. Elle était petite, mais propre, et donnait sur un jardin si humide, que la mousse couvrait, d’un épais tapis, les troncs et les branches des arbres. Je m’écroulai de fatigue, dans un fauteuil, en exprimant le désir de me coucher. L’une des sœurs me dit alors que la règle de la maison était que les malades apportassent leur linge, qu’il n’y avait pas de draps dans le lit, et qu’il fallait en référer à la mère supérieure. Celle-ci, d’ailleurs prévenue de mon arrivée, entra dans la chambre sur ces entrefaites. C’était une grande femme sèche, à profil coupant. Un sourire mielleux et faux rendait encore plus implacable l’expression d’implacabilité inscrite à sa face d’oiseau de proie. Elle m’accueillit par ces mots :

– Le docteur ne vous a donc pas, ma chère enfant, mise au courant des conditions et règlements de la communauté ?

– Nullement, ma sœur ! répondis-je.

– Eh bien ! voici : il est d’usage que les pensionnaires nous remettent le jour de leur entrée ici, quinze jours d’avance à 21 francs par jour, ci : 315 francs. Dans cette somme ne sont pas compris, naturellement, le linge, le bois, la lumière, ni aucune des fournitures et soins spéciaux que pourraient désirer nos pensionnaires. D’ailleurs, ma chère enfant, je vous ai apporté votre note.

Et la mère supérieure, de dessous les plis de sa guimpe où pendait la croix de cuivre, la croix de rédemption, de charité

et d’amour, retira un papier soigneusement plié, et me le tendit, avec de mielleux sourires.

Non, jamais apothicaire de comédie, ou maître d’hôtel de ville d’eaux, n’osa établir une telle note, dont chaque article constituait un vol flagrant. Le bois de cheminée y figurait à raison de 5 francs par jour, la lumière de 3 francs, le linge d’une seule nuit y était compté 6 francs. Enfin, ce détail lugubre : pour nettoyer et laver la salle d’opération... 30 francs. Et tout cela, payable d’avance, et pour une durée de quinze jours.

– Mais, ma sœur, dis-je stupéfaite de cette honteuse exploitation de la souffrance... il n’est pas prouvé que je doive reste ici quinze jours... Et je ne trouverais pas juste de payer une pension que je n’aurais pas prise, et toutes ces choses dont je n’aurais pas joui.

– C’est la règle, ma chère enfant ! affirma la sœur avec un air de se détacher des biens de ce monde... Cela est, dès à présent, acquis à la communauté.

– Mais enfin, insistai-je... il n’est pas sûr, non plus, que je me résigne à subir une nouvelle opération...

– Et vous auriez grand tort, ma chère enfant, interrompit la sœur... car Dieu et la sainte Vierge bénissent toutes les opérations qui se font ici... Mais, dans ce cas, les trente francs vous seraient rendus à la sortie de notre maison...

Une discussion me fatiguait. J’ordonnai à ma femme de chambre de payer. Et, tandis que la mère supérieure comptait l’or de ses doigts avides et crochus, une religieuse entrouvrit la porte et dit d’une voix basse et rapide :

– Ma mère, il faudrait le bon Dieu pour le 14, qui a été opéré ce matin et qui agonise.

– C’est bien ! Prévenez le chapelain ! commanda la mère supérieure qui, durant ce court colloque, n’avait pas levé les

yeux des pièces d'or qu'elle achevait de compter, âprement, dans sa main.

Je pus enfin, ayant payé la note, obtenir que l'on apportât des draps et que l'on fit mon lit. Une fois couchée, je demandai un peu de bouillon, car je me sentais fatigué outre mesure, et j'étais prête à défaillir. La sœur m'expliqua qu'il n'était point l'heure de manger, et qu'il n'y avait rien de préparé.

– Il faut attendre l'heure, ma chère enfant. On mange le matin à onze heures, le soir à sept heures... C'est la règle... Je crois que vous ferez mieux de vous reposer... Vous n'en dînerez que de meilleur appétit...

Comme elle se disposait à quitter la chambre, je la priai de vouloir bien m'envoyer un interne, ayant besoin d'être pansée.

– Un interne ! s'exclama la sœur, scandalisé... Un interne !... Mais il n'y a pas d'interne ici ; il ne vient jamais d'homme ici !... Si vous désirez le confesseur...

– Je n'ai nul besoin du confesseur ! gémis-je, tandis que des larmes me venaient aux yeux... Hélas ! ma sœur, voici treize mois que je suis malade, et je vous assure que je n'ai guère eu le goût de commettre des péchés... Ce que je voudrais, c'est être soigné, et que l'on ne me laissât pas mourir ici comme une bête.

J'éclatai en sanglots. La sœur dit, pour me consoler :

– Rassurez-vous, ma chère enfant... Vous ne pourriez avoir de meilleurs soins nulle part... Et priez Dieu afin qu'il vous protège.

Et voulant se faire câline et tendre, elle effleura mon front de sa main sèche, et elle me dit encore :

– D'ailleurs, cela ne sera rien, allez !...

Là-dessus, elle me quitta, suivie des deux autres sœurs, et je restai seule, avec ma femme de chambre qui s'écria, en

joignant les mains :

– Ah ! bien, merci !... Madame est tout de même dans une drôle de baraque !...

J'essayai de dormir un peu, et ne le pus. À peine commençais-je à m'assoupir qu'aussitôt j'étais réveillée, brusquement et douloureusement, par des bruits de cloches. Cela, multiplié par la fièvre, m'arrivait de tous les côtés, par les fenêtres, par la porte, par le plafond, par le parquet. Les cloches ne discontinuaient pas de sonner. Elles sonnaient, grondantes ou plaintives, pour les prières, pour les agonisantes, pour les mortes. En même temps, des chambres voisines, par les minces cloisons, me venaient des gémissements, les uns étouffés, les autres aigus, des cris, des appels de voix déchirantes. On eût dit des chambres de tortures, et que des bourreaux y suppliciaient de pauvres victimes. L'obsession en était telle que je croyais respirer réellement l'horrible odeur des chairs grésillantes et des vapeurs de sang. Et, dans les couloirs, dont les planches du parquet craquaient, j'entendais, sans cesse, dominant des chuchotements de voix, passer des pas lourds et cadencés, des pas pesants de gens qui portent des cercueils.

Enfin, l'heure du dîner sonna. Une sœur apporta sur un plateau mon repas et celui de la femme de chambre qui, selon la règle, devait manger près de moi. Je ne pus toucher à aucun de ces mets, atrocement cuisinés, qui me furent servis et qui se composaient d'un potage aigre, d'une moitié de pigeon froid et de purée de pommes de terre, sans assaisonnement et sans beurre. Le vin, que je fus obligée de recracher, mordait le palais, comme de l'acide ; l'eau, pleine d'impureté, n'avait pas été filtrée. Quant à ma femme de chambre, son dîner maigre se composait de choses innommées. Elle dut se contenter de pain et d'un peu de chocolat que je lui donnai.

Ah ! ma chérie, la nuit que je passai, l'atroce, lente et mortelle nuit, où, pas une minute, ne cessa le bruit des cloches ; où, pas une minute, les gémissements des malades voisines ne me laissèrent un répit de sommeil.

La journée du lendemain fut pareille. Vers deux heures, j'eus une crise de nerfs... Je voulais m'en aller de cette maison maudite... Céleste eut beaucoup de peine à m'empêcher de me lever... Enfin, vers la nuit, le docteur, très affairé, vint me faire une visite. Je le mis au fait de ce qui se passait, et lui déclarai que je ne pouvais rester dans cette prison, où je n'avais ni soins, ni nourriture, et où tout ne s'acharnait qu'à me parler de la mort.

– Ce sont des voleuses, des voleuses ! m'écriai-je... Qu'elles gardent mon argent !... Mais je veux partir demain... Ou sinon, j'aime mieux mourir tout de suite.

Le docteur voyant qu'il n'obtiendrait rien de moi, finit par agréer ma proposition. Je vais donc retourner chez moi, et c'est chez moi que je subirai cette affreuse opération. Mais j'ai grand-hâte que tout y soit prêt, car à chaque minute, dans cette maison d'enfer, c'est un peu de mes forces, un peu de ma vie, que je perds. Et j'ai tant besoin de tout cela pour la cruelle épreuve !

Je viens d'apprendre que ma voisine est morte. Tout à l'heure, elle a poussé un grand cri qui m'a fait frissonner. Son âme est partie dans ce cri. Ce matin, durant plus d'une heure, j'avais entendu le chapelain, récitant, dans la chambre, les prières des agonisants. Je ne sais ce qu'il fait encore dans la chambre, maintenant que la pauvre femme est morte. Il y a comme des heurts de meubles, des chuchotements de voix. On dresse sans doute le lit funèbre... Et, dans tout le couvent, les cloches sonnent, sonnent, sonnent...

Je t'embrasse,

Germaine.

Pour copie conforme : Octave Mirbeau.

Au pied d’un hêtre

(Souvenir du 18 novembre 1870)

Il y a juste vingt-cinq ans aujourd’hui !

Et cela me hante encore comme un mauvais rêve de la dernière nuit.

Le sergent Millard s’en revenait de relever des sentinelles et rentrait au camp. Il traversait une grande plaine, coupée çà et là par de petits carrés de bois. Le ciel était gris. Il bruinait. Le sol détrempé et boueux poissait aux chaussures. Pas une silhouette dans la plaine beauceronne, pas une silhouette d’hommes ou d’animaux ; au-dessus des fermes récemment abandonnées par les paysans, pas une fumée. Au loin apparaissait, légère et bleue comme une nuée, la cathédrale de Chartres.

Depuis cinq jours que notre régiment de mobiles campait aux portes de Saint-Luperce, devant cette grande étendue silencieuse et morne, chacun, à tout instant, s’attendait à voir s’abattre, dans la plaine, les Prussiens. On les disait à Chartres. Et, plusieurs fois, le soir, nous avions cru entendre, non sans un frisson dans les mœlles, nous avions cru entendre, venant de Chartres, et portées jusqu’à nous par le vent, des musiques sauvages et des clameurs de massacre.

La veille, en nous passant en revue, le colonel nous avait dit :

– Mes enfants, ce sera sans doute pour demain... Ah ! ah !... j’espère que vous allez m’en descendre de cette vermine-là... de cette sale vermine-là... Pas de quartier, nom de Dieu ! et vive la France !

Le colonel était un peu hâbleur. Il aimait à jouer au vieux grognard. Mais ce n'était pas un méchant homme. Il faisait même tout ce qu'il pouvait pour nous rendre tolérables nos fatigues et nos souffrances.

Malgré la prédiction du colonel, la matinée du lendemain s'était écoulée pareille aux autres. Rien n'avait bougé dans la plaine. Pourtant, le colonel, impatient, s'était porté à cinq cents mètres en avant du camp, avec ses clairons ; il avait fait exécuter une héroïque sonnerie de défi, dans la direction de Chartres. Mais rien n'avait bougé dans la plaine.

Il était revenu furieux, disant :

– Des lâches !... Je vous dis que ce sont des lâches !... Mais patience !... À coups de pieds nous les reconduirons sous les murs de Paris ; à coups de pieds, mes enfants, m'entendez bien... Bismarck en tête et Moltke en queue ! Nous allons rire, mes petits, nous allons rire.

Et le reste du jour, les deux mains derrière le dos, mâchonnant des cigares et maugréant, il se promena dans le camp, parmi les hommes qui préparaient la soupe du soir.

Ayant relevé ses sentinelles, le sergent Millard rentra vers cinq heures. Et ce fut dans le camp, une stupéfaction. Les hommes quittèrent les feux, devant lesquels, de place en place, ils s'étaient groupés, attendant la soupe du soir.

– Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

Il y avait de quoi, d'ailleurs, être étonné. Le sergent tenait par la bride un cheval de Prussien, et sur la selle était ficelé un paquet de hardes sanglantes. Derrière, un homme portait, triomphalement, au bout de son fusil, un casque ; un autre, une cuirasse ; un troisième traînait un grand sabre de cavalerie ; un quatrième brandissait, en l'air, une carabine. Le visage du sergent rayonnait.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le colonel, qui, survenant brusquement, dissipa le groupe formé autour du

sergent.

Et il interrogea :

– Où as-tu trouvé cela ?... Où as-tu trouvé cela, nom de Dieu ?

Alors, le sergent Millard conta :

– Mon colonel, voici l’histoire... Je rentrais avec mes hommes... Je longeais un petit bois, quand, tout à coup, à l’angle du bois, je me trouve nez à nez avec un grand diable de cavalier... Je fus saisi... il fut saisi... Je m’arrêtai... il s’arrêta... D’abord, je ne pensai pas que ce pût être un Prussien. Pourtant, il avait un casque et un large manteau blanc qui recouvrait toute la nuque de son cheval... Et pendant que je l’examinais, voilà le cavalier qui jette son casque par terre, dégrafe son manteau et le jette par terre, déboucle son sabre, et le jette par terre... Et voilà que lui-même descend de son cheval, et qu’il agite les bras, et qu’il sourit, et qu’il dit, en s’avançant vers moi : « Toi, bon Français ; moi, bon Prussien !... Moi, aller avec bon Français ! » Il n’y avait plus de doute, c’était un Prussien !... Et je sentis naître en moi un grand orgueil...

– Allons !... continue !... ordonna le colonel... arrive au fait... je n’ai pas besoin d’entendre tous ces ragots...

– Jamais je n’aurais cru qu’un Prussien pût avoir une aussi bonne figure, reprit le sergent d’une voix moins assurée... Il était blond et rose comme un enfant ; il avait ses yeux très doux. « Empoignez-moi cette vermine-là ! » commandai-je à mes hommes. Le Prussien se laissa faire sans résistance. Au contraire, il semblait heureux et il répétait dans son jargon : « Moi, femme là-bas... moi, petits enfants là-bas !... moi plus guerre, plus guerre !... »

– Oui, enfin, il se rendait ? demanda le colonel dont le visage était devenu tout grave et sévère... Continue.

– Il se rendait, oui, mon colonel, répondit le sergent Millard.

J’étais très content d’avoir pris un Prussien et, en même temps, très embêté... Je ne savais pas ce que je devais faire de cette vermine-là !... Je me dis : si je le ramène vivant, peut-être que le colonel ne sera pas content, puisqu’il nous a recommandé d’en tuer autant qu’on pourrait. D’un autre côté, cela me faisait deuil de passer par les armes un homme si doux et qui ne voulait pas nous faire du mal. Je demandai conseil à mes hommes : « Que feriez-vous à ma place ? » Les hommes hochèrent la tête. Ils ne savaient pas non plus. Alors, je me rappelai, mon colonel, que vous nous avez dit : « Pas de quartier. » Cela me décida.

– Tu l’as fusillé ? interrogea le colonel, d’une voix tonnante.

– Il y avait, auprès de là, poursuivit le sergent, un gros hêtre... Un gros hêtre qui débordait le talus du bois... J’ordonnai d’attacher avec des courroies ce Prussien, autour du hêtre, et moi-même, je lui enlevai sa cuirasse. Le Prussien pâlit : « Toi, bon Français, supplia-t-il... Moi plus guerre, moi femme là-bas... Moi petits enfants... Moi pas mourir ! » Je disposai les hommes à dix mètres de l’arbre. Les fusils étaient chargés : « Toi, pas me tuer, gémissait le prisonnier... puisque moi, plus guerre, jamais, plus guerre. » Cela me fendait le cœur... J’avais envie de pleurer, à l’entendre jargonner de la sorte. Mais, ma foi !... Feu ! commandai-je...

Il y eut un silence d’angoisse. Le colonel était devenu livide et baissait la tête.

– Nous avons pris son manteau et sa tunique, reprit le sergent, nous avons rapporté ses armes... et son cheval... Il est toujours là- bas, attaché au tronc du hêtre... Nous avons pris aussi sa montre que voilà... et son porte-monnaie qui était vide... Nous avons laissé, au pied du hêtre, des lettres

qu’il avait dans un petit sac de cuir, avec des photographies...

– Assez ! Tais-toi ! ordonna le colonel.

Et s’adressant aux hommes :

– Empoignez le sergent, et conduisez-le au quartier général... J’y serai dans une heure.

Il commanda aussitôt une corvée de six hommes, à la tête de laquelle il se plaça, et il se rendit, dans la plaine, vers le petit bois où le soldat prussien avait été laissé mort, attaché au tronc du hêtre. Il fit creuser un trou au pied de l’arbre, ensevelit le Prussien, et planta sur la fosse comblée une branche en forme de croix. Il faisait, je m’en souviens, une nuit horrible, une nuit sans lune, d’une humidité poisseuse et glaciale...

Le soir même, le colonel avait constitué un conseil de guerre. Les délibérations ne furent pas longues. Le sergent fut condamné à mort. La sentence portait que l’exécution devait avoir lieu le lendemain, au petit jour, au pied du hêtre...

À partir de ce jour, durant la campagne, où notre régiment, d’ailleurs, ne se trouva pas une seule fois en présence de l’ennemi, le colonel ne parla plus de vermine, ni de vaches, ni de reconduire à coups de pied les Prussiens, sous les murs de Paris.

Ce n’est que plus tard, rentré dans la vie civile, et redevenu conducteur des ponts et chaussées, – ce qu’il était avant la guerre –, que, l’impression de ce drame s’étant peu à peu effacée, il aimait à raconter le soir, au café, ses prouesses, et le grand combat de Saint-Luperce, où ses mobiles avaient tué, à coups de baïonnettes, tant de Prussiens, près d’un petit bois... On pouvait aller voir, nom de Dieu !... Il y avait au pied d’un certain hêtre, entre autres, une grande fosse, pleine de cadavres... Ah ! mais !

Le tronc

On parlait, l’autre soir, des médecins militaires, qui sont fort à la mode, en ce moment, et chacun racontait sa petite histoire. Naturellement, elle était épouvantable, et jamais, je crois bien, je n’avais entendu, en une seule fois, tant d’horreurs. Comme on dit vulgairement, le cœur finissait par me tourner. Je dois confesser que cela se passait à un banquet de jardiniers, lesquels, par nature, sont enclins à l’enthousiasme et même à l’exagération. Je ne vous expliquerai pas les raisons de ce phénomène psychologique, car elles me mèneraient trop loin. Léon Bloy n’a-t-il pas parlé quelque part de « l’âme compliquée des horticulteurs » ?

– Oui, Messieurs, j’ai vu cela, moi... affirmait un grand diable de pépiniériste... J’ai vu un chirurgien, le soir, dans une charrette de meunier, amputer un blessé avec un sabre de dragon... car il avait égaré sa trousse, Dieu sait où !...

– Pourquoi ne lui as-tu pas prêté ton greffoir ? dit quelqu’un.

L’on s’esclaffa de rire. Car si les horticulteurs ont l’âme compliquée, ils ont, en revanche, le rire facile et bruyant. Lorsque la gaieté suscitée par cette plaisanterie professionnelle fut un peu calmée :

– Eh bien ! moi, j’ai vu plus fort que ça !... déclara un semeur de bégonias qui, jusqu’à ce moment, était resté silencieux, à mâchonner un cigare éteint entre les crocs jaunis de sa mâchoire.

C’était un petit bonhomme, de peau glabre et ridée, de front obstiné, de cheveux rudes, et dont les gros doigts boudinés ne semblaient pas faits pour manier les graines

légères et mystérieuses, et pour jouer avec les pistils des fleurs.

Il y eut, tout à coup, un silence religieux. Le petit bonhomme était une des lumières de l'horticulture française, et on l'admirait beaucoup pour ce que, à force de semis judicieux et de sélections raisonnées, il avait su ajouter à la naturelle laideur du bégonia, une laideur artificielle et composite que tous ceux qui étaient là sentaient ne pouvoir être surpassée désormais. Tous sentaient aussi que le récit qu'il allait faire devait dépasser les autres en horreur, car le petit bonhomme ne parlait jamais en vain, et lorsqu'il n'avait rien à dire qui fût plus fort que ce que l'on avait déjà dit, il se taisait, songeant sans doute à de plus effarantes hybridations.

– Oui, j'ai vu plus fort que ça !... répéta-t-il... J'ai vu, moi qui vous parle... mais commençons par le commencement...

Quelques-uns, parmi les horticulteurs, se levèrent de table et vinrent se grouper, respectueusement, derrière le narrateur, qui parla ainsi :

– C'était pendant la guerre de 70... J'étais, à ce moment, horticulteur à Vendôme... et je n'avais pas encore obtenu mon fameux bégonia : le *Deuil de M. Thiers...* pour une bonne raison d'ailleurs, c'est que M. Thiers n'était pas mort.

L'un des jardiniers groupés derrière le vieux semeur, dont les gestes, je dois le dire, n'étaient nullement augustes, interrompit :

– Oui, ce fut un rude gain que le *Deuil de M. Thiers...* Ç'a été le point de départ de toute une rude série... Et, sans lui, nous n'aurions pas eu le *Triomphe du Président Faure,* qui, dame !...

Et il acheva sa pensée dans un geste ample et circulaire. Cet hommage rendu à l'habileté du vieux – dirai-je : bégoniacole –, celui-ci reprit :

– Mon établissement était situé, à deux cents mètres en dehors de la ville, sur la route de Lorges... Ah ! quelle époque ! seigneur mon Dieu !... Des soldats, des soldats, des soldats ! Durant plus de deux mois, ils ne cessèrent de passer sur la route... Et comme ils n'avaient rien à manger, ils se répandaient dans la campagne, dans les jardins, dans les maisons, demandant quelquefois... prenant souvent... car il faut bien vivre, après tout, quoique soldat !... Allez donc faire des semis dans ces conditions-là !... Tenez, moi qui vous parle, eh bien, des francs-tireurs, qui parlaient espagnol, envahirent un soir mon établissement et me prirent mes bulbes de bégonias qu'ils firent cuire, dans une marmite, sur la route, avec du biscuit... Ah ! quelle époque !... quelle époque pour les semis, seigneur Jésus ! Un jour, par des fuyards, on apprit qu'on se battait à Lorges, à Marchenoir, à Beaugency, partout, quoi !... Ça n'avait pas l'air d'aller très bien... car les fuyards, chaque jour, devenaient plus nombreux... Et puis, on voyait passer, chassés à coups de sabre, des bandes de bœufs, des troupeaux de moutons... et les voitures de l'intendance ne cessaient de se replier vers Le Mans... Enfin, on entendait le canon qui se rapprochait... La situation était vraiment affreuse, car il n'y avait plus de vivres dans Vendôme : on n'eût pas trouvé, à cette époque, le moindre bout de saucisson chez les charcutiers... Quant à mes provisions, elles étaient épuisées, et j'entamai mon dernier pot de rillettes... Naturellement, mes serres étaient éteintes, et je n'avais même plus de quoi renouveler le réchaud de mes châssis... Allez donc faire des semis dans ces conditions-là...

– Pour sûr ! approuva un horticulteur... C'est comme moi, avec mes glaïeuls. Les Prussiens me les boulottèrent... plus de trois cents variétés, avec noms, avec quoi ils firent la soupe ! Ah ! vrai !...

– Sans doute... sentencia un chrysanthémiste... Mais qu'est-ce que vous voulez ?... La guerre c'est la guerre...

Le semeur de bégonias poursuivit :

– Un matin, on sonna à la grille de mon établissement. Une charrette était arrêtée devant, une pauvre charrette, réquisitionnée, toute disloquée, et recouverte d'une bâche en loques. Un vieux cheval étique, que conduisait un soldat plus étique encore que le cheval, y était attelé. J'allai ouvrir. Je demandai au soldat ce qu'il y avait pour son service. Il me répondit : « Je vous amène un blessé... C'est un gars qui prétend vous connaître, et qui dit qu'il a été employé chez vous. » – « Comment s'appelle-t-il ? » – « Il s'appelle Delard, Joseph Delard... Mais il n'en a plus guère, de lard, le pauvre diable ! », dit le soldat en hochant la tête. Je fis entrer la charrette dans la cour, devant la porte de la maison, et, ayant appelé ma femme, ma fille, je m'apprêtai, aidé par le soldat, à descendre le blessé qui, couché dans la charrette sur un mince lit de paille et enveloppé de couvertures, geignait : « Ah ! patron, patron, patron ! » Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction, lorsque je l'eus découvert, pour le manier plus commodément : « – Tes bras, qu'est-ce que tu as fait de tes bras ? » criai-je. – « On me les as coupés ? » répondit Delard. – « Mais tes jambes ?... Où sont tes jambes ?... » – « On me les a coupées aussi », gémit le pauvre diable. Je crus d'abord que c'était une blague... Mais il me fallut bien me rendre à l'évidence... Delard n'avait plus ni bras, ni jambes ; c'était un tronc, un tronc vivant et geignant, que je ne savais plus par quel bout prendre... Le saisissement que j'éprouvai, devant ce corps, si horriblement mutilé, fut tel que je m'évanouis comme une bête, à côté de Delard, dans la lugubre charrette... Dieu sait, pourtant, si je suis tendre !... Eh ! bien, mes amis, Delard a vécu quatre jours, chez moi, dans cet état !... Ce qui l'embêtait le plus, c'est qu'il ne pouvait plus faire de gestes... Et cependant, il parlait de ses bras et de ses jambes comme s'il les eût eu encore attachés à son corps... Quelquefois, il me désignait quelque chose avec son bras

absent, et il me disait : « Là... là... patron ! » Enfin, savez-vous quel a été son dernier mot ? « Comment ferai-je, maintenant, pour arroser les semis ? » Puis la fièvre l'a pris... et il est mort, dans une horrible agonie... À trois, nous avions peine à maintenir ce pauvre corps sans bras et sans jambes, et qui se tortillait et bondissait sur le lit, comme un gros vers... J'ai donné son nom à un bégonia, une espèce de monstre que j'ai obtenu, il y a trois ans, et qui n'a que trois pétales... vous comprenez... J'ai appelé ce bégonia : le *Triomphe du mutilé Delard...* Seulement, voilà, il ne se reproduit pas par le semis... C'est embêtant !

Je regardai attentivement le vieux semeur de bégonias, quand il eut terminé son récit ; et si compliquée est l'âme des horticulteurs, que je ne pus pas savoir s'il se moquait de nous, ou si, réellement, l'aventure était arrivée. Je fus d'ailleurs vite arraché à mon observation, par un rosiériste barbu et ventripotent qui se concilia l'attention universelle, en disant : – Eh bien ! moi, j'ai vu plus fort que ça encore... J'ai vu...

Pantomime départementale

C’est dans un journal de l’Eure, qui me fut communiqué par mon ami monsieur Alphonse Allais, avec toutes les garanties légales de la plus incontestable authenticité, que je trouve les détails de la sombre et funambulesque histoire qu’on lira plus loin.

Elle se passe à Bernay, mais elle pourrait se passer à Paris, sur un théâtre d’art, en pantomine réglée par monsieur Paul Margueritte qui, avant d’être le romancier célèbre que nous admirons, excella dans ce genre dramatique délicieux et, malheureusement, presque délaissé aujourd’hui.

Par un joli petit froid sec de février 1896, le voyageur attardé, vers trois heures de relevée, rue Thiers, devant la boutique du sieur Bunel, boulanger, eût pu voir le curieux spectacle suivant. Un homme, si tant est qu’on puisse se servir de cette noble expression pour décrire un individu de cette espèce, contemplait du trottoir, à travers les glaces embuées de vapeur de l’affriolante devanture, les bonnes miches chaudes et les flûtes dorées qui s’entassaient sur des tables de marbre, et remplissaient des corbeilles d’osier, finement tressées par quelque vannier berniais. Le voyageur attardé, pourvu qu’il ne fût pas un observateur superficiel, eût, sans nul doute, remarqué que cet individu – maintenons-lui cette qualification méprisante – présentait tous les caractères de la déchéance sociale la plus avancée et de la plus sordide misère : blouse sale et déchirée en maint endroit, pantalon en loques retenu aux mollets et aux chevilles par une triple ligature de ficelle, casquette déteinte et couleur de purin, barbe d’au moins huit jours. Quant aux chaussures, c’étaient de vieilles, trouées et

boueuses, pantoufles de feutre, « où la putridité des pieds nus se calfeutre ».

En outre, il portait sur le dos un minable sac de toile par quoi s'accusaient les irrécusables indices d'une mendicité aussi invétérée que professionnelle, et d'ailleurs malheureuse, car le sac était vide.

Après avoir longtemps regardé, comme dit le poète, le bon pain cuire, l'individu se décida à entrer, d'un pas chancelant – était-ce d'avoir trop faim ? était-ce d'avoir trop bu ? –, dans la boutique, au moment précis et providentiel où, débouchant d'une rue transversale, un gendarme venait plaquer son symbolique bicorne sur les glaces de la devanture, à la place exacte où s'était arrêté le vagabond. Le journal de l'Eure ne nous donne aucun renseignement plastique sur ledit gendarme, mais nos lecteurs pourront suppléer à ce manque d'information par des évocations traditionnelles et des iconographies variées qui sont dans toutes les mains.

Il n'y avait dans la boutique, à cette heure, qu'une petite bonne : coiffe tuyautée ornant le chignon blond et ailant la nuque de deux brides envolées, tablier blanc, robe noire collante, physionomie accorte et charitable. La petite bonne donna à l'individu un morceau de pain et, avec des bénédictions sur les lèvres – où les bénédictions vont-elles se nicher ? –, sortit de la boutique de son pas mal assuré, et humant la bonne odeur des belles miches chaudes et des flûtes dorées. Cela n'avait pas duré plus de temps qu'il n'en faut à une dévote de province pour déshonorer ses voisines et brouiller à mort les familles de sa connaissance.

Mais le gendarme intercepta sur le seuil l'individu, et lui mettant la main au collet – si l'on peut dire – de sa blouse guenilleuse :

– Où as-tu volé ce pain ? tutoya-t-il en accompagnant cette interrogation d'un regard d'ordonnance.

– Je ne l’ai pas volé ! répondit l’individu.

– Alors, si tu ne l’as pas volé, c’est qu’on te l’a donné ?

– Probable !

– Et si on te l’a donné, c’est que tu l’as demandé ?

– Dame !

– Alors, je constate que tu es en état de mendicité.

Et le journal qui nous transmet ce dialogue, ajoute textuellement : « La mendicité fut d’autant plus facile à constater que le mendiant était ivre ! » Étrange déduction !

– Qu’as-tu à dire ? fit le gendarme.

Mais l’individu avait sans doute épuisé ce qu’il avait à dire. Il ne répondit pas.

– Au poste, alors ! commanda le gendarme. Tu t’expliqueras là-bas…

L’individu refusa de bouger et, comme le brave gendarme l’entraînait pour l’obliger à marcher, le mendiant se laissa tomber à terre et opposa une résistance molle à tous les efforts que, soufflant, le gendarme tenta pour relever son prisonnier. Quelques curieux s’étaient amassés et contemplaient, d’un œil goguenard, la lutte héroïque du gendarme contre ce paquet de chiffons insaisissable et fugace qu’était devenu le loqueteux, allongé sur le trottoir avec lequel il faisait corps comme le fer avec l’aimant.

Un second gendarme, survenu providentiellement, s’empressa de prêter main-forte à son camarade. Avec beaucoup de difficultés, ils parvinrent à remettre debout le mendiant qui, soutenu, étayé de chaque côté par un représentant de l’autorité, fut bien forcé de faire quelques pas, quoique ses genoux ployassent et que ses pieds s’obstinassent à ne pas prendre contact avec le sol. La foule, grossie à chaque minute, riait, s’amusait, et refusait d’aider

les gendarmes, dont le visage rouge et les membres en sueur disaient la fatigue et la honte de la défaite.

Arrivé devant la boutique du libraire, le misérable s'arc-bouta contre une borne, se dégagea brusquement de la double étreinte des gendarmes et, pour la seconde fois, il se laissa tomber à terre, entraînant, dans sa chute, un des gendarmes qui roula du trottoir dans le ruisseau, les bottes en l'air.

Pour le coup, il fut impossible de relever le prisonnier qui semblait incrusté, cimenté dans le trottoir comme une pierre de taille.

– Mais qu'est-ce qu'il a, cet animal ? se désespéraient les braves gendarmes. Il a donc le diable dans le corps ?... Il est enchanté ?

Vainement ils essayèrent de le retourner, vainement ils tentèrent de le faire rouler sur le trottoir. Une force invincible l'attachait au sol. Leurs bras, leurs mains, leurs reins, leurs jarrets s'épuisèrent contre cet inébranlable chiffe...

La foule, de plus en plus, applaudissait, riait à se tordre... Évidemment, elle était du parti du mendiant, ce qui enrageait davantage les deux gendarmes qui, au sentiment de leur double impuissance, voyaient s'ajouter la honte du ridicule et la perte du prestige de leur uniforme.

Trois soldats qui passaient furent requis au nom de la loi, afin que force restât à l'autorité. Alors, tous les cinq, les deux gendarmes et les trois soldats, durant plus d'un quart d'heure, s'escrimèrent, de leurs dix bras, contre l'homme à terre, et parvinrent enfin à le remettre debout.

Ayant pris des précautions stratégiques, et s'étant distribué, chacun, une portion de l'individu, ils purent l'emmener au poste. D'ailleurs, le mendiant se laissait faire. Il marchait de bonne grâce, maintenant arrêté dans sa marche par les dix bras qui le maintenaient et l'empêchaient de donner à ses mouvements une allure libre et soumise.

Le cortège arriva, ainsi, au poste, suivi par toute la ville en joie.

Il n’y a encore qu’en province où l’on sait s’amuser.

Maroquinerie

« Plus on frappera les coupables ou innocents, plus on se fera aimer. »

Général Archinard, *Gazette européenne.*

« Le sabre et la matraque valent mieux que tous les traités du monde. »

Idem (Ibidem).

« ... En tuant sans pitié un grand nombre. »

Idem (ibidem).

Ayant lu les déclarations que M. le général Archinard voulut bien, tout récemment, confier à la *Gazette européenne,* sur le meilleur mode de colonisation, et les ayant trouvées curieuses en soi, je me rendis chez ce brave soldat, dans le but patriotique de l'interviewer.

Ce n'est point chose facile de pénétrer jusqu'à cet illustre conquérant, et je dus parlementer longtemps. Par bonheur, je m'étais « en haut lieu » prémuni de lettres et de références devant lesquelles il n'y avait, même pour un héros de sa trempe, qu'à s'incliner. Le général n'opposa donc, pour la forme, qu'une résistance d'ailleurs assez molle, et il finit par me recevoir... Dieu sait si le cœur me battait fort, lorsque je fus introduit près de lui.

Je dois dire qu'il m'accueillit avec cette brusquerie charmante que, chez messieurs les militaires, on peut appeler de la cordialité. Cordialité joviale et ronde et plaisant à l'esprit d'un Français qui a lu M. Georges d'Esparbès(1). Vêtu d'un burnous rouge, il était assis sur une peau de tigre et fumait, à la mode arabe, un énorme narghileh. Sur son invitation, brève comme un

commandement, que j'eusse… une, deusse !… une, deusse !… à m'asseoir, sur une peau de simple mouton, en face de lui, je ne pus me défendre, en obtempérant à ses ordres, de ressentir une vive émotion ; et, à part moi, je tirai, de la différence hiérarchique de ces fourrures, des philosophies grandioses, non moins que de peu consolantes analogies.

– Pékin ?… Militaire ?… Quoi ?… Qu'est-ce que vous êtes ?…

Telles furent les interrogations rapides et successives dont m'assaillit le général.

– Territorial ! répondis-je, conciliant.

Un « peuh ! » peut-être un « pouah ! » sortit de ses lèvres, dans un gargouillement de mépris, et j'aurais, certes, du seul fait de mon aveu centre-gauche et amphibologique, passé un mauvais quart d'heure, comme on dit, si une espèce de négrillon, bizarrement costumé, n'était entré, à ce moment, portant un plateau, sur lequel il y avait de nombreuses bouteilles et des verres… C'était l'heure tranquille où les héros vont boire.

Je me réjouis d'arriver à cette heure providentielle de l'absinthe.

– Gomme ?… Curaçao ?… Quoi ?… me demanda abréviativement le glorieux soldat.

– Pure, général…

Et je vis, au sourire approbateur par quoi fut accueillie cette martiale déclaration, que je venais de me conquérir la bienveillance et, peut-être, l'estime du grand Civilisateur soudanais.

Tandis que le général préparait, selon des rites méticuleux, les boissons apéritives, j'examinai la pièce, autour de moi. Elle était très sombre. Des étoffes orientales ornaient les fenêtres et les portes d'une décoration un peu

surannée, un peu trop rue du Caire, à mon goût du moins. Aux murs, des armes, en panoplie, des armes terribles et compliquées, reluisaient. Sur la cheminée, entre deux vases où s'érigeaient, en guise de fleurs, des chevelures scalpées, la tête d'un jaguar empaillé mordait de ses crocs féroces une boule en verre au centre de laquelle le cadran d'une toute petite montre faisait les heures captives, transparentes et grossissantes. Mais ce qui attirait le plus mon attention, c'étaient les murs eux-mêmes. Sur toute leur surface, ils étaient tendus de cuir, d'un cuir particulier, de grain très fin, de matière très lisse et dont le noir, verdâtre ici, et là mordoré, m'impressionna, je ne sais pourquoi, et me causa un inexprimable malaise. De ce cuir, une étrange odeur s'exhalait, violente et fade à la fois, et que je ne parvenais pas à définir. Une odeur *sui generis,* comme disent les chimistes.

– Ah ! ah ! vous regardez mon cuir ?... fit le général Archinard dont la physionomie s'épanouit, soudain, tandis que ses narines dilatées humaient, avec une visible jouissance, le double parfum qui s'évaporait de ce cuir et de cette absinthe, sans se mélanger.

– Oui, général...

– Vous épate, ce cuir, hein ?

– Il est vrai, général...

– Eh bien, c'est de la peau de nègre, mon garçon.

– De la...

– ... peau de nègre... Parfaitement... Riche idée, hein ?

Je sentis que je pâlissais. Mon estomac, soulevé par un brusque dégoût, se révolta presque jusqu'à la nausée. Mais je dissimulai de mon mieux cette faiblesse passagère. D'ailleurs, une gorgée d'absinthe rétablit vite l'équilibre de mes organes.

– Riche idée, en effet... approuvai-je.

Le général Archinard professa :

– Employés de cette façon, les nègres ne seront plus de la matière inerte, et nos colonies serviront du moins à quelque chose... Je me tue à le dire... Regardez ça, jeune homme, tâtez-moi ça... Ça fait de la maroquinerie de premier choix... Hein ?... ils peuvent se fouiller, maintenant, à Cordoue, avec leur cuir...

Nous quittâmes nos fourrures et nous fîmes le tour de la pièce, en examinant minutieusement les bandes de cuir exactement jointes dont les murs étaient recouverts. À chaque minute, le général répétait :

– Riche idée, hein ?... Tâtez-moi ça... Joli... solide... inusable... imperméable... Une vraie mine pour le budget, quoi !

Et moi, affectant de vouloir m'instruire sur les avantages de cette corroierie nouvelle, je lui posai des questions techniques :

– Combien faut-il de peaux de nègres, général, pour tendre une pièce comme celle-là ?

– Cent neuf, à peu près, l'une dans l'autre... la population d'un petit hameau. Mais tout n'est pas utilisé, pensez bien... Il y a, dans ces peaux, principalement dans les peaux de femme, des parties plus fines, plus souples, avec quoi l'on peut fabriquer de la maroquinerie d'art... des bibelots de luxe... des porte-monnaie par exemple... des valises et des nécessaires de voyage... et même des gants... des gants pour deuil... Ha ! ha ! ha !

Je crus devoir rire, moi aussi, bien que ma gorge serrée protestât contre ce genre de gaieté anthropophagique et coloniale.

Après une inspection détaillée, nous reprîmes position sur nos fourrures respectives, et le général, sollicité par moi à des déclarations plus précises, parla ainsi :

– Quoique je n’aime guère les journaux, d’abord, et ensuite les journalistes, je ne suis pas fâché que vous soyez venu... parce que vous allez donner à mon système de colonisation un retentissement considérable... Voici, en deux mots, la chose... Moi, vous savez, je ne fais pas de phrases, ni de circonlocutions... Je vais droit au but... Attention !... Je ne connais qu’un moyen de civiliser les gens, c’est de les tuer... Quel que soit le régime auquel on soumette les peuples conquis... protection, annexion, etc., etc... on en a toujours des ennuis, ces bougres-là ne voulant jamais rester tranquilles... En les massacrant en bloc, je supprime les difficultés ultérieures... Est-ce clair ? Seulement, voilà... tant de cadavres... c’est encombrant et malsain... Ça peut donner des épidémies... Eh bien ! moi, je les tanne... j’en fais du cuir... Et vous voyez par vous-même quel cuir on obtient avec les nègres. C’est superbe !... Je me résume... D’un côté, suppression des révoltes... de l’autre côté, création d’un commerce épatant... Tel est mon système... Tous bénéfices... Qu’en dites-vous, hein ?

– En principe, objectai-je, je suis d’accord avec vous, pour la peau... mais la viande, général ?... que faites-vous de la viande ?... Est-ce que vous la mangez ?

Le général réfléchit pendant quelques minutes, et il répliqua :

– La viande ?... Malheureusement, le nègre n’est pas comestible ; il y en a même qui sont vénéneux... Seulement, traitée de certaine façon, on pourrait, je crois, fabriquer avec cette viande des conserves excellentes... pour la troupe... C’est à voir... Je vais soumettre au gouvernement une proposition dans ce genre... Mais il est bien sentimental, le gouvernement...

Et ici, le général se fit plus confiant :

– Ce qui nous perd, comprenez bien, jeune homme... c’est le sentiment... Nous sommes un peuple de poules mouillées

et d'agneaux bêlants... Nous ne savons plus prendre des résolutions énergiques... Pour les nègres, mon Dieu !... passe encore... Ça ne fait pas trop crier qu'on les massacre... parce que, dans l'esprit du public, les nègres ne sont pas des hommes, et sont presque des bêtes... Mais si nous avions le malheur d'égratigner seulement un Blanc ?... Oh ! la ! la !... nous en aurions de sales histoires... Je vous le demande, là, en conscience... Les prisonniers, les forçats par exemple, qu'est-ce que nous en fichons ?... Ils nous coûtent les yeux de la tête, ils nous encombrent et ils nous apportent, quoi ?... quoi ?... Voulez-vous me le dire ?... Vous croyez que les bagnes, les maisons centrales, tous les établissements pénitentiaires ne feraient pas de merveilleuses et confortables casernes ?... Et quel cuir avec la peau de leurs pensionnaires !... Du cuir de criminel, mais tous les anthropologues vous diront qu'il n'y a pas au-dessus... Ah ! ouitche !... Allez donc toucher à un Blanc !...

– Général, interrompis-je, j'ai une idée... Elle est spécieuse, mais géniale.

– Allez-y !...

– On pourrait peut-être teindre en nègres les Blancs, afin de ménager le sentimentalisme national...

– Oui... et puis...

– Et puis, on les tuerait... et puis, on les tannerait !...

Le général devint grave et soucieux.

– Non ! fit-il, pas de supercherie... Ce cuir ne serait pas loyal... Je suis un soldat, moi, loyal soldat... Maintenant, rompez... J'ai à travailler...

Je vidai mon verre, au fond duquel restaient quelques gouttes d'absinthe, et je partis[1].

Le tambour

Saint Latuin était – et il est toujours, j'aime à le croire – le patron vénéré de notre paroisse. Premier évêque de Normandie, au premier siècle de l'ère chrétienne, il avait chassé du pays percheron, à coups de crosse, les druides, sacrificateurs de sang humain. On raconte, dans des livres très anciens, que son ombre, seule, guérissait les malades et ressuscitait les morts. Il avait encore des pouvoirs bien plus beaux, et pareils, j'imagine, à ceux que possédait le révérend père Mounoir, lequel, par une imposition de ses mains sur les lèvres des étrangers, leur inculquait immédiatement le don de la langue bretonne, ainsi que cela est figuré sur une fresque de Ian-d'Argent[1], sur les murs de la cathédrale de Quimper. De ces merveilleux pouvoirs de saint Latuin, je ne me souviens plus guère, bien que mon enfance en ait été bercée. Mais tout cela est un peu brouillé dans ma mémoire aujourd'hui et je serais fort en peine s'il me fallait conter tous les prodiges qu'on lui doit.

La cathédrale diocésaine gardait, précieusement enfermés dans un reliquaire de bronze doré, quelques restes authentiques et poussiéreux de ce magique saint Latuin ; une dent, entre autres, et des fragments de tibias menus, menus comme des allumettes. Son culte, entretenu dans les âmes par les savantes exégèses et les miraculeuses anecdotes de notre bon curé, était très en honneur chez nous. Malheureusement, la paroisse ne possédait de son aimé patron qu'une grossière et vague image de plâtre, indécemment délabrée et tellement insuffisante et si authentiquement apocryphe, que les vieux du pays se rappelaient l'avoir connue, dans leur jeunesse, pour figurer tour à tour et selon les besoins de l'actualité liturgique, les

traits de saint Pierre, de saint Fiacre et de saint Roch. Ces successifs avatars manquaient vraiment de dignité et servaient de thème aux irrespectueuses plaisanteries des ennemis de la foi.

Cela navrait le bon curé, qui ne savait comment remédier à une situation causée, non point par l'indifférence des fidèles, mais par la pauvreté des ressources paroissiales. À force de démarches et d'éloquentes prières, le curé obtint de Monseigneur qu'il se dessaisît du reliquaire et qu'il en fît don à notre église. Ce fut une grande joie que cette nouvelle, annoncée, un dimanche, au prône. Et l'on se prépara aussitôt à célébrer par d'inoubliables fêtes la translation des reliques, si longtemps et si ardemment convoitées.

J'avais alors douze ans et je jouais du tambour comme un homme.

* * *

Or çà, dans le pays, vivait un singulier personnage, nommé M. Sosthènes Martinot. Je le vois encore, gros, dodu, avec des gestes onctueux, des lèvres fourbes qui distillaient l'huile grasse des sourires, et un crâne aplati, glabre et rouge, pareil à une tomate trop mûre. Ancien notaire, M. Martinot avait été condamné à six ans de réclusion, pour vols, abus de confiance, escroqueries, faux, six ans durant lesquels il édifia la prison de Poissy de sa résignation admirable, et de son habileté à tresser des chapeaux. Sa peine terminée, et rentré dans sa maison, il reconquit vite l'estime de ses concitoyens par une gaieté de bon aloi, et une piété sagace, sincère peut-être, après tout... Car, que sait-on ? Ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne lui marquait de froideur ni de mépris. Les familles les plus honorables, les plus rigides, le recevaient comme un vieil

ami revenu d'un long voyage. Lui-même parlait de son *absence*, avec des airs calmes et lointains. Et quels talents !

Aucun ne savait mieux que lui organiser une solennité religieuse ; mettre en scène une procession, décorer un reposoir. Il était l'âme de toutes les fêtes, ayant beaucoup d'imagination et de poésie, et les cantiques qu'il composait spécialement pour ces cérémonies devenaient rapidement populaires. On les chantait, non seulement à l'église, mais encore dans les familles, le soir autour des tables de veillées... En ai-je chanté, grand Dieu, de ces cantiques-là !

M. Sosthènes Martinot fut naturellement chargé d'exécuter le plan de la fête en l'honneur de saint Latuin. J'ose dire que ce fut admirable.

* * *

Il vint, un matin, à la maison et dit à mon père :

– Je vous demande Georges... J'ai besoin de Georges. Oui, j'ai pensé que Georges, comme tambour, pourrait conduire la procession. Il n'est pas grand... ce n'est pas, mon Dieu ! un tambour-major... mais il bat très bien... il bat d'une façon extraordinaire pour son âge... il a du feu et des principes... Bref, c'est ce qu'il me faut... Et c'est un honneur que j'ai voulu lui réserver... Car on en parlera longtemps, de cette fête, mon bon ami, je vous en réponds.

Joignant les mains comme un saint en prières, M. Sosthènes Martinot reprit :

– Quelle fête !... mon bon ami... J'ai déjà tout le plan, ensemble et détails, dans la tête !... Six arcs de triomphe, pensez donc !... Conduite par Georges, la procession va recevoir Monseigneur sur la route de Chartres, au carrefour du Moulin Neuf... La musique de la pension jouera des marches que j'ai faites... Des chœurs de jeunes filles en

blanc, portant des palmes d'or, chanteront des cantiques que j'ai faits !... Il y aura un groupe de druides enchaînés ! Et les bannières, et ça !... et ça !... et ça !... Ce sera beau comme une cavalcade. Voulez-vous que je vous chante mon principal cantique ? Écoutez ça !...

Sans attendre la réponse de mon père, M. Martinot entonna d'une voix ferme le cantique, dont je me rappelle ce couplet lyrique :

« *Au temps jadis, d'horribles dieux*
Trônaient partout sur nos montagnes
Et les chrétiens, dans les campagnes,
Tremblaient sous leur joug odieux.
Ô père tendre,
Qui pourra rendre
Les cieux plus doux ?
Saint-Latuin, ce sera vous (bis)
Honneur à vous (ter). »

Mon père était ravi. Il félicita M. Martinot de ses talents « sur la poésie », et le remercia de sa proposition.

* * *

Quand mon père m'apprit l'incomparable honneur auquel j'étais destiné, je pleurai très fort.

– Je ne pourrai jamais ! bégayai-je.

– On peut ce qu'on veut ! prononça mon père... Travaille... Applique-toi... Soigne tes roulements !... Comment ! une procession pareille ! Une fête unique dans les annales de la paroisse !... et toi en tête !... Et tu pleures !... Tu ne te rends donc pas compte !... Voyons, tu ne comprends donc pas !...

Sapristi ! Il ne m'est jamais arrivé une chance pareille, à moi !... Et pourtant, je suis ton père !

Ma mère, mes sœurs, mes cousines me raisonnèrent, elles me firent honte de ma faiblesse et de ma timidité. Ma mère, surtout, se montra exaltée et colère.

– Si tu ne veux pas... cria-t-elle, écoute-moi bien... je te reprendrai ton tambour... je le donnerai à un pauvre !

– C'est ça !... c'est ça !... applaudit toute la famille. On lui reprendra son tambour !...

Braves gens ! Comme vous êtes loin, aujourd'hui !

Il fallut bien me résigner. Durant un mois, tous les jours, je piochai douloureusement mon tambour, tantôt sous la présidence de mon père, tantôt sous celle de M. Martinot qui, l'un et l'autre, de la voix et du geste, encourageaient mes efforts.

* * *

Le grand jour arriva enfin. Il y avait dans la petite ville une animation insolite et fiévreuse. Les rues étaient pavoisées, les chaussées et les trottoirs jonchés de fleurs. D'immenses arcs de verdure, reliés par des allées de sapins, donnaient au ciel, à l'horizon, aux maisons, à toute la nature, d'impressionnants aspects de mystère, de triomphe et de joie.

À l'heure dite, le cortège s'ébranla, moi en tête, avec le tambour battant sur mes cuisses. J'étais bizarrement harnaché d'une sorte de caban dont le capuchon se doublait de laine rouge : une fantaisie décorative de M. Martinot, lequel pensait que le caban avait quelque chose de militaire et s'harmonisait avec le tambour. Il pleuvait un peu, le ciel était gris.

– Allons, mon petit Georges, me dit M. Martinot... du nerf... de la précision, et de l’éloquence !... Plan, plan !... Plan, plan !...

À partir de ce moment, je n’ai plus de cette journée historique que des souvenirs confus... Je me rappelle qu’une immense tristesse m’envahit... Tout me paraissait misérable et fou... J’aurais voulu m’enfuir, me cacher, disparaître, tout d’un coup, dans la terre, moi, mon caban et mon tambour... Mais M. Martinot me harcelait ; je l’avais, sans cesse, derrière moi, qui disait :

– Très bien !... Du nerf !... battez plus fort... On n’entend rien !

La pluie détendait la peau de mon tambour qui, sous le mouvement accéléré des baguettes, ne rendait que des sons étouffés, sourds, lugubres.

Je ne vis pas Mgr l’évêque ; je ne vis pas le reliquaire, je ne vis rien, rien qu’une grande foule vague où d’étranges figures se détachaient, passaient et disparaissaient sans cesse. Je n’entendis rien, rien qu’un bourdonnement confus de voix lointaines, de voix souterraines. Je ne voyais que M. Martinot, le crâne rouge de M. Martinot, conduisant la musique, poussant des Druides enchaînés, dirigeant les chœurs de jeunes filles, qui chantaient dans les glapissements cacophoniques :

« Au temps jadis, d’horribles dieux... »

Et je battais du tambour, machinalement, d’abord, puis avec rage, avec frénésie, emporté dans une sorte de folie nerveuse, qu’exaspéraient encore les encouragements de M. Martinot :

– C’est ça !... bravo !... Du nerf !... Plan, plan !... Plan, plan !...

Cela dura longtemps, cela dura un siècle, à travers des routes, des chapelles, des arcs de triomphe, des fantômes...

* * *

Le soir, notre curé offrait un grand dîner. Je fus présenté à Monseigneur :

– C’est le petit garçon qui a joué si bien du tambour, Monseigneur ! dit le curé en me donnant sur la joue une tape amicale.

– Ah ! vraiment ! fit l’évêque, mais il est tout petit !

Et lui aussi me donna une tape sur la joue.

Le grand vicaire fit comme l’évêque, et tous les convives, qui étaient plus de vingt, firent comme avait fait le grand vicaire.

– Vois-tu, me dit mon père, au comble de la joie... M’écouteras-tu, une autre fois ?

Et comme je ne répondais pas, il déclara d’une voix sévère :

– Tiens ! tu ne mérites pas ce qui t’arrive !

Ce qui m’arriva ? Accablé de tant de secousses et d’émotions, je pris la fièvre, le lendemain. Une méningite me tint longtemps, entre la vie et la mort, dans le plus affreux délire... Et si je n’en mourus pas, m’a dit souvent mon père, je le dois à mon tambour qui fut entendu de saint Latuin...

À Cauvin

Un matin, comme je faisais ma promenade habituelle sur la route des Trois-Fétus, je remarquai, non sans surprise, à quelques centaines de mètres de moi, sur la berge, un groupe de paysans, parmi lesquels se démenait un gendarme et gesticulaient trois messieurs vêtus de redingotes noires et sévèrement coiffés de chapeaux de haute forme. Tout ce monde se tenait en rond, le cou tendu, la tête penchée vers quelque chose que je ne voyais pas. Une voiture, sorte de landau de louage, très vieille, et comme il n'y en a plus que dans les provinces décentralisées, stationnait sur la route, en face du groupe. Ce rassemblement insolite m'intrigua, car la route était ordinairement déserte, et l'on n'y rencontrait que des rouliers, de loin en loin, et de vagues bicyclistes. C'est à cause de sa solitude que je l'avais choisie, et aussi parce qu'elle était bordée de vieux ormes qui ont cette chance unique, invraisemblable, de croître librement et de n'être jamais mutilés par l'administration des ponts et chaussées. À mesure que j'avançais, le groupe s'animait davantage, et le cocher de landau était entré en colloque avec le gendarme.

– Quelque affaire litigieuse de bornage, sans doute, me dis-je... ou bien, un duel empêché, peut-être ?

Et je m'approchai du groupe, intérieurement chatouillé par l'espoir que se vérifiât cette dernière hypothèse.

J'habitais le village des Trois-Fétus depuis peu de temps, et n'y connaissais personne, étant très timide, par nature, et fuyant, par principe, le commerce des hommes, où je n'ai jamais trouvé que duperie et malheur. Hormis cette matinale

et quotidienne promenade sur cette route peu fréquentée, je restais, tout le jour, enfermé dans ma maison à lire des livres aimés, ou bien occupé à biner les planches de mon modeste jardin, que de hauts murs et un épais rideau d'arbres protégeaient contre la curiosité des voisins. Non seulement je n'étais pas populaire dans le pays, mais, à vrai dire, j'y étais totalement inconnu, sauf du facteur, avec qui il avait bien fallu que j'entrasse en relations suivies, à cause des signatures qu'il réclamait souvent de moi, et des erreurs qu'il commettait, sans cesse, dans son service. Tout ceci, n'est-ce pas, pour l'intelligence de mon récit, et non pour la sotte vanité de parler de ma personne et de me vanter niaisement de telle ou de telle façon d'être. Ah Dieu ! non.

Je m'approchai donc du groupe, avec les manières silencieuses et prudentes dont s'accompagnent les moindres actes de ma vie ; et, sans éveiller l'attention d'aucun, tant j'avais mis de discrétion, et, si j'ose dire, de sourdine, à me mêler d'une chose où je n'avais que faire, je pénétrai au milieu de ces gens bizarres qui regardaient, sur la berge, je ne savais quoi... Et un affreux spectacle, auquel je n'avais nullement songé, s'offrit à moi... Sur l'herbe, un cadavre était étendu, un cadavre de pauvre, à en juger par les sordides guenilles qui lui servaient de vêtements ; son crâne n'était qu'une bouillie rouge, et si aplati qu'il ressemblait à une tartine de fraises. L'herbe était foulée, piétinée, à la place où le cadavre reposait ; sur la pente du talus, quelques petits morceaux de cervelle pourprée tremblaient comme des fleurs à la pointe d'un chardon.

– Mon Dieu ! m'écriai-je.

Et pour ne pas tomber – tant je me sentais défaillir – je dus rassembler le peu de forces qui me restaient, et m'accrocher désespérément à la tunique du gendarme.

Je suis un pauvre homme, et je ne peux supporter la vue du sang. Mes veines se vident instantanément, ma tête

tourne, tourne, et bourdonne ; mes oreilles ronflent comme des vols de moustiques ; mes jambes amollies chancellent, et je vois danser devant moi des myriades d'étoiles rouges et d'insectes aux cornes de feu ; il est rare que ce malaise ne se termine pas par un évanouissement. Lorsque j'étais jeune, il n'était même pas nécessaire que je visse du sang, il suffisait que j'y pensasse, pour tomber aussitôt en syncope. L'idée seule – non, pas même le spectacle –, l'idée seule d'une maladie ignoble, ou d'une opération douloureuse, provoquait, en moi, un arrêt subit de la circulation, une courte mort, avec la suppression totale de la conscience. Aujourd'hui encore, je m'évanouis, quand me revient le souvenir d'un oiseau inconnu, dont on me servit, un soir, la chair dégoûtante et pourrie.

Devant le cadavre, par un raidissement de ma volonté, par une violente concentration de toutes mes énergies, je ne défaillis pas complètement. Mais j'étais devenu très pâle ; mes tempes, mes mains, mes pieds s'étaient glacés du froid de la mort ; et une sueur abondante ruisselait sur tout mon corps. Je voulus me retirer.

– Pardon... me dit un des hommes à redingote noire, en posant rudement sa main sur mon épaule... Qui êtes-vous ?

Je me nommai.

– Où demeurez-vous ?

– Aux Trois-Fétus.

– Et pourquoi êtes-vous ici ?... Que faites-vous ici ?

– Je me promenais sur la route, selon mon habitude de tous les jours... J'ai vu un groupe de personnes sur la berge... J'ai voulu savoir. Mais cela me fait trop d'effet... Je m'en vais.

Il désigna le cadavre d'un geste bref :

– Connaissez-vous cet homme ?

– Nullement, balbutiai-je... Et comment le connaîtrais-je ?... Je ne connais personne ici... Je suis ici depuis peu de

temps...

L'homme en redingote me foudroya d'un regard en zig-zag, d'un regard aveuglant et pareil à un éclair...

– Vous ne connaissiez pas cet homme ? Et quand vous l'avez aperçu, vous êtes devenu tout pâle... Vous avez failli tomber ?... Et vous pensez que c'est une chose naturelle(1) ?

– Je suis ainsi... ça n'est pas de ma faute... Je ne puis voir le sang, ni la mort... Je m'évanouis à propos de tout et de rien... C'est un phénomène physiologique...

L'homme noir ricana, et il dit :

– Allons bon... la science, maintenant... je m'y attendais, quoique ce moyen de défense soit un peu usé... L'affaire est claire désormais... La preuve est là...

Et, s'adressant au gendarme, il commanda :

– Empoignez cet homme...

En vain, j'essayai de bégayer quelques protestations dans ce genre :

– Mais je suis un brave homme, je suis un pauvre homme... Je n'ai jamais fait de tort à personne... Je m'évanouis pour rien... pour rien... Je suis innocent...

Elles ne furent pas entendues. Le monsieur en redingote s'était remis à considérer le cadavre d'un œil profond et vengeur, et le gendarme, pour me faire taire, me bourrait le dos de coups de poing.

Mon affaire était claire en effet. Elle fut, du reste, vivement menée. Durant les deux mois que prit l'instruction, je ne pus expliquer, d'une façon satisfaisante, ma pâleur et mon trouble, à la vue du cadavre. Toutes les démonstrations que j'en donnai allaient, paraît-il, à l'encontre des théories criminalistes les plus certaines. Loin de me servir, elles renforçaient de preuves nouvelles le faisceau de preuves évidentes, tangibles, irréfutables, que l'on avait de mon

crime... Mes dénégations étaient jugées, par la presse, par les psychologues de la presse judiciaire, comme un rare endurcissement. On me trouva lâche, vil, incohérent et maladroit ; on dit de moi que j'étais un assassin vulgaire et pas du tout sympathique. On réclama ma tête tous les jours.

À l'audience, le village des Trois-Fétus, tout entier, déposa contre moi. Chacun parla de mes louches allures, de mon insociabilité, de mes promenades matinales furtives, évidemment combinées en vue du crime que je devais commettre avec un tel raffinement de férocité. Le facteur prétendit que je recevais beaucoup de correspondances mystérieuses, des livres à couverture bizarre, d'insolites paquets. Il y eut une sensation d'horreur au banc des jurés et parmi la foule, lorsque le président me reprocha qu'on eût saisi chez moi des livres tels que : *Crime et Châtiment, Le Crime et la folie...* les œuvres de Goncourt, de Flaubert, de Barrès. Mais tout ceci n'était rien, en réalité, rien que des circonstances adventices, de menues accusations qui venaient s'ajouter à ce grand cri d'aveu qu'était ma pâleur.

Et ma pâleur confessait tellement le crime, elle le clamait si haut, que mon avocat lui-même ne voulut pas plaider mon innocence – si formellement démentie par ma pâleur. Il plaida l'irresponsabilité, la manie furieuse, le meurtre involontaire ; il déclara que j'étais atteint de toutes les démences, que j'étais un mystique, un érotomane, un dilettante de la littérature. Dans une péroraison sublime, il adjura les jurés de ne pas prononcer contre moi le verdict de mort, et il demanda, avec des larmes admirables, avec quelles admirables – larmes de pitié ! –, il demanda que se refermât, désormais, sur ma folie dangereuse, la porte de torture, l'oubli du cabanon !

Voilà quinze jours que j'ai entendu tomber des molles lèvres d'un homme rouge la sentence de mort. J'attends[1].

Récit avant le gala

– J'ai beaucoup connu l'empereur Alexandre III[(1)]. C'était un excellent homme, si tant est qu'on puisse dire d'un empereur qu'il soit un homme, un simple homme, comme vous, moi, et tout le monde. Diable ! je n'ai pas cette hardiesse. Enfin, c'était un excellent empereur, le vrai père de son peuple, et je ne suis pas fâché que votre République ait donné son nom à un pont de France. Voilà un pont qui doit, il me semble, relier l'une à l'autre des choses extraordinaires et mystérieuses. Prétendre que l'empereur Alexandre III fut mon ami, ce serait sans doute beaucoup dire. Il m'honora de sa bienveillance, telle est la vérité, et, dans bien des circonstances, il se montra généreux envers moi. J'ai de lui, non une tabatière, mais un porte-cigarettes en argent, à mon chiffre, incrusté de pierres bizarres, comme on en trouve dans les mines, près du pôle... Cela ne vaut pas grand-chose, et n'est guère beau. Je possède aussi, ma foi ! une boîte d'allumettes, d'un métal inconnu qui sent le pétrole, et sur lequel il est impossible d'allumer quoi que ce soit. Mais la beauté de ces souvenirs impériaux ne réside pas dans leur plus ou moins de richesse, dans leur plus ou moins de valeur marchande ; elle est tout entière dans le souvenir même, n'est-ce pas ?

En Russie, j'occupais alors – je parle de six ans – une situation analogue, mais inférieure, s'entend – car il n'est qu'un Febvre[(1)] au monde – à celle que votre grand Frédéric occupa glorieusement, sous la monarchie de Napoléon III. C'est vous dire clairement que j'étais comédien. L'empereur Alexandre goûtait fort mon talent, fait d'élégance hautaine et de belle tenue, même dans l'émotion : quelque chose comme un Laffont russe, si vous voulez. Il venait souvent

m’entendre en mes meilleurs rôles et, quoiqu’il ne prodiguât pas les démonstrations, il daignait m’applaudir aux bons endroits. C’était un esprit cultivé, et, je le dis sans courtisanerie, dans les ouvrages dramatiques que je jouais, il prenait goût aux belles scènes, sans avoir besoin de recourir au protocole, lequel, d’ailleurs, n’existe pas chez nous. Que de fois Sa Majesté me fit appeler auprès d’elle, et me félicita avec cet enthousiasme spécial et glacé que peut se permettre un empereur absolu, qui est tenu à beaucoup de réserves en toutes sortes de choses. En Russie, vous savez, on n’est pas du Midi, et le soleil ne rit pas plus dans les âmes que sur les bois de pins neigeux, hantés des loups. Il n’importe. L’empereur m’aimait au point que, non content de m’applaudir en public, il voulait bien aussi me consulter, dans les grandes occasions, et seulement en ce qui regardait mon art, cela va de soi. Car, je l’ai déjà dit, il n’est qu’un Febvre au monde. C’est moi qui étais chargé d’organiser les représentations du Palais d’Hiver, et dans les autres résidences impériales, chaque fois que l’empereur y donnait des fêtes. Et mon crédit était tel que M. Raoul Gunzbourg commençait à me voir d’un mauvais œil, et me débinait perfidement auprès de votre Sarcey(1), en prévision que l’idée me vînt, quelque jour, de risquer, moi aussi, une tournée franco-russe en France.

J’étais donc heureux, riche d’argent, de renommée, de relations, influent même ou passant pour tel, ce qui vaut mieux que de l’être réellement, et, tous les soirs, avant de me coucher, je demandais aux saintes images que ma vie continuât de la sorte, ayant su borner mes ambitions, et ne souhaitant pas d’autres biens que ceux dont je jouissais – ah ! si complètement !

Ici, la voix du narrateur devint grave, ses yeux devinrent tristes et, après s’être tu pendant quelques secondes, il continua :

– Orphelin et célibataire, je vivais avec ma sœur, une adorable gamine de quinze ans, qui était la joie de mon cœur, le soleil de ma maison. Je l'aimais au-delà de tout. Et comment ne pas aimer ce délicieux petit être, turbulent et joli, spirituel et tendre, enthousiaste et généreux, qui, sous le rire sonnant sans cesse à ses lèvres, vibrait à tout ce qui est beau, à tout ce qui est grand. En cette enveloppe frêle de rieuse gamine, on sentait battre une âme ardente, profonde et libre. Ces éclosions de l'héroïsme national ne sont pas rares, chez nous. Dans le silence étouffant qui pèse sur notre pays, dans l'immense soupçon policier qui l'enserre, le génie choisit parfois, pour y abriter, y dissimuler sa couvée, l'inviolable asile que doit être le cœur d'un enfant ou d'une petite fille. Ma sœur était vraiment de ces élues. Une seule chose me chagrinait en elle : l'extrême franchise de sa parole et l'indépendance frondeuse de son esprit, qu'elle ne savait taire et cacher devant personne, même devant ceux-là en présence de qui il faut rester la bouche bien muette et l'âme bien close. Mais je me rassurais en me disant qu'à son âge, ces petits écarts sont sans conséquence, bien que, chez nous, il n'y ait point d'âge pour la justice et pour le malheur.

Un jour, rentrant de Moscou, où j'étais allé donner quelques représentations, je trouvai la maison vide. Mes deux vieux serviteurs se lamentaient, sur une banquette, dans l'antichambre.

– Où donc est ma sœur ? demandai-je ?

– Hélas ! fit l'un d'eux, car l'autre ne parlait jamais, ils sont venus... et ils l'ont emmenée avec la nourrice... Dieu l'ait en pitié !

– Tu es fou, je pense ? criai-je... ou tu as trop bu ?... ou bien quoi ?... Sais-tu seulement ce que tu dis ?... Allons, dis-moi où est ma sœur ?

Le vieux leva vers le plafond sa triste face barbue :

– Je te l'ai dit, marmonna-t-il. Ils sont venus... et ils l'ont emmenée... le diable sait où !...

Je crus que j'allais m'évanouir de douleur. Pourtant, j'eus la force de me cramponner à une portière, et, violemment, j'articulai :

– Mais pourquoi ?... Voyons, pourquoi ?... Ils ont dit quelque chose ?... Ils ne l'ont pas emmenée comme ça, sans raison ?... Ils ont dit pourquoi ?...

Et le vieux, ayant secoué la tête, répliqua :

– Ils n'ont rien dit... ils ne disent jamais rien... Ils viennent, comme des diables, on ne sait d'où... Et puis, quand ils sont partis, il n'y a plus qu'à se frapper la tête contre les murs et à pleurer...

– Mais elle ? insistai-je... Elle a bien dit quelque chose ? Voyons... elle a protesté ?... Elle les a menacés de moi, de l'empereur, qui est mon ami ?... Elle a bien dit quelque chose ?...

– Que veux-tu donc qu'elle ait dit, la chère âme ?... Et qu'est-ce qu'elle aurait pu dire ? Elle a joint ses deux petites mains, comme devant les saintes Images... Et puis voilà... Maintenant, toi, et nous deux, à qui elle était comme la vie... nous n'avons plus qu'à pleurer, tant que nous vivrons... Car elle est partie pour là d'où l'on ne revient jamais... Dieu et notre père le tsar soient bénis !

Je compris que je ne tirerais pas d'autres renseignements de ces résignées et fidèles brutes, et je sortis dans la rue, courant aux informations. Je fus renvoyé d'administration en administration, de bureaux en bureaux, de guichets en guichets, et, partout, je me heurtai à des visages muets, à des âmes verrouillées, à des yeux cadenassés, comme des portes de prison... On ne savait pas... on ne savait rien... on ne pouvait me dire quoi que ce soit... Quelques-uns

m’engageaient à parler tout bas, à ne pas parler du tout, à rentrer chez moi, gaiement... Dans ma détresse, je pensai à solliciter une audience de l’empereur... Il était bon, il m’aimait. Je me jetterais à ses pieds, j’implorerais sa clémence... Et puis, qui sait ?... cette sombre justice accomplie en son nom, il l’ignorait peut-être, il l’ignorait sûrement !...

Des officiers de mes amis, à qui j’allai demander conseil, me détournèrent vivement de cette idée :

– Il ne faut pas parler de ça... il ne faut pas parler de ça... Cela arrive à tout le monde. Nous aussi, nous avons des sœurs, des amies, qui sont là-bas... Il ne faut pas parler de ça...

Afin de me distraire de ma douleur, ils m’invitaient à souper, pour le soir... On se griserait de champagne, on jetterait des garçons de restaurant par les fenêtres... On déshabillerait des filles...

– Venez donc... mon cher, venez donc...

Braves amis !...

Ce n’est que le surlendemain que je pus joindre le directeur de la police. Je le connaissais beaucoup. Souvent, il me faisait l’honneur de me visiter, au théâtre, dans ma loge. C’était un homme charmant et dont j’admirais les manières affables, la conversation spirituelle. Aux premiers mots que je lâchai :

– Chut ! fit-il d’un air contrarié... ne pensez plus à ça... Il y a des choses auxquelles il ne faut, auxquelles on ne doit jamais songer.

Et, brusquement, il me demanda force détails intimes sur une chanteuse française, acclamée, la veille, à l’Opéra, et qu’il trouvait très jolie.

Enfin, huit jours après ces terribles événements – un siècle, je vous assure... ah ! oui, un siècle d’angoisses, de

mortelles souffrances, d’inexprimables tortures où je pensai devenir fou –, le théâtre donnait une représentation de gala. L’empereur me fit appeler par un officier de sa suite. Il était comme d’habitude, il était comme toujours, grave et un peu triste, d’une majesté un peu lasse, d’une bienveillance un peu glacée. Je ne sais pourquoi, de voir ainsi ce colosse – était-ce le respect, la peur, la notion enfin précisée de sa redoutable toute-puissance ? –, il me fut impossible d’articuler un mot, un seul mot, ce simple mot de *grâce !* qui, tout à l’heure, emplissait ma poitrine d’espoirs, frémissait à ma gorge, brûlait mes lèvres. J’étais véritablement paralysé, et comme vide, et comme mort...

– Mes compliments, monsieur... me dit-il... vous avez joué, ce soir, comme M. Guitry(1)...

Après quoi, m’ayant tendu sa main à baiser, il me congédia gracieusement.

Le narrateur regarda sa montre, et compara l’heure qu’elle marquait avec celle de la pendule qui tictaquait, sur un petit meuble, près de lui, et il reprit :

– J’achève... Aussi bien, il n’est que temps, et ces souvenirs me dévorent le cœur... Deux années passèrent. Je ne savais toujours rien ; je n’avais toujours pu rien apprendre de cet effroyable mystère qui m’avait, tout d’un coup, enlevé ce que j’aimais le mieux dans le monde. Chaque fois que j’interrogeais un fonctionnaire, je ne tirais de lui que ce *« chut ! »* vraiment terrifiant, avec quoi, au moment même de l’événement, partout, on avait accueilli mes supplications les plus pressantes. Toutes les influences que je tentai de mettre en campagne ne servirent qu’à rendre plus lourdes mes angoisses, et plus épaisses les ténèbres par où avait si tragiquement sombré la vie de la pauvre et adorable enfant que je pleurais... Vous devez

penser si j'avais le cœur au théâtre, à mes rôles, à cette existence émouvante où je me passionnais tant, autrefois. Mais je ne songeai pas un instant, si pénible qu'elle fut, à la quitter. Grâce à mon métier, j'étais en rapports quotidiens avec d'importants personnages de l'Empire que, peut-être, un jour, je pourrais intéresser utilement à mon affreux malheur. Et je m'y acharnai, en raison des espérances possibles, lointaines, dont, par eux, j'entrevoyais la lueur trouble et confuse. Quant à l'empereur, il me conservait la même bienveillance, glaciale. Lui aussi, on voyait qu'il souffrait d'un mal inconnu, avec un admirable courage silencieux. En examinant ses yeux, je sentais... ah ! je sentais fraternellement qu'il ne savait pas, qu'il ne savait rien, lui non plus, qu'il était triste de toute la tristesse infinie de son peuple, et que la mort rongeait, affaissait, peu à peu, vers la terre, sa puissante carrure d'impérial et mélancolique géant. Et une immense pitié montait de mon cœur vers le sien... Alors, pourquoi n'ai-je pas osé pousser le cri qui, peut-être, eût sauvé ma sœur ?... Pourquoi ?... Hélas ! je ne sais pas.

Après des jours et des nuits d'indicibles souffrances, ne pouvant plus vivre ainsi et décidé à tout risquer, j'allai chez le directeur de la police.

– Écoutez, déclarai-je fermement... je ne viens point vous apporter d'inutiles paroles... je ne vous demande pas la grâce de ma sœur, je ne vous demande même pas où elle est... Je veux seulement savoir si elle vit ou si elle est morte...

Le directeur eut un geste d'ennui.

– Encore ?... fit-il... Et pourquoi toujours penser à cela, mon cher ?... Vous n'êtes guère raisonnable, en vérité... et vous vous donnez bien du mal inutilement... Voyons !... tout cela est loin, déjà... Faites comme si elle était morte...

– C’est précisément ce que je veux savoir... insistai-je... Ce doute me tue... Est-elle morte, ou vit-elle encore ?... Dites-le moi...

– Vous êtes étonnant, mon cher... Mais je n’en sais rien... Comment voulez-vous que je le sache ?...

– Informez-vous... après tout, c’est mon droit...

– Vous le voulez ?

– Oui, oui, oui, je le veux, criai-je...

– Eh bien, soit !... je m’informerai, je vous le promets...

Et il ajouta négligemment, en jouant avec un porte-plume d’or :

– Seulement, je vous engage, pour l’avenir, à concevoir de vos droits, mon cher, une idée un peu moins familière...

Six mois après cette conversation, un soir, au théâtre, dans ma loge, tandis que je m’habillais pour entrer en scène, un homme de la police me remettait un pli cacheté... Je le rompis fiévreusement. Le pli ne portait ni date, ni signature, et contenait ces mots tracés au crayon rouge : « Votre sœur existe, mais elle a les cheveux tout blancs ».

Je vis les murs de la loge et les lumières et la glace tourner, tourner, puis disparaître... et je m’abattis, comme une masse inerte, sur le tapis...

Le narrateur se leva, il était un peu plus pâle, et courbé comme un malade. Il se dirigea à travers le salon, vers la glace devant laquelle il remit un peu d’ordre à sa toilette et à sa coiffure. Et, tandis que, de la rue, montaient jusqu’à nous les acclamations de la foule, saluant le tsar, qui se rendait au gala de la Comédie Française, il dit :

– Voilà trois années de cela !... Et aujourd’hui, la pauvre petite a juste vingt-trois ans !

Après quoi, nous ayant serré la main, il partit...

Pour M. Lépine[1]

L'avenue de Clichy, à une heure de la nuit. Il pleut. La boue grasse du pavé rend la marche difficile et glissante. L'avenue est presque déserte. De rares passants passent la figure enfouie dans les collets relevés des paletots ; de rares fiacres roulent à vide, ou bien emportent on ne sait quoi vers on ne sait où ; de rares femmes arpentent les trottoirs qui luisent comme de pâles lumières, sous la lune.

– Monsieur... monsieur... venez chez moi...

Appels mêlés de jurons obscènes et de menaces. Puis des silences... et des fuites... et des retours. Cela vient, tourne, s'efface, disparaît, revient et s'abat, ainsi que des corbeaux sur un champ où il y a une charogne.

De place en place, il ne reste d'ouvert que des boutiques de marchands de vins, dont les devantures allumées trouent de clartés jaunes la masse d'ombre des maisons endormies. Et des odeurs d'alcool et de musc – crime et prostitution – circulent dans l'air par bouffées fraternelles.

– Monsieur... monsieur... venez chez moi...

Depuis cinq minutes, une femme me suit, que je ne vois pas, et dont j'entends seulement, derrière moi, le piétinement obstiné et la voix qui chuchote ce monotone et suppliant refrain :

– Monsieur... monsieur... venez chez moi...

Je m'arrête sous un réverbère. La femme aussi s'arrête, mais en dehors du rayonnement lumineux, je puis néanmoins l'examiner. Elle n'est point belle, ah ! non, ni tentante, et elle repousse, de toute la distance de son navrement, l'idée du péché. Car le péché, c'est de la joie, de

la soie, du parfum et des bouches fardées, et des yeux en délire, et des cheveux teints, et de la chair parée comme un autel, lavée comme un calice, peinte comme une idole. Et c’est aussi de la tristesse riche, du dégoût opulent, du mensonge somptueux, de l’ordure en or et en perles. Elle n’a rien de tel à m’offrir, la malheureuse. Vieille de misère plus que d’âge, flétrie par la faim ou les lourdes ivresses cuvées dans les bouges, déformée par l’effroyable labeur de son tragique métier, obligée, sous la menace du coup de couteau, de marcher, de marcher toujours, dans la nuit, vers le désir qui rôde et qui cherche, renvoyée du souteneur qui la dépouille au policier qui la rançonne, du garni à la prison, elle est douloureuse à voir. Un léger caraco de laine noire recouvre sa poitrine ; des jupons boueux lui battent aux jambes, un immense chapeau la coiffe, dont les plumes fondent sous la pluie ; et sur son ventre elle tient ses mains croisées, deux pauvres mains rougies de froid – oh ! pas obscènes –, deux pauvres mains maladroites et noueuses que d’antiques mitaines gantent jusqu’aux doigts. N’étaient l’heure, le lieu, et l’accent de son appel, je la prendrais pour quelque servante sans place, et non pour une rôdeuse de trottoirs. Sans doute, elle se méfie de sa laideur, elle a conscience du peu de volupté qu’offre son corps, car elle s’efface de plus en plus sous mon regard, elle interpose des ténèbres et des ténèbres entre son visage et moi, et, semblant demander l’aumône, plutôt que d’offrir du plaisir, c’est d’une voix timide, tremblante, presque honteuse, qu’elle répète :

– Monsieur... monsieur... venez chez moi... Monsieur... je ferai tout ce que vous voudrez... Monsieur... monsieur !...

Comme je ne réponds pas, non par dégoût ni dédain, mais parce que, dans l’instant même, je regarde, avec compassion, un collier de corail qui lui entoure le cou d’une ligne rouge sinistrement, elle ajoute, tout bas, sur un ton de plus douloureuse imploration :

– Monsieur... si vous aimez mieux... monsieur ?... J'ai chez moi une petite fille... Elle a treize ans, monsieur... et elle est très gentille... Et elle connaît les hommes comme une femme... Monsieur... monsieur... je vous en prie... Venez chez moi... Monsieur... monsieur !...

Je lui demande :

– Où demeures-tu ?

Et, vivement, me désignant une rue, en face, qui s'ouvre sur l'avenue, en mâchoire d'ombre, en gueule de gouffre, elle répond :

– Tout près... tenez, là... à deux pas d'ici... Vous serez bien content, allez !

Elle traverse la chaussée, courant, pour ne pas donner à ma réflexion le temps de changer, à ce qu'elle croit être mon désir, le temps de se glacer... Je la suis... Ah ! la pauvre diablesse !... À chaque pas qu'elle fait, elle retourne la tête, afin de bien s'assurer que je ne suis pas parti, et elle sautille dans les flaques, énorme et ronde, comme un monstrueux crapaud... Des hommes, qui sortent d'un cabaret, l'insultent en passant... Nous nous engouffrons dans la rue... Elle devant, moi derrière, nous marchons vers quelque chose de plus en plus noir.

– C'est là... fait la femme... Tu vois que je ne t'ai pas menti...

Elle pousse une porte seulement entrebâillée. Au fond d'un couloir étroit, une petite lampe à pétrole, dont la mèche fume et vacille, fait s'agiter sur les murs des lueurs de crime, des ombres de mort. Nous entrons... Mes pieds foulent des choses molles, mes bras frôlent des choses visqueuses...

– Attends un peu, mon chéri... L'escalier est si traître !...

L'assurance l'a reprise. Elle comprend qu'elle ne doit plus s'humilier, qu'elle n'est peut-être plus si laide, puisque je

suis là, qu’elle me tient, qu’elle a conquis, ramené un homme, un homme qu’il s’agit de garder par des mots de caresses, d’exciter à la générosité par des promesses d’amour... D’amour !... Je ne suis plus le « Monsieur » hésitant qu’elle implorait, tout à l’heure ; je suis le « chéri », l’aubaine attendue, celui qui apporte peut-être de quoi manger pour le lendemain, ou de quoi se payer la crapuleuse ivresse par quoi la faim s’oublie, et tout, et tout, et tout !...

Elle allume un bougeoir, à la flamme tordue de la lampe, et, m’indiquant le chemin, elle me précède dans l’escalier. L’ascension est rude. La malheureuse monte avec peine, avec effort ; elle souffle, siffle et râle ; de sa main libre, elle soutient son ventre qui la gêne, qui la pèse, dont elle ne sait que faire, comme un paquet trop lourd.

– Ne t’impatiente pas, chéri... C’est au deuxième...

Et la rampe est gluante, les murs suintent et suppurent, les marches de bois craquent sous les pieds ; il faut raffermir son estomac contre les nausées que soulèvent d’intolérables odeurs de boue ramenées avec les hommes, de crasse dont l’humidité exaspère la virulence, de déjections mal closes ; sur les paliers, à travers les portes, on entend des voix qui rient, qui crient, qui prient, des voix qui marchandent, qui menacent, qui exigent, des voix obscènes, des voix saoules, des voix étouffées... Oh ! ces voix ! La tristesse de ces voix, en ce lieu de nuit, de terreur, de misère et de... plaisir !

Enfin, nous sommes arrivés. La clef a grincé dans la serrure, la porte a grincé sur ses gonds, et nous voilà dans une petite pièce où il n’y a qu’un fauteuil de reps vert, déchiré et boiteux, et qu’une sorte de lit de camp sur lequel une vieille qui dormait s’est dressée, au bruit, comme un spectre, et me dévisage de ses yeux ronds, jaunes, étrangement fixes, et pareils à ceux des oiseaux qui veillent,

dans les bois, la nuit... En face de la fenêtre, des linges sèchent sur une corde tendue d'un mur à l'autre.

– Je t'avais dit d'enlever ça, reproche la femme à la vieille qui fait entendre une sorte de grommellement et retire les linges qu'elle dépose en tas sur le fauteuil.

Une porte encore, et c'est la chambre... Et nous sommes seuls.

Je demande :

– Qui est cette vieille ?

– C'est celle qui me prête la petite, mon chéri...

– Sa mère ?

– Oh ! non ! J'sais pas où elle l'a prise. Je ne l'ai que depuis hier... Elle n'a pas eu de chance, la pauvre femme !... Ah ! vrai ! Elle n'est guère heureuse, elle, non plus... Son fils est à la Nouvelle... C'était mon amant autrefois... Il a estourbi c't'horloger de la rue Blanche, tu sais bien, c't'horloger ?... Ses filles sont en maison... et ne lui donnent rien... Faut bien qu'elle vive aussi !... Hein ! crois-tu ?...

Puis :

– Seulement, elle amène la petite ici... parce que chez elle... ah ! si tu voyais ça ?... C'est si pauvre, si pauvre !...

La chambre est à peine meublée, et révèle une indicible détresse... Les fenêtres sont sans rideaux, la cheminée sans feu. L'humidité décolle des murs le papier qui, çà et là, retombe, par plaques, ainsi que des lambeaux de peau morte... Il fait froid... La femme s'excuse...

– C'est que je n'ai pas de bois... ni de charbon... L'hiver est arrivé si vite !... Et puis voilà un mois que les agents sont venus... Ils m'ont emballée... Il n'y a que trois jours qu'ils m'ont relâchée, crois-tu ?...

Et elle ajoute :

– Si seulement j'avais eu vingt francs à leur donner, ils m'auraient laissée tranquille... Ah ! les chameaux !... Non, là ! vrai !... Il y en a qui demandent « un bonheur »... d'autres veulent de l'argent... Moi, ils me demandent toujours de l'argent. Ça ne devrait pas être permis...

Au fond de la pièce, un grand lit s'étale, avec deux oreillers exhaussés sur un traversin... À côté, un autre lit, plus petit, où j'aperçois, émergeant des couvertures, un ébouriffement de chevelure blonde, et, dans ce blond, une mince figure pâle qui dort.

– C'est la petite, mon chéri... Mets-toi à ton aise... Je vais la réveiller... Ah ! tu vas voir ce qu'elle est vicieuse et adroite... Tu seras bien content, va...

– Non... non... laisse-la.

– Ah ! tu sais... elle ne va pas avec tout le monde... elle ne va qu'avec les Messieurs qui sont généreux...

– Non... laisse-la dormir...

– Comme tu voudras, mon chéri...

Elle n'a pas conscience du crime qu'elle me propose, et mon refus l'étonne plutôt... Lorsqu'elle voulait réveiller l'enfant, je l'ai observée. Sa main n'a pas tremblé ; elle n'a pas éprouvé au cœur cette commotion vasculaire qui fait descendre la sang, et pâlir le visage. Je lui demande :

– Et si la police la trouvait chez toi ?... Sais-tu que c'est la Cour d'assises, la maison centrale ?

La femme fait un geste vague, et elle dit :

– Ah ! bien... qu'est-ce que tu veux ?

Mais devant mon air grave et triste, elle a perdu confiance de nouveau. Elle n'ose point se regarder dans la glace ; elle n'ose point, non plus, se montrer à moi-même dans la lueur pauvre du bougeoir... Et l'eau dégoutte sur la cheminée, et

elle est venue, près du grand lit, dans la pénombre, où elle s'apprête à se déshabiller.

– Non, lui dis-je... Inutile... Je ne veux pas de toi, non plus.

Et je lui mets dans la main deux pièces d'or, deux pièces d'or qu'elle tourne, retourne, soupèse et qu'elle considère ensuite, d'un regard hébété, sans rien dire.

Moi aussi, je n'ai rien à lui dire. Et que lui dirais-je ? Lui prêcher le repentir, les beautés de la vertu ? Des mots, des mots, des mots !... Ce n'est pas elle la coupable. Elle est telle exactement que l'a voulue la société, à l'insatiable appétit de qui il faut, chaque jour, apporter sa large portion d'âmes humaines... Lui parler de haine, de révolte ?... À quoi bon ?... Des mots encore. La misère est bien trop lâche ; elle n'a pas la force de brandir un couteau, ni d'agiter une torche sur l'égoïste joie des heureux... Mieux vaut donc que je me taise !... D'ailleurs, je ne suis pas venu ici pour pérorer comme un socialiste. L'heure n'est pas aux déclamations vaines, qui ne remédient à rien et ne font que montrer davantage le vide des actes dans le vide des phrases... Je suis venu pour voir, et j'ai vu... Il ne me reste plus qu'à partir... Bonsoir !...

L'enfant dort toujours dans son lit, nimbée de blond. Les possessions d'impubère ont déjà flétri sa bouche, pourri son haleine, et mis des éraillures au coin de ses yeux fermés. Dans la pièce voisine, j'entends la vieille qui rôde et qui traîne ses savates sur le plancher craquant. La femme a caché ses deux pièces d'or sous le traversin, et elle me dit tout bas :

– La vieille va être furieuse que tu n'aies pas été avec la petite... Donne-lui quelque chose pour qu'elle ne me prenne pas tout ce que tu m'as donné... C'est une méchante vieille, et rosse, rosse... Ah ! vrai... Et puis attends que je t'éclaire, monsieur... L'escalier est si traître !...

Le gamin qui cueillait les cèpes

Vous connaissez Porcellet, Guillaume-Adolphe Porcellet, le député millionnaire et socialiste ?... Petit, trapu, la barbe très noire, le geste violent, c'est un homme redoutable et qui fait trembler les bourgeois. Je me souviens d'un grand dîner qu'il donna, l'année dernière, en son hôtel de l'avenue Hoche, pour fêter je ne sais quelle grève. Table resplendissante d'argenteries anciennes et fleuries de fleurs rares. On se serait cru chez un grand seigneur d'autrefois, n'eussent été l'allure vulgaire et les éclats de voix canailles qui attestent chez notre amphitryon un muflisme inégalable... Oui, mais au dessert, la réaction n'en mena pas large... Et quelle joie pour les grévistes lointains, s'ils avaient pu assister à leur triomphe, car c'était leur triomphe, ne l'oubliez pas !... La bouche grasse, des pommettes rouges, les yeux injectés de bourgogne, Guillaume-Adolphe Porcellet célébra la grève, la sainte grève !... Avec une âpre éloquence, il parla des exploiteurs de peuples, des affameurs de pauvres... Et au lieu des applaudissements frénétiques des convives gorgés de sauces et de vins, parmi les odeurs de truffes et les fumets de gibier, il s'écria dans une péroraison sublime : « Quand donc fera-t-on sauter tous les riches ?.... » Et de toutes parts, l'on reprit en chœur : « Oui... Oui... À bas les riches... »

Ce fut très beau.

Ce fut plus beau encore, après le dîner, lorsque Porcellet nous fit l'historique de ses tapisseries et de ses meubles... Celles-ci avaient appartenu à François de Guise... Ceux-là venaient de la duchesse d'Étampes... C'était la ruine et le

sang de tout un peuple !... C'était tramé et ouvré avec la chair vive des misérables !... Abomination !

– Ah ! les bandits ! hurlait-il... s'ils pouvaient revenir, une heure seulement, et voir toutes ces défroques royales chez moi... chez Porcellet... chez le prolétaire Porcellet ! Car, enfin, je suis un prolétaire, moi !... Et je m'en vante !... Hein ! croyez-vous qu'ils en feraient un nez !...

Et, en nous les désignant, il invectivait les portraits des hommes de guerre et des dames de cour qui ornaient de leurs figures un peu effacées les somptueux panneaux du grand salon.

– Crapules !... Assassins !... Prostituées !...

Je me souviens encore qu'à un moment, lui tapant sur l'épaule, je lui dis :

– Et les grévistes, cher Porcellet, les grévistes en l'honneur de qui nous venons de dîner si magnifiquement ?... Quelle vengeance pour eux s'ils pouvaient te voir de leurs bouges, et voir tout ça !... tout ça ! Comme ça leur donnerait du cœur au ventre !

– Hein ?... Crois-tu !... approuva Porcellet qui, de plus en plus, s'animait et dont le rire d'ivrogne, subitement lâché, creva en hoquets dans un coussin de soie rose.

Le hasard d'une promenade à bicyclette m'amena, il y a huit jours, dans ses terres. Cela s'appelle le domaine de Raillon, domaine considérable que notre farouche ami acheta, pour rien, du vieux marquis de Raillon, ruiné par lui. Porcellet aime à raconter cette histoire, assez sinistre, qu'il termine, invariablement, par cette exclamation :

– Ah ! les nobles !... Je leur fais voir de quel bois je me chauffe !...

Le domaine s'étend sur quatre communes habitées par des bûcherons, terrassiers, ouvriers des champs qui ne vivent que des miettes parcimonieuses de cette vaste

propriété : vies misérables... journées au rabais... ambulants chômages... spectres de fièvre et de famine que l'on voit, peu à peu, déserter les taudis du village et s'en aller vers des terres plus hospitalières et de moins dures servitudes... L'ombre qui, maintenant, s'allonge du château, plus loin, toujours plus loin, est mortelle aux hommes... Quand elle ne les tue pas, elle les chasse...

Un bois de huit cents hectares entoure, de ses profondes masses de verdure, le château remis à neuf d'après les plans de Porcellet, et selon la plus pure esthétique du onzième siècle... La loge du concierge figure une tour carrée, avec une plate-forme à créneaux, garnie d'échauguettes... Il semble que ces murs percés d'étroites meurtrières dissimulent des troupes d'arquebusiers... Heureusement la pierre en est trop neuve... Elle ne fait plus peur... Et le portier, au lieu d'être armuré de cuir fauve et casqué de fer, arbore un pacifique uniforme de garçon de banque, ce qui fait rire les passants comme d'un décor d'opérette... Mais le bois est admirable ; grasse et profonde, la terre, du moins, y est bonne aux arbres.

J'aurais bien voulu pénétrer dans le bois, marcher sous ces vastes avenues royales que l'on aperçoit de la route, et dont l'ombre ardente et douce me tentait. L'accès en est impossible. Des clôtures hargneuses le gardent ; des montants de fer, aux pointes aiguës, reliés par tout un hérissement de ronces artificielles le défendent mieux qu'un cordon de gendarmes. Je me rappelais qu'autrefois tout le monde pouvait se promener dans le bois et se rafraîchir aux sources qui, en maint endroit, jaillissent et bouillonnent. Le vieux marquis tolérait que les pauvres vinssent ramasser les branches mortes ; le dimanche, il permettait aux voisins et aux parents de faire des provisions de morilles, de noisettes, de châtaignes et de champignons. C'était un amusement et aussi une ressource qu'ils ne dédaignaient point... Ceux qui possédaient des vaches étaient autorisés à faucher les

hautes fougères pour la litière de leurs bêtes... Il est vrai que le vieux marquis n'était pas socialiste et qu'il n'éprouvait pas, au dessert, le besoin de faire sauter les riches avec les bouchons de champagne !... Et voilà qu'aujourd'hui défense est faite à quiconque de pénétrer dans le bois, sous peine de procès et de coups de fusil... Les braconniers eux-mêmes ne s'aventurent plus... car ils savent qu'au plus épais des fourrés, derrière les arbres géants, il y a toujours, en même temps que d'invisibles regards chargés de haine, une arme chargée de plomb braquée sur eux.

J'admirais comment Porcellet, au nom des idées modernes et des fraternités sociales, avait changé toutes ces vieilles coutumes, aboli toutes ces patriarcales libertés... Et, devant les meurtrières approches des clôtures, je me disais :

– Ah ! ce diable de Porcellet !... Voilà un brave homme !... Quel apôtre !... L'aime-t-il assez, ce peuple !... Les console-t-il assez, ces malheureux !... Et quelle belle chose vraiment que le socialisme !...

Il est probable que je me fusse longtemps encore attendri sur ce que je voyais autour de moi, quand tout à coup j'aperçus, débouchant d'une route transversale, l'ami Porcellet ! Porcellet lui-même qui, botté, harnaché en guerre, fusil à l'épaule, pistolet et coutelas à la ceinture, marchait pesamment, suivi de six gardes armés, lesquels étaient aussi suivis de six dogues énormes, portant des colliers à pointes de fer et montrant des gueules terribles. M'ayant reconnu, Porcellet, bruyant et joyeux, vint à moi :

– Ah ! par exemple, fit-il, voilà de la veine !... Comment !... Toi ici ?... Sur mes terres ?...

Et prenant une grosse voix comique qui simulait la fureur, il me demanda :

– Et de quel droit te trouves-tu sur mes terres, vil manant ?... Gardes, saisissez-vous de cet homme et le branchez incontinent au premier arbre de mon avenue !...

Les six dogues grognèrent. D’un geste menaçant Porcellet les apaisa, et tout égayé de sa plaisanterie moyenâgeuse :

– Sacré farceur, va ! fit-il. Puisque tu es sur mes terres, je t’emmène ; et tu viens passer quelques jours chez moi, dans mon château, hein ?...

J’alléguai toutes sortes d’excuses, d’affaires pressées... et pour détourner la conversation je lui dis :

– Mais où vas-tu ainsi, cuirassé comme un cardinal du seizième siècle, et avec une suite de lansquenets et de bêtes de guerre ?

Instantanément, Porcellet eut une violente colère.

– Ah ! ne m’en parle pas... C’est à vous dégoûter de la campagne et d’user sa vie à faire du bien aux gens !... Je ne suis entouré ici que de pillards... de voleurs... d’effrontés coquins qui me grugent... me dévorent... Jour et nuit, il faut que je veille, avec ces braves gens et braves bêtes, sur mon domaine... Sans quoi, le diable m’emporte ! ils le déménageraient, je crois, ces gueux ! Ça n’est pas une existence !... Je ne peux plus avoir une minute de tranquillité... Tiens ! on vient de m’avertir qu’un méchant gamin de dix ans a franchi les clôtures, là-bas, et qu’il me vole mes cèpes !...

– Eh bien ?

– Eh bien, je vais lui apprendre, à ce misérable, de quel bois je me chauffe !...

Et, d’un geste imposant, il me montra ses armes, ses gardes, ses dogues.

– Un gamin de dix ans ! repris-je... voyons, mon cher Porcellet... ça n’est pas très dangereux !... Et qu’est-ce que cela peut te faire qu’il cueille des cèpes ?... Tu ne les mangeras pas tous, je suppose ?

– Ce que cela me fait ?... rugit Porcellet... Mais, dis donc... tu es étonnant !... Est-ce que ce bois n’est pas mon bois ?...

Est-ce que ces cèpes ne sont pas mes cèpes ?... Non, mais je t’admire, en vérité !... Il faudrait peut-être que je nourrisse avec des cèpes un petit pouilleux, un sale gosse, qui n’a même pas, je parie, un morceau de pain à manger !... Eh bien ! il va voir qui je suis... Je vais lui apprendre de quel bois se chauffe Guillaume-Adolphe Porcellet !... Et toi, tu sais !... je te retiens... Tu en as de bonnes !...

Je lui demandai :

– Il y a une chose que je voudrais bien savoir... Tes électeurs... comment prennent-ils ces façons-là ? Qu’est-ce qu’ils pensent de ton socialisme ?

Porcellet haussa ses épaules carrées... Et il répondit d’un ton plus sec :

– Je ne suis pas à la Chambre, ici... je suis chez moi !... Je ne fais pas de politique, ici... je fais de la culture !... Ça n’a aucun rapport !... Quant aux électeurs, je m’en fous !... Est-ce que je ne les paye pas pour me nommer ?... Tu es donc devenu bête, maintenant ?...

Mais il me regardait d’un œil louche et haineux :

– Alors, dit-il après un silence, c’est bien entendu ?... Tu refuses mon hospitalité ? Tu refuses de venir passer quelques jours chez moi... dans mon château ?... Oui ?... À ton aise, mon vieux !... Tu es libre... Tout le monde est libre, ici !... Au revoir !

Et, se tournant vers ses gardes, il commanda :

– Et, vous autres... en avant !... Il va voir tout à l’heure de quel bois je me chauffe !

Il me quitta, traversa la route au pas militaire, ouvrit une barrière fermée par une lourde serrure... Puis, suivi de ses six gardes, suivis eux-mêmes de leurs six dogues, il s’enfonça, formidable, dans le bois, à la poursuite... du gamin qui cueillait des cèpes...

La fée Dum-Dum

Hier soir, dans un théâtre, j'ai rencontré un officier anglais de mes amis, il me conta qu'il revenait des Indes. C'est un charmant garçon qui aime beaucoup la France. Paris surtout et ses femmes, qu'il trouve supérieures à toutes les autres.

– Je connais, me dit-il, le temple d'Éléphanta. Eh bien, ça n'est rien à côté des Parisiennes. D'autant que les femmes d'Éléphanta sont en bois, et que les Parisiennes... Ah non ! ah non ! elles ne sont pas en bois...

Et il s'esclaffa de cette plaisanterie, un peu trop grossièrement britannique, il me semble... Puis il me parla de notre théâtre qu'il aime aussi beaucoup. En fort bons termes, il apprécia, comme il sied, les *P'tites Michu* et le *Nouveau Jeu* qu'il est allé voir trois fois, déjà !

– Eh bien ! lui dis-je quand il eut fini avec ses effusions dramatiques, car je ne voulais pas être en reste de politesse avec lui... vous avez eu un vrai succès avec votre balle Dum-Dum !

– Ne m'en parlez pas ! fit-il en riant. Et modeste, il ajouta :

– Pourtant !... ce n'est rien... c'est tout petit !... Figurez-vous une petite chose, – comment appelez-vous ? – une toute petite noisette... C'est cela... Figurez-vous une toute petite noisette !... C'est charmant !

– Et quel joli nom, mon cher !

– En effet, approuva l'officier visiblement flatté... Très poétique !...

– On dirait d'un nom de fée dans une comédie de Shakespeare... La fée Dum-Dum ! Une fée qui, rieuse, légère

et blonde, saute et danse parmi les bruyères et les rayons de soleil. Et allez donc, Dum-Dum !...

– Parfaitement... Et allez donc !... Et beaucoup plus fée, sautillante et dansante que vous le pensez, cette petite Dum-Dum !... La plus miséricordieuse de toutes les fées, car, avec elle, il n'y a plus de blessés !

– Ah ! ah !

– Il n'y a plus que des morts !... C'est exquis !

– Exquis !...

– Qu'est-ce que vous voulez, mon cher ?... Il faut bien civiliser un peu les gens, même malgré eux... Et puis, n'est-ce pas très vilain, très dégoûtant de rencontrer des invalides avec leurs manches vides de bras, leurs jambes et leurs têtes de bois !... Et le vieux capitaine qui, le soir, au cercle, vous raconte tout le temps ses trente-six blessures !... Fini aussi, ce type de vieux raseur !... Ah ! si vous aviez eu cette balle enchantée pendant la Commune et à Fourmies...(1)

– Alors, c'est sérieux !... Ce n'est pas une blague !... Un conte d'Edgar Poë ! Un rêve de Thomas de Quincey !...(2)

– Écoutez !... Je l'ai expérimentée moi-même ! Car je suis un soldat fort ingénieux... J'ai fait placer douze Hindous...

– Vivants ?

– Naturellement, mon cher. L'empereur d'Allemagne, lui, fait des expériences sur des cadavres. Il est encore imbu de cette vieille théorie romantique : qu'il est des morts qu'il faut qu'on tue !... Ça n'a pas de sens commun !... Et c'est tout à fait antiscientifique !... Moi, j'opère sur des personnes non seulement vivantes, mais d'une constitution robuste et d'une parfaite santé... Au moins, comme cela, on voit ce que l'on fait et où l'on va.

– Mille pardons, mon cher... Continuez, je vous prie.

– Donc, j’ai fait placer douze hindous, l’un derrière l’autre, sur une ligne géographiquement droite... Et j’ai tiré !...

– Eh bien !

– Eh bien, cher ami, cette petite balle Dum-Dum a fait merveille ! Des douze hindous, il n’en est pas resté un seul !... La balle avait traversé leurs douze corps, qui n’étaient plus que douze petits tas de chair en bouillie, et d’os littéralement broyés...

– *All right !*... C’est admirable !...

– Oui... très admirable !...

Et songeur, après quelques secondes d’un silence grave, il poursuivit :

– Mais je rêve... je cherche quelque chose de mieux. Je cherche, mon cher, un balle... une petite balle qui ne laisserait de ceux qu’elle n’atteint rien... rien... rien !...

– Comment rien ? interrompis-je.

– Ou si peu de chose ! à peine un petit tas de cendres, ou même une légère fumée roussâtre qui se dissiperait tout de suite.

– Une incinération automatique !

– Parfaitement.

– C’est génial !

– Génial, administratif et humain ! Avez-vous songé aux avantages incalculables de cette invention ?... De la sorte, je supprimerais les chirurgiens d’armée, les infirmiers, les ambulances, les hôpitaux militaires, les pensions aux blessés, etc., etc... Ce serait une économie merveilleuse !... Un soulagement pour les budgets des États !... Et je ne parle pas de l’hygiène !... Quelle conquête pour l’hygiène !

– Et vous pourriez appeler cette balle la balle Nib-Nib !

– Très joli !... Très joli ! applaudit l’officier qui se mit à rire bruyamment, de ce brave et franc rire qu’ont les soldats de

tous les pays et de tous les grades...

Quand il se fut calmé :

– Par exemple, dit-il, je ne comprends pas pourquoi votre presse nous éreinte, nous autres Anglais qui avons trouvé ce splendide engin, et pourquoi elle nous traite de sauvages et d'hypocrites. J'admire même que ce soient les plus farouches de vos patriotes, ceux-là mêmes qui crient très haut qu'on ne dépense jamais assez de milliards pour la guerre, qui ne parlent que de tuer et de bombarder, que ce soient ceux-là, je le répète, qui nous vouent à l'exécration des peuples civilisés ! Mais, sapristi ! nous sommes logiques, avec l'état de barbarie où nous sommes, nous, tous les peuples civilisés. Comment !... on admet que les obus soient explosibles... et l'on voudrait que les balles ne le fussent pas ?... Quelle est donc cette chinoiserie ? Nous vivons sous la loi universelle de la guerre. Or, en quoi consiste la guerre ? Elle consiste à massacrer le plus d'hommes que l'on peut, en le moins de temps possible ! Pour la rendre de plus en plus meurtrière et expéditive, il s'agit de trouver des engins de destruction de plus en plus formidables. C'est une question d'humanité !... Et c'est le progrès moderne !...

– Mais malheureux, objectai-je, et le droit des gens ? Qu'en faites-vous ?

L'officier anglais ricana. Et levant les bras au ciel :

– Le droit des gens ! répliqua-t-il. Voyons, vous n'êtes pas sérieux. Et c'est vous qui me donnez en ce moment le plus déplorable exemple d'hypocrisie. Le droit des gens !... Mais c'est de massacrer les gens, en bloc ou en détail, avec des obus ou des balles, peu importe, pourvu que les gens soient dûment massacrés !...

– Cependant, nous ne sommes pas des sauvages... que diable !

– Mais que sommes-nous donc ? Nous sommes, mon cher monsieur, des sauvages pires que les anthropophages de

l’Australie, puisque, ayant conscience de notre sauvagerie, nous y persistons. Et puisque c’est par la guerre, c’est-à-dire par le vol, le pillage et le massacre, que nous entendons gouverner, commercer, régler nos différends, venger notre honneur !... eh bien ! nous n’avons qu’à supporter les inconvénients de cet état de brutalité où nous voulons nous maintenir quand même !... Allez-vous demander au tigre de mettre des gants à ses griffes lorsqu’il déchire sa proie ! Non, non !... Pas d’hypocrisie !... Nous sommes des brutes, agissons en brutes. Nous ne sommes pas près, encore, de voir se lever, sur nous, l’aube blanche de la civilisation et le rayonnant soleil de l’amour humain.

L’entracte finissait. Dans les couloirs, chacun s’empressait de regagner sa place.

– Je vous quitte, me dit l’officier en me serrant la main. Je vais penser sérieusement à la balle Nib-Nib !... Faites de même. Au revoir.

Toute la soirée, je fus hanté de massacres et de destructions. Et, la nuit, je vis passer, au-dessus des bruyères rouges de sang, blonde et rieuse, la petite fée Dum-Dum...

La vache tachetée

Depuis un an que le malheureux Jacques Errant avait été jeté dans un cachot noir comme une cave, il n'avait vu âme qui vive, hormis des rats et son gardien, qui ne lui parlait jamais. Et il ne savait pas, et il ne pouvait pas savoir de quoi il était accusé, et s'il était accusé de quelque chose.

Il se disait souvent :

– C'est curieux qu'on m'ait retiré de la circulation sans me dire pourquoi et que, depuis un an, je sois toujours en quelque sorte suspendu à la terreur d'un procès dont j'ignore la cause. Il faut que j'aie commis, sans m'en douter, un bien grand crime !... Mais lequel ?... J'ai beau chercher, fouiller ma vie, retourner mes actions dans tous les sens, je ne trouve rien... Il est vrai que je suis un pauvre homme, sans intelligence et sans malice... Ce que je prends pour des actes de vertu, ou simplement pour des actes permis, ce sont peut-être de très grands crimes...

Il se rappelait avoir sauvé, un jour, un petit enfant qui se noyait dans la rivière ; un autre jour, ayant très faim, il avait donné tout son pain à un misérable qui se mourait d'inanition sur la route.

– C'est peut-être cela ! se lamentait-il. Et peut-être que ce sont là des choses monstrueuses et défendues !... Car, enfin, si je n'avais pas commis de très grands crimes, je ne serais pas, depuis un an, dans ce cachot !...

Ce raisonnement le soulageait, parce qu'il apportait un peu de lumière en ses incertitudes, et parce que Jacques Errant était de ceux pour qui la Justice et les juges ne peuvent pas se tromper et font bien tout ce qu'ils font.

Et quand il était repris, à nouveau, de ses angoisses, il se répétait à lui-même :

– C'est cela !... c'est cela !... Parbleu, c'est cela !... ou autre chose que je ne connais pas... car je ne connais rien, ni personne, ni moi-même. Je suis trop pauvre, trop dénué de tout pour savoir où est le bien, où est le mal... D'ailleurs, un homme aussi pauvre que je suis ne peut faire que le mal !...

Une matinée, il s'enhardit jusqu'à interroger son gardien... Ce gardien était bon homme, malgré son air farouche. Il répondit :

– Ma foi !... Je pense qu'on vous aura oublié ici...

Il se mit à rire bruyamment, d'un rire qui souleva ses longues moustaches, comme un coup de vent soulève les rideaux d'une fenêtre entrouverte.

– J'en ai un, reprit-il, le numéro 814 ; il est au cachot depuis vingt-deux ans, comme prévenu !

Le gardien bourra sa pipe méthodiquement et, l'ayant allumée, il continua :

– Qu'est-ce que vous voulez ? Les prisons regorgent de monde en ce moment, et les juges ne savent plus où donner de la tête... Ils sont débordés !...

Jacques Errant demanda :

– Que se passe-t-il donc ? Est-ce qu'il y a une révolution ?

– Pire qu'une révolution... Il y a des tas d'effrontés et dangereux coquins qui s'en vont proclamer des vérités, par les chemins !... On a beau les juger tout de suite, ceux-là, et tout de suite les condamner, il en vient toujours ! Et l'on ne sait pas d'où ils sortent !...

Et, lançant une bouffée de fumée, il conclut :

– Ah ! tout cela finira mal !... tout cela finira mal !

Le prisonnier eut un scrupule :

– Moi aussi, questionna-t-il, non sans une terrible angoisse, j’ai, peut-être, par les chemins et sans le savoir, proclamé une vérité ?

– C’est peu probable ! répliqua le gardien, en hochant la tête... Car vous n’avez point une mauvaise figure... Il se peut que vous soyez un assassin, un faussaire, un voleur. Ce qui n’est rien, en vérité, ce qui est même une bonne chose... Mais si vous aviez fait ce que vous dites, il y a longtemps que vous auriez été jugé et mis à mort...

– On les condamne donc à mort, ceux qui vont proclamant des vérités ?

– Tiens !... Parbleu !... Il ne manquerait plus qu’on les nommât ministres ou archevêques... ou qu’on leur donnât la croix de la Légion d’honneur !... Ah ! çà !... D’où venez-vous ?

Un peu rassuré, Jacques Errant murmura :

– Enfin !... pourvu que je n’aie pas proclamé une vérité quelque part... C’est l’essentiel...

– Et que vous n’ayez pas, non plus, une vache tachetée !... Parce que voilà encore une chose qui n’est pas bonne par le temps qui court...

Le gardien parti, Jacques songea :

– Il ne faut pas que je sois inquiet... Je n’ai jamais proclamé de vérité... jamais je n’ai eu de vache tachetée... Je suis donc tranquille !

Et ce soir-là, il dormit d’un sommeil calme et heureux.

Le dix-septième jour de la seconde année de sa prévention, Jacques Errant fut extrait de son cachot et conduit entre deux gendarmes dans une grande salle où la lumière l’éblouit au point qu’il manqua défaillir... Cet incident fut déplorable, et le malheureux entendit vaguement quelques personnes murmurer :

– Ce doit être un bien grand criminel !...

– Encore un qui aura proclamé une vérité !...

– Il a plutôt l'air de celui qui possède une vache tachetée...

– Il faudrait le livrer à la justice du peuple !

– Regardez comme il est pâle !

– À mort !... À mort !... À mort !...

Et comme Jacques reprenait ses sens, il entendit un jeune homme qui disait :

– Pourquoi criez-vous contre lui ? Il semble pauvre et malade.

Et Jacques vit des bouches se tordre de fureur, des poings se lever... Et le jeune homme, frappé, étouffé, couvert de sang, fut chassé de la salle, dans un grand tumulte de meurtre.

– À mort !... À mort !... À mort !...

Derrière un immense Christ tout sanglant et devant une table en forme de comptoir, il y avait des hommes assis, des hommes habillés de rouge et qui portaient sur la tête des toques étrangement galonnées d'or.

– Jacques Errant, prononça une voix qui sortait, nasillante et fêlée, de dessous l'une de ces toques, vous êtes accusé de posséder une vache tachetée. Qu'avez-vous à répondre ?

Jacques répondit doucement et sans embarras :

– Monsieur le juge, comment serait-il possible que je possédasse une vache tachetée ou pas tachetée, n'ayant ni étable pour la loger, ni champ pour la nourrir ?

– Vous déplacez la question, reprocha sévèrement le juge et, par là, vous montrez un rare cynisme et une détestable perversité... On ne vous accuse pas de posséder soit une étable, soit un champ, quoique en vérité ce soient là des crimes audacieux et qualifiés que, par un sentiment

d'indulgence excessive, la Cour ne veut pas relever contre vous... Vous êtes accusé, seulement, de posséder une vache tachetée... Qu'avez-vous à répondre ?

– Hélas ! protesta le misérable, je ne possède pas cette vache-là, ni aucune autre vache que ce soit !... Je ne possède rien sur la terre... Et je jure, en outre, que jamais, à aucun moment de ma vie, je n'ai, de par le monde, proclamé une vérité...

– C'est bien !... grinça le juge d'une voix tellement stridente que Jacques crut entendre se refermer sur lui la porte de la prison éternelle... Votre affaire est claire... et vous pouvez vous asseoir !...

Vers la nuit, après bien des paroles échangées entre des gens qu'il ne connaissait pas, et où sans cesse revenaient son nom et la vache tachetée, parmi les pires malédictions, Jacques fut condamné à cinquante années de bagne pour ce crime irréparable et monstrueux de posséder une vache tachetée qu'il ne possédait pas.

La foule, déçue de cette sentence, qu'elle trouvait trop douce, hurla :

– À mort !... À mort !... À mort !...

Elle faillit écharper le pauvre diable que les gendarmes eurent toutes les peines du monde à protéger contre les coups. Parmi les huées et parmi les menaces, il fut reconduit dans sa cellule, où le gardien l'attendait :

– Ma tête est toute meurtrie ! dit Jacques Errant accablé... Comment se fait-il que moi, qui ne possède quoi que ce soit dans le monde, je possède une vache tachetée, sans le savoir...

– On ne sait jamais rien !... déclara le gardien, en bourrant sa dernière pipe de la nuit... Vous ne savez pas pourquoi vous avez une vache tachetée... Moi, je ne sais pas pourquoi

je suis geôlier, la foule ne sait pas pourquoi elle crie : « À mort ! »... et la terre pourquoi elle tourne !...

Et il se mit à fumer, silencieusement, sa pipe...

Dépopulation[1]

L'autre jour, j'avais chez moi un ouvrier menuisier qui était venu réparer ma bibliothèque. C'est un homme très intelligent et qui aime à causer. Pendant qu'il travaillait :

– Est-ce que vous avez des enfants ? lui demandai-je.

– Non... me répondit-il durement...

Et après une pause... d'une voix plus douce :

– Je n'en ai plus... J'en ai eu trois... ils sont tous morts...

Il ajouta, en hochant la tête :

– Ah ! ma foi ! quand on voit ce qui se passe... et la peine qu'on a dans la vie... ça vaut peut-être mieux pour eux, qu'ils soient morts... les pauvres petits bougres... Au moins, ils ne souffrent pas.

J'insistai un peu cruellement :

– Est-ce qu'il y a longtemps que le dernier est mort ?

– Dix ans, fit-il.

– Et depuis ?...

– Depuis, vous comprenez que ni moi, ni ma femme, nous n'en avons pas voulu d'autres... Ah ! non, par exemple...

Je lui expliquai l'admirable mécanisme de la loi Piot, et comme quoi, étant assez mauvais patriote pour n'avoir pas, ou pour n'avoir plus d'enfants vivants... il serait passible d'un impôt, s'il arrivait que cette loi fût votée...

Il ne parut pas très étonné, ayant pris l'habitude de considérer la vie en philosophe :

– Je m'attends à tout des lois, me dit-il, sans aigreur... Une loi, parbleu !... Je sais ce que c'est... Je sais que ça n'est

jamais pour nous autres... Les lois sont toujours faites pour les riches contre les pauvres... Mais tout de même... celle dont vous me parlez... elle est vraiment un peu forte... Car si je n'ai plus d'enfants... c'est de leur faute...

– De leur faute ?... À qui ?...

– Mais aux autorités... à l'État... je ne sais pas, moi... à tous les bonhommes qui sont chargés de fabriquer les lois, à tous ceux-là qui sont chargés de les appliquer... C'est bien simple... et ça n'est pas nouveau... L'État – il faut lui rendre cette justice – protège les volailles, les taureaux, les chevaux, les chiens, les cochons, avec une émulation merveilleuse, et une très savante entente du progrès scientifique. On a trouvé, pour ces divers et intéressants animaux, des modes d'élevage, une hygiène parfaite. Sur tout le territoire français, il existe – à ne plus les compter – des sociétés d'amélioration pour les différentes races de bêtes domestiques. Celles-ci ont de belles étables... de belles écuries... de belles volières... de beaux chenils... bien aérés... bien chauffés... et pourvus non seulement du nécessaire... mais d'un grand luxe... On les entretient dans une salubrité constante et rigoureuse... purs de tous germes malfaisants et de contagions morbides, par des lavages quotidiens, par des désinfections rationnelles, à l'acide phénique, borique, etc... Moi qui vous parle, j'ai construit des poulaillers qui sont de vrais palais... C'est très bien... Je ne suis pas jaloux des soins méticuleux dont on entoure les bêtes... Qu'on les couronne même dans les concours... qu'on les prime... qu'on leur donne des sommes d'argent, dans les comices agricoles, je l'admets... Selon moi, tous les êtres vivants ont droit à de la protection, à autant de bonheur qu'on peut leur en procurer... Mais je voudrais que les enfants – les enfants des hommes – ne fussent pas, comme ils le sont, systématiquement écartés de tous ces bienfaits... bestiophiliques... Eh bien, il paraît que c'est impossible. Un enfant, ça ne compte pour rien... Cette vermine humaine

peut crever, et disparaître... Il n'importe... On organise même, administrativement, des hécatombes de nouveau-nés... comme si nous étions menacés d'un dangereux pullulement de l'espèce... Et les dirigeants, les maîtres de cette belle société – qui sont, sinon la cause première, du moins les continuateurs indifférents du mal qu'ils dénoncent avec un patriotisme si indigné – se plaignent amèrement du nombre sans cesse décroissant des enfants qu'ils empêchent de naître, ou qu'ils tuent, sitôt nés, par les procédés les plus sûrs et les plus rapides... Car le véritable infanticide, c'est cette société, si terrible aux filles-mères qui ne peuvent nourrir leurs enfants... Il faut la voir adjurer les familles de proliférer tant et plus, ou bien les menacer de peines fiscales très sévères quand elles s'avisent enfin de rester stériles(1), ne voulant pas qu'il sorte d'elles des créatures impitoyablement vouées à la misère et à la mort... Eh bien, non... on ne veut plus rien savoir...

Il avait dit tout cela sur un ton tranquille, et tandis que, à califourchon sur le haut d'une échelle double, il sciait avec méthode et lenteur une planchette de bois... La planchette sciée, il se croisa les bras et me regarda en hochant la tête :

– Voyons, monsieur, fit-il... est-ce pas vrai ce que je dis là ?... Et qu'est-ce qu'ils nous chantent, avec leur sacrée dépopulation ?... Quand tous ces beaux farceurs auront fait leur examen de conscience et qu'ils auront reconnu loyalement que le mal n'est pas en nous... mais dans la constitution même de la société... dans la barbarie et dans l'égoïsme capitaliste des lois qui ne protègent que les heureux... alors, on pourra peut-être causer... D'ici là, nous continuerons à jeter au vent qui la dessèche, la graine humaine et les germes de vie... Qu'est-ce que cela me fait, à moi, la richesse et la gloire d'un pays où je n'ai qu'un droit, celui de crever de misère, d'ignorance et de servitude ?...

Je lui demandai alors pourquoi et comment ses trois enfants étaient morts.

– Comme ils meurent tous ou presque tous chez nous, me répondit-il... Ah ! cette histoire est courte, et c’est l’histoire de tous mes camarades... De l’une à l’autre, la forme de misère peut varier quelquefois, mais le fond est le même... Je vous ai dit, tout à l’heure, que j’ai eu trois enfants... Tous les trois, ils étaient sains, forts, bien constitués, aptes à vivre une bonne vie, je vous assure... Les deux premiers, nés à treize mois de distance l’un de l’autre, sont partis de la même façon... Chez nous, il est rare que la mère puisse nourrir de son lait sa progéniture... Alimentation mauvaise ou insuffisante... tracas de ménage... travail, surmenage... enfin, vous savez ce que c’est... Les enfants furent mis au biberon... Ils ne tardèrent pas à dépérir... Au bout de quatre mois, ils étaient devenus assez chétifs et malades pour nous inquiéter... Le médecin me dit : « Parbleu ! c’est toujours la même chose... le lait ne vaut rien... le lait empoisonne vos enfants ». Alors je dis au médecin : « Indiquez-moi où il y a de bon lait, et j’irai en acheter ». Mais le médecin secoua la tête, et il répondit : « Il n’y a pas de bon lait à Paris... Envoyez votre enfant à la campagne ». Je confiai le gosse à l’Assistance publique, laquelle le confia à une nourrice percheronne... Huit jours après, il mourait... Il mourait, comme ils meurent tous, là-bas, du manque de soins, de la férocité paysanne... de l’ordure... Mon troisième, je le gardai à la maison... Il vint très bien... C’est vrai qu’à ce moment, ma femme et moi, nous gagnions de bonnes journées, et que l’argent ne manquait pas... Il était gras, rose, ne criait jamais... Impossible de voir un enfant plus fort et plus beau... Je ne sais comment il attrapa une maladie des yeux qui régnait dans le quartier, en ce temps-là... Le médecin me dit qu’il fallait le mettre à l’hôpital... Il y avait un hôpital spécial à cette maladie-là. Oh ! c’est pas les hôpitaux qui manquent !... Le petit guérit ; mais le jour où la mère était partie pour le ramener, elle le trouva la mine défaite, et se tordant dans d’affreuses coliques... Il avait gagné la diarrhée infantile... On ne le soignait d’ailleurs pas... La mère s’en

étonna... Une espèce d'interne, qui se trouvait là, dit : « On ne soigne ici que les maladies des yeux... Si vous voulez qu'on le soigne pour la diarrhée... emmenez-le dans un autre hôpital ». La mère eut beau prier, supplier, menacer, ce fut en vain... Elle prit son pauvre enfant dans ses bras pour le conduire dans un hôpital qu'on lui désigna... Il passa durant le trajet... Et voilà !... Et on vient me dire encore : « Faites des enfants, nom de Dieu !... faites des enfants... » Ah ! non... je sors d'en prendre...

Et haussant les épaules, il dit, d'une voix plus forte :

– Ils sont épatants, ces beaux messieurs... Au lieu de chercher des trucs pour augmenter la population, ils feraient bien mieux de trouver le moyen d'augmenter le bonheur dans la population... Oui... mais ça... ils s'en fichent !...

Quand il eut fini son ouvrage, il considéra les volumes rangés sur les rayons de la bibliothèque :

– Voltaire... fit-il... Diderot... Rousseau... Michelet... Tolstoï... Kropotkine... Anatole France... Oui, tout ça, c'est très beau... Mais à quoi ça sert-il ?... L'idée dort dans les livres... La vérité et le bonheur n'en sortent jamais...

Il ramassa ses outils, et s'en alla, triste... triste...

Le portefeuille

Un soir, tard, après une journée infructueuse, Jean Loqueteux se décida à rentrer chez lui... Chez lui !... Il appelait ainsi un banc qu'il avait choisi dans le square de la place d'Anvers, et sur lequel, depuis plus d'un mois, il dormait, avec la voûte d'un marronnier pour baldaquin... À ce moment précis, il se trouvait sur le boulevard, devant le Vaudeville, où la concurrence, de soir en soir plus nombreuse, son peu d'agilité à se remuer, la malchance aussi, lui avaient valu une soirée dérisoire... deux sous... et encore, deux sous étrangers qui n'avaient pas cours...

– Donner deux mauvais sous à un pauvre bougre comme moi... un millionnaire !... si ça ne fait pas pitié...

Il revoyait le monsieur... un beau monsieur, bien nippé... cravate blanche... plastron éblouissant... canne à béquille d'or... Et Jean Loqueteux haussait les épaules, sans haine.

Ce qui l'ennuyait le plus, c'était de regagner la place d'Anvers... C'était bien loin, et il tenait à « son chez lui », à son banc. Il n'y était pas trop mal après tout, et il était assuré de n'y être pas dérangé... car il connaissait les agents qui avaient fini par le prendre en pitié, et le laissaient dormir à sa guise...

– Sacristi !... dit-il... voilà une mauvaise journée... Depuis trois semaines... je n'en ai pas eu une si mauvaise... Et l'on a raison de dire que le commerce ne va plus... Si c'est la faute aux Anglais... comme on le prétend... sacrés Anglais... que le diable les emporte !...

Il se mit en marche, n'ayant pas perdu l'espoir de rencontrer, en chemin, un monsieur charitable, ou un pochard généreux qui lui donnerait deux sous... deux vrais

sous, avec quoi il pourrait acheter du pain, le lendemain matin...

– Deux sous... deux vrais sous... ce n'est pourtant pas le Pérou !... se disait-il encore tout en marchant lentement... car, outre sa fatigue, il avait une hernie qui le faisait souffrir plus que d'ordinaire.

Et, comme il marchait depuis un quart d'heure, désespérant de rencontrer le monsieur providentiel, il sentit, tout à coup, sous ses pieds, quelque chose de mou... D'abord, il pensa que ça pouvait être une ordure... Et puis, ensuite, il réfléchit que ça pouvait être quelque chose de bon à manger... Est-ce qu'on sait jamais ? Le hasard n'aime guère les pauvres, et il ne leur réserve pas souvent des surprises heureuses... Pourtant, il se souvenait, un soir, avoir trouvé, dans la rue Blanche, un gigot de mouton, tout frais, un magnifique et énorme gigot, tombé, sans doute, de la voiture d'un boucher... Ce qu'il avait sous ses pieds, à cette heure, ce n'était pas, bien sûr, un gigot... c'était peut-être une côtelette... un morceau de foie, un cœur de veau...

– Ma foi !... se dit-il... faut voir ça tout de même... Et il se baissa pour ramasser l'objet qu'il tenait sous ses pieds...

– Hein !... fit-il... quand il l'eut touché... c'est pas des choses qui se mangent... Je suis volé...

La rue était déserte... Nul sergot faisant sa ronde... Il s'approcha d'un bec de gaz pour se rendre compte de ce qu'il avait dans la main...

– Ah bien, par exemple !... ça, c'est plus fort... murmura-t-il, tout haut.

C'était un portefeuille de maroquin noir, avec des coins d'argent... Jean Loqueteux l'ouvrit, en examina l'intérieur... dix billets de mille francs attachés par une épingle.

– Ça par exemple !... répétait-il...

Et, dodelinant de la tête, il ajoutait :

– Quand je pense qu’il y a des gens qui ont des portefeuilles comme ça dans leurs poches... et dans leurs portefeuilles, des dix mille francs !... Si ça ne fait pas pitié...

Il fouilla les autres compartiments du portefeuille... Il n’y avait rien... Pas une carte... pas une photographie... pas une lettre... pas un indice, par où l’on pût connaître le propriétaire de cette fortune... qu’il avait là... dans la main.

Et, refermant le portefeuille, il se dit :

– Eh bien, merci !... Va falloir que je porte ça au commissaire de police. Ça va me déranger de ma route... je suis déjà bien... bien fatigué... Non, vraiment... je n’ai pas de chance, ce soir...

La rue était de plus en plus déserte... Nul passant ne passait... Nul sergot faisait sa ronde... Jean Loqueteux rebroussa chemin, et se rendit au commissariat de police le plus prochain...

Jean Loqueteux eut beaucoup de peine à pénétrer jusqu’au magistrat... Ses vêtements en loques, la peau décharnée et cendreuse de son visage, firent qu’on le prit, tout d’abord pour un malfaiteur. Et peu s’en fallut qu’on ne se ruât sur lui... et qu’on ne le bouclât au poste... Mais à force de douceur, d’insistance tranquille, il obtint enfin la faveur d’être introduit dans le bureau de M. le commissaire de police...

– Monsieur le commissaire de police, salua Jean Loqueteux, je vous apporte une chose que j’ai trouvée, sous mon pied, tout à l’heure, dans la rue...

– Qu’est-ce que c’est ?

– C’est ça, monsieur le commissaire, répondit le pauvre hère, en tendant du bout de ses doigts osseux, le portefeuille...

– Bien... bien... Et naturellement... il n'y a rien dans ce portefeuille ?

– Voyez vous-même, monsieur le commissaire...

Celui-ci ouvrit le portefeuille, sortit la liasse des billets... les compta... Et les yeux tout ronds de surprise :

– Mais dites donc... mais dites donc ? s'écria-t-il... Il y a dix mille francs !... Mais sapristi !... c'est une somme énorme... une somme... énorme... Nom d'un chien !...

Jean Loqueteux restait très calme... Il prononça :

– Quand je pense qu'il y a des gens qui ont des dix mille francs dans leurs portefeuilles... ça fait pitié !

Le commissaire ne cessait de considérer le vagabond, avec une expression dans les yeux, une expression bizarre, où il y avait plus d'étonnement encore que d'admiration.

– Et c'est vous qui avez trouvé ça ?... Mais, sapristi... vous êtes un honnête homme... un brave homme... Vous êtes un héros... Il n'y a pas à dire... vous êtes un héros.

– Oh ! monsieur le commissaire.

– Un héros... je ne m'en dédis point... Car enfin... vous auriez pu... Enfin, mon brave homme... vous êtes un héros, quoi !... C'est un acte splendide que vous faites là... un acte héroïque... Je ne trouve pas d'autre mot... vous méritez le prix Montyon... Comment vous appelez-vous ?

– Jean Loqueteux... monsieur le commissaire.

Le commissaire leva vers le plafond enfumé de son bureau deux bras attestateurs :

– Et il s'appelle Jean Loqueteux !... C'est admirable... C'est à mettre dans un livre... Votre profession ?

– Hélas ! répondit le mendiant... je n'ai aucune profession...

– Comment, pas de profession ?... Vous vivez de vos rentes ?

– De la charité publique, monsieur le commissaire... Et, vraiment, puis-je dire que j'en vis ?

– Ah ! diable ! Ah ! diable !... Je crains bien que les choses ne se gâtent un peu... Ah ! diable !

Ici, le commissaire esquissa une grimace, et d'une voix moins enthousiaste :

– Enfin... vous êtes un mendiant ?

– Dame... monsieur le commissaire.

– Oui !... oui !

Le commissaire était devenu grave... Après un petit silence :

– Votre domicile ?... interrogea-t-il à nouveau.

Jean Loqueteux répondit, découragé :

– Comment voulez-vous que j'aie un domicile ?

– Vous n'avez pas de domicile ?

– Hélas ! non...

– Vous n'avez pas de domicile ?... vous voulez rire, mon brave homme ?

– Je vous assure que non...

– Mais vous êtes forcé d'avoir un domicile... forcé par la loi.

– Et par la misère... je suis forcé de n'en pas avoir... Je n'ai pas de travail... Je n'ai aucune ressource. Et quand je tends la main... on me donne des sous étrangers... Par surcroît... je suis vieux et malade... J'ai une hernie...

– Une hernie... une hernie !... C'est très bien... Là n'est pas la question... Vous avez une hernie... mais vous n'avez pas de domicile... Vous êtes en état de vagabondage... Vous êtes tout simplement, passible du délit de vagabondage... Un héros... c'est évident... vous êtes un héros... Vous êtes aussi un vagabond... Ah ! mais !... ah ! mais !... Et s'il n'y a pas de

loi pour les héros... il y en a contre les vagabonds... Je suis forcé d'appliquer la loi, moi... cela me gêne... cela m'ennuie... parce que... ce que vous avez fait... c'est très bien... Mais... que voulez-vous ?... La loi est la loi... il faut que force reste à la loi... Diable de sacré bonhomme !... Quelle idée, aussi !...

Pendant qu'il parlait, il faisait sauter dans sa main le portefeuille... Et il continuait :

– Voilà ce portefeuille ? D'accord... À votre place, et dans votre situation, il n'y en a peut-être pas beaucoup qui l'eussent rapporté... J'en conviens... Je ne veux pas prétendre que vous ayez été un imbécile de le rapporter, ce portefeuille... Non... au contraire... Votre action est fort méritoire... Elle est digne d'une récompense... que je ne juge pas inférieure à cent sous... vous l'aurez sans doute, dès que nous aurons retrouvé – si nous la retrouvons jamais – la personne à qui appartient ce portefeuille et les dix billets de mille francs qu'il contient... Oui, mais il ne s'ensuit pas pour cela que vous ayez un domicile... et tout est là, Jean Loqueteux... Comprenez-moi bien... Il n'existe pas, dans le Code, ni ailleurs, un article de loi qui vous oblige à retrouver, dans la rue, des portefeuilles garnis de billets de banque... Il y en a, au contraire, un qui vous force à avoir un domicile... Ah ! vous eussiez mieux fait, je vous assure, de trouver un domicile, plutôt que ce portefeuille...

– Alors ?... demanda Jean Loqueteux.

– Alors, répondit le commissaire... voilà... Vous allez coucher au poste cette nuit... et demain, je vous enverrai au Dépôt...

Et il sonna... Deux sergents se présentèrent... Le magistrat fit un geste... Et, tandis qu'ils emmenaient Jean Loqueteux, celui-ci gémissait :

– Ça, par exemple !... Vraiment, je n'ai pas de chance, aujourd'hui[1]...

Il est sourd !

J’ai revu ma voisine. Et maintenant, je la vois presque tous les jours.

Décidément, elle est encore plus charmante et meilleure que je le pensais, lors de notre première entrevue. Extrêmement gaie, nullement prude, comme les femmes honnêtes foncièrement, d’une intelligence très vive et très souple, d’un esprit très libre, affranchi de tous les préjugés, de toutes les superstitions qui déshonorent, habituellement, le cerveau de la femme, d’une spontanéité de sensations remarquable, amoureuse de la vie sous toutes ses formes, même les plus décriées, philosophe et artiste, j’ai rarement, ou plutôt, je n’ai pas encore rencontré un être humain, surtout un être de son sexe, avec qui l’on se sentît si vite, si complètement en confiance, avec qui l’on se trouvât tout de suite de plain-pied. J’ai beau l’observer – car je ne voudrais pas être dupe d’elle et de moi –, il me semble bien qu’elle n’a aucune de ces petites traîtrises, des coquetteries basses, des sentimentalités absurdes de la femme. Véritablement, je crois qu’elle possède un cœur robuste, simple, loyal et fidèle, comme un homme. Son amour des bêtes, qui, chez beaucoup de femmes, vous dégoûterait et des femmes et des bêtes, est un amour raisonné, presque scientifique. Il n’est pas du tout anthropomorphe. Il fait partie, à son plan, de ce culte général, mais parfaitement individualiste, par quoi elle aime, par quoi elle célèbre toute la vie.

Il faut se défier des impressions qui nous viennent des femmes, surtout quand elles sont jolies comme l’est ma jolie voisine. Nous les jugeons ordinairement avec notre désir de mâle qui se plaît à les surnaturaliser, à leur attribuer toutes

sortes de qualités supérieures, qu'en réalité elles n'ont point, ce qui est stupide et inharmonieux, car elles en ont d'autres qui devraient pleinement nous suffire. Dans l'amitié qui pousse un homme vers une femme, il y a toujours autre chose que de l'amitié pure. La nature, qui sait ce qu'elle fait et qui n'a souci que de vie, de toujours plus de vie, a voulu que nous fussions bêtes devant la femme, comme une dévote devant un Dieu de miracle, et que, en dépit de nous-mêmes, nous nous destinions à être les dupes éternelles de ce besoin obscur et farouche de création qui gonfle et mêle à travers l'univers, tous les germes, toutes les vivantes cellules de la matière animée.

Et même, à ce propos, je voudrais bien savoir quelle conception ma voisine se fait de l'amour, si elle répudie toutes les folies mystiques, toutes les sottises et tous les crimes sentimentaux par quoi les religions, les poésies, les littératures de tous temps et de tous les pays, ont dégradé et sali ce grand acte joyeux et terrible de la Vie... Je n'ai pas encore osé lui poser, à ce sujet, la moindre question. J'ai craint une désillusion, d'abord, et ensuite qu'elle ne vît là une ruse sournoise du désir, un moyen détourné de galanterie grossière. Et j'ambitionne que nos relations soient pures de tous mensonges, de toutes vulgaires actions.

Naturellement, comme il faut bien se connaître, je lui raconte mes histoires, elle me dit les siennes, sans réticences ; du moins, j'aime à le penser.

Aujourd'hui, elle m'a parlé de son enfance et de sa première jeunesse. Elle a été élevée en un couvent du Sacré-Cœur, dans une ville morte et silencieuse de la province normande. Chose curieuse et rare, cette éducation oppressive n'a jamais rien pu contre la franchise et la sincérité de sa nature. Elle affirme même qu'elle est sortie du couvent plus irrespectueuse, moins croyante qu'elle y était entrée. D'ailleurs, elle ne tire de ce phénomène aucune vanité, en faveur de son intelligence. La gaieté – son

inaltérable gaieté – avec ce qu'elle comporte d'insouciance dans le présent et d'espoir dans l'avenir, a tout fait. Cette gaieté joyeuse et forte fut l'antiseptique qui la préserva de tous les mensonges avec lesquels on pétrit, dans ces maisons-là, l'âme des jeunes filles. L'année qui suivit sa sortie du couvent, il lui arriva de grands malheurs.

Ses parents perdirent leur fortune et elle perdit, peu après, ses parents. Habituée au luxe et à l'affection, elle se trouva, tout d'un coup, seule et sans ressources. Désormais, il lui fallait travailler pour vivre. Cette perspective, elle l'envisagea sans terreur, car elle pouvait utiliser quantité de petits agréments, de petits talents où elle excellait : la broderie, la couture, la peinture, la musique. Et qui l'empêcherait de donner aux autres des leçons de n'importe quoi : d'histoire ou de danse, d'anglais ou de tapisserie ?... Après avoir vainement cherché, çà et là, un peu de travail chez d'anciens amis de sa famille, à Paris dans les magasins, elle résolut de s'adresser aux Bonnes Sœurs, aux si bonnes Sœurs qui l'avaient élevée,

– Elles connaissent tant de monde, se disait-elle, elles ont une clientèle si étendue et si riche, de si puissantes influences, partout... qu'elles me trouveront immédiatement ce que je cherche et ce qu'il me faut... C'est évident !

Sur la recommandation de son ancienne préfète des Études, elle se présenta, un matin, au Sacré-Cœur de la rue de Varennes, certaine du succès et prête à accepter n'importe quel joli et honnête travail qu'on lui proposerait... Et voici la scène que ma voisine raconte et mime avec un esprit malicieux et souriant...

Elle arrive au couvent. Une religieuse, pas trop vieille, pas trop laide, très aimable de manières, très onctueuse de gestes, la figure molle et grasse, les lèvres humides de saintes paroles, la reçoit avec empressement, avec effusion même.

– Cette chère enfant !... lui dit-elle, quand la jeune fille eut terminé son récit... Mais c'est une joie... Mais c'est un devoir pour nous de vous soutenir, de vous défendre, de vous sauver...

Elle lui prend les mains, les caresse, les tripote dans ses mains potelées et un peu moites...

– Pauvre cher cœur !... Il y a tant d'embûches dans le monde, quand on n'est pas riche... Le diable guette si habilement, sous toutes les formes de la tentation et du péché, l'âme ignorante et candide d'une jeune fille !... Mais nous sommes là, heureusement...

Et, sans entrer dans des détails plus précis, elle s'informe :

– Avez-vous un directeur ? Êtes-vous Enfant de Marie ?... Pratiquez-vous bien vos devoirs religieux ?...

Ma voisine ruse, élude toutes ces questions qui la gênent et qui vont se multipliant et s'enhardissant jusqu'à violer sa pudeur intime... Alors, la bonne mère hoche la tête, très triste, et soupire. Sa voix se fait moins douce... ses lèvres se dessèchent,

– Ah ! dit-elle, je vois que vous avez oublié la Sainte-Vierge, mon enfant... et le divin cœur de Jésus... C'est très... très fâcheux... Vous comprenez... dans ces conditions, cela devient difficile... plus difficile... car nous avons, devant Dieu, des responsabilités... Voyons... avez-vous entendu le dernier sermon du Révérend Père du Lac(1) ?

– Hélas ! non, ma mère !...

– Non !... s'écrie la religieuse, scandalisée, qui joint ses deux mains comme pour une prière d'exorciste... Mais c'est très mal... très mal... Et quel dommage pour vous !... Le Père a été si éloquent, si admirable ! Il a prouvé, d'une manière si claire, qu'il vaut mieux mourir de faim plutôt que de commettre un péché mortel ! Ah ! comme je souffre que vous n'ayez pas entendu ce magnifique sermon !

Incapable de tenir plus longtemps son sérieux, la jeune fille demanda ironiquement :

– Est-ce qu'il était à jeun, cet admirable Père, quand il a dit qu'il valait mieux mourir de faim ?

Le visage de la chère Mère prend une expression sévère, et, repoussant les mains qu'elle caressait, elle se lève, toute droite, un pli au front :

– Vous êtes bien gaie, grince-t-elle, pour une personne dans votre position.

Puis, glacialement :

– Enfin... je verrai... je réfléchirai... Nous prierons pour vous... Revenez dans une semaine.

Et elle la congédie...

Ma voisine n'était pas très fière de cet accueil... Mais une fois dans la rue, parmi le mouvement et la vie, elle oublie l'inutilité de sa démarche et ce que cela va lui valoir de surcroît de misère. Et elle se met à rire, si longtemps et si fort, que les passants se retournent et pensent, sans doute, qu'elle est folle...

Le travail ne venant toujours pas, elle retourne, la semaine écoulée, au couvent... La Mère lui dit :

– Je n'ai rien... Nous n'avons rien... Allez voir le Révérend Père X... Il connaît beaucoup de monde... et il est si bon, si bon, au confessionnal !...

La jeune fille fait la grimace. Elle est venue chercher du travail, pas un confesseur... Pourtant, elle se décide à descendre au parloir, et conte sa petite affaire au Révérend Père X...

– Ah ! ah ! lui dit cet homme pieux... C'est fort touchant... Mais la peinture, mon enfant, voilà une chose bien aléatoire... Quant à la broderie, je n'ai pas ça... non, non... en vérité, je n'ai pas ça ! Mais, par exemple, peut-être pourrais-

je vous trouver un mari... un bon mari... assez riche et très pieux... et bien-pensant...

Elle remercie le Jésuite, et déclare qu'elle ne veut tenir un mari que d'elle-même. Et, comme il la reconduit :

– Vous avez tort, mon enfant... absolument tort... Vous êtes une jolie personne... Et un mari, c'est toujours un mari...

Et les jours passent... passent... Elle n'a pas de commandes de peinture, ni de broderies à faire, ni de copies, ni de leçons, ni rien... Ses derniers sous s'épuisent. Elle a dû vendre ce qui lui restait de petits bijoux... Va-t-elle donc en être réduite à la mendicité ?... Mais sa gaieté la soutient toujours, sa gaieté dissipe toutes les terribles images, tous les cauchemars de la détresse... Rentrée dans sa chambre d'hôtel meublé, elle chante pour ne pas écouter les voix de malheur qui lui disent : « Dans quelques jours, tu seras morte de faim ! » Et puis, elle calcule, en soi-même : « Si tout le monde me repousse... je suis jeune... je suis jolie... j'ai un ardent besoin de vivre... Je me vendrai comme j'ai vendu mes bijoux... Tant pis pour les bonnes Sœurs et les si bons Pères jésuites, qui l'auront ainsi voulu ! »

Pourtant, une troisième fois, elle retourne au couvent... La sainte Mère lui offre généreusement un scapulaire, quantité de médailles bénites, et un chapelet... un chapelet, si commode, si petit « qu'on peut très facilement s'en servir en omnibus »...

Et cette troisième visite est suivie d'une quatrième, laquelle fut illustrée de la conversation suivante :

– Comme vous êtes pâle, chère enfant !

– C'est que j'ai grand-faim, ma Mère !

– Je suis sûre que vous n'avez pas fait vos devoirs religieux, ces jours-ci ?

– Hélas ! non, ma Mère...

– Eh bien ! tenez, cela tombe à merveille, mon enfant...

– Vous m'avez trouvé une position, ma Mère ?

– Il y a justement, ici, mon enfant, un bon Père dominicain... un si bon Père dominicain !... Je vais lui demander de vous entendre...

– J'aimerais mieux un peu de travail, ma Mère, si peu de travail que ce soit...

– Sans doute... sans doute... Mais profitez de l'occasion... Elle ne se retrouvera peut-être plus jamais... C'est un si bon Père dominicain... Et puis... vous pourrez tout lui dire... tout... tout... Il est sourd !...

Et ma jolie voisine termine ainsi son récit :

– Vous pensez que je ne retournerai jamais plus dans ce maudit couvent. Deux ans après, j'étais mariée. Or, le jour de mon mariage, je reçus de la Révérende Mère une lettre qui commençait ainsi : « Ma chère petite protégée... »

Et longtemps, elle rit, comme chante un oiseau sous les branches...

Après 1789 !

Il y a quelques années, j'étais allé me reposer en Bretagne. J'avais loué, sur la route d'Auray, une vieille propriété, entourée de vieux jardins et de vieux bois de chênes et dont la maison, très vieille également – une maison de chouan, farouche et compliquée – dominait les rivières d'Auray, de Baden et de Sainte-Avoye. C'était un endroit merveilleux, d'une tristesse grandiose, infinie. De la plus haute terrasse du jardin, on apercevait par-delà les landes onduleuses, les circuits de rivières marines, et les bouquets de bois, une bande de mer grise, sur laquelle se dessinait, très vague et très bleu, le village de Lockmariaker, pittoresquement groupé autour de son clocher. Une petite ferme indiciblement sale, presque en ruines, comprenant seulement quelques mauvaises pâtures, de maigres champs à peine défrichés, et beaucoup de landes, attenait à la propriété, séparée d'elle par un rideau de pins... Elle était cultivée, sans courage et sans joie, par un pauvre homme nommé Jules Kéraniec, resté veuf avec une fille de dix-huit ans, un garçon de quatorze et deux autres petits, trop petits pour l'aider en quoi que ce soit, même pour garder les vaches... C'était une espèce de bête humaine, de bonne bête humaine, très douce et très triste, à la démarche lente, au mufle ravagé, par le besoin, et dont les yeux étaient toujours brillants de fièvre. Il m'avait vu m'installer « au château », sans plaisir mais aussi sans hostilité. Il était réellement misérable de corps et d'âme, et tellement habitué à sa double misère, que, même la venue d'un étranger, près de lui, n'avait excité en son âme aucun sentiment de curiosité. Il semblait que tout lui fût indifférent... Pourtant, au bout de quelques semaines,

comme j’avais pris avec lui certains arrangements pour qu’il me fournît le beurre, des œufs, de la volaille, et qu’il me fit de menus travaux que je rétribuais grassement, il s’était, peu à peu, habitué à moi... Et même, il n’avait pas tardé à me manifester quelque confiance.

Un matin, le curé de la paroisse voisine, suivi de son vicaire, lequel était suivi du sacristain, derrière lequel venait deux chantres de l’église, pénétra chez moi, avec fracas. Ces cinq personnages portaient les uns de grands paniers, les autres des sacs de toile, vides... Sans autres préambules de politesse qu’un froid salut, le curé me dit sèchement, impérieusement :

– Nous venons pour la dîme.

– Quelle dîme ? interrogeai-je.

– La dîme de Pasques, donc !

Et tandis que les acolytes posaient à terre paniers et sacs, il expliqua en termes brefs, rapides :

– Vous me devez trois mesures de blé, quatre d’orge et de sarrasin, deux sacs de pommes de terre, vingt livres de beurre, un chevreau et quatre lapins.

– Est-ce tout ? demandai-je très calmement.

– Sans compter, ajouta le curé, mille autres choses dont ce n’est point encore la saison... telles que merises, cerises, pommes et noix... légumes frais, volailles grasses, cidre... et en outre...

J’arrêtai là l’énumération.

– Monsieur le curé, lui dis-je, chacun entend la charité à sa façon... et je crains bien que la vôtre ne soit pas la mienne... D’ailleurs, j’ai soin, quand je donne, que ce soit à de vrais pauvres, et non point à des personnes fort bien nourries, matelassées de graisse, comme vous l’êtes... J’ai l’honneur de vous saluer.

Il insista grossièrement ; et je le priai de se taire. Il devint insolent... Je fus obligé de le mettre à la porte, un peu plus brutalement que je n'eusse voulu. Enfin, il partit en maugréant et proférant des menaces injurieuses et dérisoires.

Vers le milieu de la journée, je songeai tout à coup que ce damné curé et ses quatre acolytes avaient dû passer par la ferme. Je m'y rendis aussitôt et je trouvai le pauvre Kéraniec, affalé dans un coin, la tête dans les mains et triste... triste !

– Eh bien, Kéraniec, lui dis-je... et la dîme ?

– Ah ! monsieur... ne m'en parlez pas... répondit le paysan en secouant la tête... Monsieur le recteur est venu... Je n'étais pas en règle... Dame, vous pensez... Après une aussi mauvaise saison !... Il n'était pas content, monsieur le recteur... et il m'en a dit... Il m'en a dit !... Enfin, il m'a laissé huit jours pour m'acquitter...

Je m'assis près de lui, sur une sorte d'escabeau, et lui frappant amicalement les genoux :

– Pourquoi lui donnez-vous ?... Ne lui donnez rien !...

– Ne pas donner à monsieur le recteur !... s'écria Kéraniec en levant ses bras dans un geste lourd d'épouvante... Ah ! Notre Jésus !... Mais si je ne lui donnais rien... il m'arriverait les plus grands malheurs.

– Quels malheurs, voyons ?

– Mais je serais changé en crabe, en raie... en pitorne !... Non... non... C'est impossible !... Monsieur le recteur a des pouvoirs comme le diable !...

Les deux petits se mirent à geindre dans un angle de la pièce où je ne les avais pas encore aperçus, tant ils étaient pareils à deux petits tas d'ordure.

Je tentai d'expliquer à Kéraniec non seulement que c'était stupide de se dépouiller, lui si pauvre, en faveur d'un homme qui n'avait besoin de rien et vivait dans l'abondance

de tout… que c'était un crime envers lui-même, envers sa famille.

– Regardez-les vos petits… comme ils sont chétifs… comme ils souffrent de n'avoir pas le nécessaire… Donner au curé… c'est absolument comme si vous ouvriez les veines de vos enfants et que vous laissiez s'égoutter tout leur sang !… Et pourquoi ?… Voyons… réfléchissez, Kéraniec… Pourquoi ?

À chaque argument il m'arrêtait, secouait la tête et gémissait :

– Non… Non… c'est impossible !… C'est le bon Dieu qui veut ça !

Et d'un ton plus bas, les yeux tout brouillés d'effroi, il ajoutait :

– Oui… oui… le bon Dieu, d'abord !… Et puis je vous dis que monsieur le recteur est terrible… et qu'il a des pouvoirs comme le diable !

– Mais le diable n'existe pas, mon pauvre Kéraniec.

J'avais prononcé ces paroles sur un ton d'impatience… Alors le paysan me regarda un moment, sans parler… On eût dit que je venais de prononcer un abominable blasphème… Et tout tremblant, avec des gestes de supplication éperdue :

– Ne dites pas ça, monsieur !… cria-t-il… Ne dites pas ça !… Le diable n'existe pas ?.. Mais monsieur, je l'ai vu, moi, le diable !… Je l'ai vu plus de mille fois… Je l'ai vu sur l'étang, je l'ai vu dans les bois, je l'ai vu sur la grève… Je l'ai vu sur les routes, le soir, caché derrière les trognes de chênes… Et toutes les nuits… toutes les nuits… je le vois, quand je dors… Il a des cornes rouges, des yeux comme de la braise, et des harpons de fer à tous les doigts… Le diable ?… Mais s'il n'existait pas, est-ce que nous aurions besoin des prêtres ?

Et après quelques minutes d'un silence accablé :

– Non... non... Il faut que je donne à monsieur le recteur... il faut que je donne tout ce qu'il me demande... quand même les petits et moi nous devrions crever de misère comme de pauvres chiens...

Il était fort agité... un peu haletant... et ses yeux brillaient davantage comme sous une poussée plus forte de fièvre... Il dit d'un ton plus bas :

– Sans ça !... Bien sûr que je ne lui donnerais rien !...

Je ne voulus pas, ce jour-là, parler davantage de ces choses.

Le lendemain matin, je le trouvai au moment où il sortait de la ferme... Il avait à réparer, au bout du grand pré, une brèche de la haie. Il prit, sous le hangar, une longue hart et sa serpe...

– Voulez-vous que je vous accompagne, Kéraniec ?

– Bien sûr, Monsieur...

Il marchait lentement, le dos courbé, les jambes lourdes, les yeux sans cesse fixés sur le sol... Nous ne parlions pas... Le jour était triste... Une sorte de brume grisâtre enveloppait, au loin, la bande de mer et le village de Lockmariaker, devenu invisible...

Comme nous arrivions au pré et qu'il avait mis à terre ses outils :

– Eh bien, Kéraniec ? avez-vous réfléchi ?

– À quoi, monsieur ?

– À la dîme, donc !

Il eut un geste d'impatience douloureuse...

– Ne parlez pas de ça... Ne parlez pas de ça !... Et avec des grimaces de peur, il ajouta :

– Tenez... il y a deux ans... Jean Kerlaud avait refusé la dîme... Eh bien, il a été changé en crapaud... Aussi vrai que je vous le dis, monsieur !... Et puis, il a été écrasé, un soir,

sous une charrette !... Tout le monde, ici, vous racontera cette histoire-là...

Il se signa, comme pour éloigner de lui un maléfice diabolique, et ne voulut plus dire un mot... Je continuai ma promenade, vers les étangs.

De toute la semaine je ne le revis plus... Dès qu'il m'apercevait, il me fuyait... Ma vue et mes paroles lui étaient une torture... Je pris le parti de le laisser tranquille.

La veille du jour où le curé devait venir chez lui réclamer « son dû », il me fit demander, le soir, à huit heures... Il était extrêmement pâle, et il tremblait.

– C'est demain ! bégaya-t-il... Et je n'ai rien... rien !...

Comme je me taisais...

– J'ai voulu vendre mes deux vaches... Mais elles sont si maigres que personne n'a voulu les acheter... Je n'ai rien... rien... rien de rien...

Tout honteux, il détourna la tête, et il me dit... avec quel tremblement dans la voix !...

– Si vous vouliez m'avancer quelque argent... bien sûr que je m'arrangerais avec monsieur le recteur... et qu'il me donnerait un peu de temps... pour le reste !...

– Non, Kéraniec, lui dis-je... Je ne puis faire cela... Pour vous, pour les vôtres, je suis prêt à vous donner tout ce que vous me demanderez !... Mais pour le curé qui vous dépouille et qui vous vole... Non !... Je refuse absolument...

– Faites excuse, monsieur !... gémit le paysan.

Et il s'en alla... Il trébuchait contre la bordure de l'allée, ainsi qu'un homme ivre... J'eus le cœur serré, mais, pourtant, je le laissai partir.

Le lendemain matin, quand le curé, suivi de ses quatre acolytes, pénétra dans la ferme, il vit le corps de Kéraniec,

qui se balançait au bout d'une hart accrochée au cou d'une solive, dans le hangar. Sans doute qu'il ne se rendit pas compte tout de suite de la catastrophe, car il interpella durement le paysan.

– Eh bien, Kéraniec ?... Qu'est-ce que tu fais là, imbécile ?

Mais quand il aperçut sa face noire et boursouflée :

– Cochon !... hurla-t-il... Hérétique !... Chien !... En enfer !... En enfer !...

Tandis que la fille, le garçon et les deux petits regardaient le cadavre de leur père, sans une larme, sans un cri, hébétés !...

Âmes de guerre

Un jour, à Rouen, chez un de mes amis – il y a plusieurs années de cela –, je fis la connaissance d'un explorateur. Jusque-là, j'ignorais totalement cette variété d'humanité. J'avais vu des voleurs, des assassins, quantité d'escarpes et de fous, des nationalistes de tout poil et de tout grade. Jamais encore, je n'avais rencontré, nulle part, d'explorateurs. Aussi, je fus enchanté de l'aubaine que m'offrait mon ami, et vous pensez si j'acceptai son invitation avec empressement.

– Un très chic type, tu verras !... m'avait dit mon ami... Il serait à souhaiter que la France en possédât beaucoup comme lui. Ah ! les choses iraient mieux, c'est sûr !... Mais quand, par hasard, nous en avons un, c'est pour l'abreuver de misères et d'humiliations... Vois Marchand(1) !...

Avant que l'explorateur n'arrivât au rendez-vous, mon ami nous mit au fait de son histoire, laquelle, d'ailleurs, était très simple et très courte, comme toutes les belles choses. On verra, par la suite, que rien n'est moins compliqué que l'âme d'un explorateur, au moins de cet explorateur. C'était un ancien officier de notre belle armée. D'un tempérament chevaleresque, aventureux, idéaliste – un vrai Français de France –, il s'ennuyait profondément dans les villes de garnison. Le bridge, l'absinthe, les petites marchandes de tabac, les tournées nocturnes dans les quartiers décriés ne suffisaient pas à ses généreuses ardeurs de soldat... Soldat, il souffrait de l'inaction ; il lui fallait toutes les activités, toutes les entreprises violentes, les aventures imprévues, les actes d'héroïsme éclatant que ce mot évoque tout naturellement, et que le sabre, qu'il traînait misérablement

sur les pavés, exige. Et comme, dans cette existence morne et oisive, il ne savait comment satisfaire ses appétits militaires, par exemple, guerroyer contre des ennemis, n'importe quels ennemis, il se mit, bien vite, à guerroyer contre les préjugés, les lois, les morales, par quoi s'embourgeoise et s'étiole notre continent, si étroit, si stupidement fermé aux belles initiatives individuelles. Il avait rêvé de rêves plus grandioses... Mais quoi ? On fait ce qu'on peut... En tout cas, comme il disait lui-même, ça l'occupait... ça le dérouillait... Il enleva, de vive force, une jeune fille qui avait repoussé ses avances, tua en duel trois de ses camarades, pour rien, pour le plaisir, assomma deux notables civils, excellents fonctionnaires, qui, au sortir d'une visite galante, s'étaient pris de querelle avec lui. Enfin, il tricha au jeu, commit des faux, et barbota la caisse de sa compagnie. Il s'enfuit en Belgique. Là, il s'aboucha avec de très riches commerçants que ses états de services, son allure de bravoure, son exceptionnelle audace, et ses plans d'une expédition commerciale, géographique, ethnographique, à travers l'obscur continent africain, émerveillèrent. Nanti d'armes, de munitions, d'hommes, d'argent et d'un nombreux bagage, il partit pour l'Afrique, y séjourna cinq ans, dans les forêts, au bord des lacs, sur les fleuves, montra un si grand courage, une si admirable endurance, une telle ingéniosité, de si fortes capacités guerrières et pillardes, et surtout il apporta une si grande quantité d'ivoire, de gommes, de pierres précieuses, de dépouilles de toutes sortes, que notre gouvernement, ne voulant plus se priver et priver la France d'un tel exemplaire d'énergie humaine, passa l'éponge sur le passé de ce héros, et lui permit de rentrer dans son pays, avec tous les honneurs de la guerre.

– Ah ! oui, c'est un chic type ! résuma mon ami, quand il eut terminé cette histoire édifiante. Et crois-tu qu'il n'est pas encore décoré ?... C'est dégoûtant !

L'explorateur revenait d'Afrique, pour le compte des Belges, se disposait d'y retourner pour le compte des Français, quand je le connus. Les années de luttes, de fatigues, de privations, passées dans un climat malsain, fiévreux, putride, ne lui avaient rien enlevé de sa force et de sa santé… C'était un homme, pas très grand, mais bien pris, musclé. On le sentait extrêmement robuste et souple. Et comme tous les hommes d'une charpente puissante, il était gai. Il avait une physionomie sympathique, l'abord agréable, la poignée de main un peu dure et brisante mais cordiale, le regard clair, décidé, joyeux et très doux… presque un regard d'enfant… Dès son entrée, il nous avait conquis…

Nous étions impatients de lui entendre raconter ses aventures. Mais lui se montrait très discret, très modeste, très simple.

– Je vous assure, se défendait-il, sur un ton de sincérité charmante… je n'ai rien fait d'étonnant… Cela ne vaut pas la peine d'un récit… Ah ! ma foi, non… On exagère beaucoup nos dangers, nos souffrances… Le seul danger, c'est la fièvre, la seule souffrance, le manque de vivres… Mais on se tire toujours d'affaires avec du sang-froid…

Nous insistions… Il se décida enfin à parler :

– Quand nous arrivions près du village, narra-t-il, sans avoir pris la pose bien connue du conteur, les indigènes, qui sont fort curieux, sortaient de leurs huttes, hommes, femmes, enfants, et nous regardaient avec étonnement, mais sans la moindre terreur, et aussi sans la moindre hostilité… On se fait, en général, une très fausse idée des nègres… du moins de ces nègres centre-africains… Ils ne sont pas terribles du tout… Ils sont, au contraire, très timides, très doux… Des enfants !… Comme chez les enfants, la curiosité l'emporte toujours sur la timidité… C'était amusant de les voir ramper, s'approcher de nous… Ils ont de jolis mouvements, des souplesses de bêtes gentilles…

Quelques-uns nous tendaient des fruits, tous s'efforçaient de nous plaire au moyen de grimaces souriantes... Tenez... figurez-vous des lapins qui, le soir, au bord d'un bois, s'épucent, font leur toilette, grignotent drôlement des herbes parfumées... Malheureusement, ils ont un grand défaut – et je ne sais pas à quoi cela tient –, ils ne sont pas comestibles... La chair du nègre est un manger détestable, nauséabond... L'estomac le mieux trempé ne le digère pas... Moi-même, qui ai le coffre solide, et qui mange de tout, même des champignons les plus suspects, je fus tellement incommodé, un soir, que vraiment je pensai mourir, pour avoir simplement goûté à un cuissot de nègre, que nous avions fait rôtir à un feu de branches de poivrier... Je parle des vieux nègres, et même des nègres adultes, car, chose curieuse, le très jeune nègre, le nègre de trois ou quatre ans, est un aliment assez délicat... Cela rappelle le petit cochon de lait... Il nous rendit bien des services, je vous assure... Je vous ai dit que les nègres sont très doux... Oui, mais enfin, on ne sait jamais. Et quand il s'agit de leur prendre leur ivoire, par exemple... Ils pourraient peut-être se livrer à quelques fantaisies défensives... Alors, voici comment nous opérions. Nous commencions par tuer les hommes – si tant est qu'on puisse prétendre que les nègres sont des hommes. Ensuite nous égorgions les femmes, ayant soin, toutefois, de garder les plus jeunes, les moins laides, pour nos besoins... Car, vous pensez... en Afrique !... Et nous emmenions les enfants qui, les soirs de mauvaise chasse et de famine, nous étaient fort utiles... Je leur ai de la reconnaissance, et j'avoue que, plusieurs fois, ils nous sauvèrent de la mort...

– Alors, m'écriai-je... Ce ne sont pas les nègres qui sont anthropophages ?

– Mais naturellement... répliqua l'explorateur, avec un flegme que je ne pus m'empêcher d'admirer... Dans les pays noirs, il n'est d'anthropophages, cher monsieur, que les Blancs... C'est forcé !...

Nous étions un peu gênés... Plusieurs convives eurent des haut-le-cœur et sortirent. L'explorateur continua ses histoires que je n'aurai pas la cruauté d'infliger à mes lecteurs... Elles se ressemblaient toutes, d'ailleurs... Viols, violence, massacres et pillages en faisaient le fond...

Comme, à mon tour, j'étais devenu tout pâle, par suite d'une invincible révolte de mon estomac, l'explorateur qui, en ce moment, attaquait vigoureusement un énorme pâté, me dit en riant :

– Comme vous êtes drôle !... Naturellement, je ne fais pas ces choses-là pour mon plaisir... J'aime mieux le foie gras... Mais, qu'est-ce que vous voulez ?... À la guerre comme à la guerre !...

Ils étaient tous fous

J'ai eu l'occasion, ces jours derniers, de rencontrer un officier polonais, un capitaine qui revient, blessé, de Mandchourie. Ce capitaine m'a fait sur cette guerre honteuse et si atrocement inutile, des récits qui donnent le vertige, des récits tels que l'imagination la plus frénétique ne saurait concevoir rien de pareil, même dans le domaine du cauchemar. Si exceptionnellement affreux que nous aient paru certains épisodes, qui nous furent transmis par des correspondants de journaux, ils ne sauraient atteindre à l'horreur inconnue de ceux-là, parmi lesquels, ne pouvant les narrer tous, j'en choisis un. Il n'est pas le plus effrayant. On aura ainsi une idée de ce que peuvent être les autres. Je dédie ce récit aux soldats de tous les pays ; et je laisse la parole au capitaine polonais, qui leur demandera si, enfin, ils ne sont point las d'être tués, et de tuer.

– C'était le soir d'un engagement malheureux, comme toujours... Nous étions au camp, faces mornes, cœurs sombres, corps épuisés... Plus de vivres... pas d'ambulances... pas de bois pour le feu... rien !*...* Un froid de vingt-cinq degrés, qui exfoliait la peau et charriait des glaçons dans les veines... Rester immobile, s'endormir, c'était la mort... Beaucoup moururent, en effet, cette nuit-là. Représentez-vous, si vous le pouvez, cette chose effarante. Dix mille hommes en tas... dix mille homme silencieux, dont on ne percevait que le sourd piétinement sur la terre gelée, et pas une voix, pas un souffle ! Des retardataires, ralliant le camp, nous dirent qu'ils avaient entendu, à travers la plaine, à leur droite, à leur gauche, devant eux, derrière eux, partout, des cris, des plaintes, des appels, des hurlements... Les blessés, les pauvres blessés, perdus dans la nuit... Ils

avaient buté contre quelques-uns, mais n'ayant rien pour les ramener, ils les avaient abandonnés là... À quoi bon, d'ailleurs ? Pour quoi faire ?*...* Je m'écriai :

– Il faut aller ramasser les blessés, nous ne pouvons les laisser mourir ainsi... Qui vient avec moi ?

Aucun ne répondit. Je m'adressai au colonel ; il me tourna le dos. Je m'adressai à un général ; il passa sans un mot. Un chirurgien de haut grade répliqua :

– Et où les mettre ? Nous n'avons pas de brancards, pas de pharmacie, pas d'instruments... nous n'avons rien... Foutez-leur la paix !

Pas une parole de Justice, pas même de pitié, pas même de terreur... rien que de l'indifférence farouche... parce que c'est la guerre, et parce que tous ces pauvres bougres, colonels et soldats, savaient que ce serait leur tour, demain. Pourtant, à force de chercher, je parvins à découvrir quelques mauvaises civières ; à force de remuer ces forces inertes, ces brutes effondrées, je finis par entraîner une centaine d'hommes... Nous partîmes. La nuit était très noire... Nous avions allumé des torches. Mais après avoir marché devant nous, durant une heure, les cris des blessés nous guidèrent mieux que la lumière lugubre de nos torches... Et, de temps en temps, nous bronchions, comme des chevaux peureux, sur des tas de cadavres d'hommes et de bêtes... Un moment, je me sentis arrêté, immobilisé au sol... Comme deux étaux de fer, je sentis deux mains qui m'avaient empoigné les chevilles ; comme deux crampons de fer, je sentis deux mains qui me montaient aux jambes, et s'y accrochaient, s'y incrustaient, tandis qu'une bouche, mordant le cuir de mes bottes, à pleines dents, s'efforçait de le déchirer, en grognant comme un chien... À mes cris, des soldats accoururent... Ils virent un blessé, les deux cuisses coupées, qui se tordait à mes pieds, sorte de grosse larve humaine... Et, ne pouvant lui faire lâcher prise, ils

l’achevèrent à coups de chaussures et à coups de crosses de fusils sur le crâne... J’ai vécu là, je vous assure, une minute dont je suis impuissant à vous redire l’épouvante.

Il était devenu plus pâle ; ses prunelles se dilataient sous une impression d’horreur, et sa voix tremblait... Il poursuivit :

– J’avais le cœur défaillant... le cerveau ébranlé par toutes les secousses du délire... Voulant échapper aux autres visions de la nuit, j’eus la force encore de rassembler mes hommes... Je me disais, en écoutant les cris épars dans la plaine : Qu’ils crèvent !... Ah ! qu’ils crèvent tous ! Et je me disposais à rentrer au camp, lorsque, tout à coup, nous arrivèrent, sur notre droite, des clameurs, des hurlements, quelque chose de plus sauvage, quelque chose de plus forcené, que les appels de détresse déjà entendus... Malgré moi, pour ainsi dire, je me dirigeai vers l’endroit d’où ces cris semblaient partir... Et, brusquement, surgissant de l’ombre, éclairés par la lueur fauve des torches, je vis – ce n’était pas de la fièvre, ce n’était pas du cauchemar –, je vis dix, vingt, cent, deux cents hommes tout nus, et qui gesticulaient, grimaçaient, vociféraient, aboyaient, dansaient... Oui, en vérité, par ces vingt-cinq degrés de froid, des corps tout nus, montrant des faces sanglantes, des poitrines trouées, des plaies rouges, de larges balafres fermées par des caillots noirs... Quelques-uns rampaient, sautillaient sur des moignons saignants ; quelques autres étaient armés de revolvers et de sabres qu’ils brandissaient en hurlant... Et, se jetant sur nous qui venions à leur secours, et qu’ils ne reconnaissaient plus, ils criaient :

– N’approchez pas ! N’approchez pas !...

Ils étaient fous !...

Il ajouta, après un silence :

– Quelques coups partirent... Un de mes hommes tomba... Que faire ? Je rétrogradai... Pendant plusieurs heures, je

restai, avec mon escorte, à quelque distance de ce groupe de damnés... Leurs clameurs s'exaltèrent encore... puis, peu à peu, elles diminuèrent... cessèrent... L'excitation de leur folie étant tombée, le froid les avait saisis... Au matin, ils étaient morts... Au matin, tous les blessés de la plaine étaient morts !

Il dit encore :

– Le lendemain, moi-même je fus blessé... une balle qui m'ouvrit l'articulation de l'épaule gauche... Par un prodige, je n'en mourus pas... Mais je ne sais si jamais je guérirai... Je vais partir pour le midi, où j'ai de la famille. Depuis que j'ai vu cela, je ne tiens plus à vivre... car ma vie est horrible... Le jour, la nuit, il m'est impossible d'éloigner de moi l'affreuse, la torturante hantise... Toujours... toujours, ce tronçon humain qui me mord les jambes !... Et toujours ces fous... ces pauvres fous !... Ah ! ces fous nus et sanglants, dans la nuit !... Vous ne pouvez pas savoir !... Et tenez, je me demande si je ne vais pas devenir fou... si je ne suis pas déjà fou !... J'aurais mieux aimé mourir là-bas !

Et pendant que, dans les rues de Pétersbourg, de Moscou, de Vilno, de Varsovie, de Lodz, de Batoum, pendant que, dans toutes les villes soulevées de son vaste empire[1], le tsar fait abattre son peuple par ses soldats, voilà ce qu'il fait de ses soldats en Mandchourie !

Un raté

D’où venait-il ? Quelle avait été sa famille ? On ne savait. Il se montrait d’ailleurs très peu prodigue d’anecdotes et de souvenirs sur son enfance et sa jeunesse. Parfois il disait : « Quand j’étais clerc de notaire » ou bien « Quand je travaillais chez un agent de change ». C’étaient les seuls et vagues renseignements qui lui échappassent dans ses causeries. On soupçonnait aussi qu’il avait dû voyager, car il parlait de la Russie comme s’il y eût séjourné longtemps, et l’Italie, l’Espagne semblaient ne pas avoir de secrets pour lui. Une chose paraissait à peu près certaine, c’est qu’il s’appelait Jacques Sorel. D’aucuns prétendent qu’autrefois il ajoutait volontiers la particule à son nom et que ses cartes de visite portaient une couronne de comte ; mais il ne s’était servi de l’une et n’avait lancé les autres que dans les restaurants, chez les demoiselles, en voyage.

Le plus singulier personnage qui fût au monde, ce Jacques Sorel. Vous l’avez certainement sinon connu, au moins coudoyé. Joli homme, de manières agréables, d’un esprit élégant et délicat, d’un très réel talent même. Il possédait tout ce qu’il faut pour réussir et pour arriver. Mais jusqu’alors il n’était arrivé qu’à gaspiller sa vie, on ne savait comment ; il n’avait réussi, on ignorait pourquoi, qu’à rouler de garnis en garnis, de dégringolades en dégringolades, dans de lamentables misères.

Il n’avait point de vices tyranniques à entretenir, pourtant, et si ses rêveries étaient grandes, modestes étaient ses besoins et ses appétits... Les femmes et le jeu – ces gouffres béants au fond desquels culbutent les forts et les faibles dans l’acharnée course aux plaisirs et aux vanités

– étaient pour lui passions closes. Il détestait les débraillées paresses des brasseries et les longs désœuvrements des bohêmes vagabondes. Jacques Sorel travaillait beaucoup, se piquait d'une certaine tenue, affichait des dégoûts bien portés, professait des opinions mondaines orthodoxes. Son intelligence vive et souple, qui se pliait sans efforts aux travaux les plus différents, faisait de lui un homme utile et toujours utilisable. Partout il se trouvait à sa place, mais le malheur voulut qu'il ne trouvât de place nulle part. On pouvait lui demander un sonnet ou un bulletin de bourse, une chronique légère, un discours ou une brochure d'économie politique, la critique d'un tableau, d'un livre, d'une comédie, ou la rédaction des statuts d'une société financière. Il avait été dans le monde, où il s'était fait des relations qu'il entretenait de loin en loin ; pratiquait la Bourse, où il connaissait les banquiers ; apparaissait dans les journaux, où il passait pour avoir un joli tour de plume, et, finalement, là où d'autres moins doués eussent, en quelques années, acquis de la réputation, des sympathies et de la fortune, Jacques Sorel n'avait jamais récolté que de l'obscurité, des inimitiés, de la misère et des dettes. D'où cela venait-il ? À quelles crapules ignorées attribuer la stérilité constante de ses efforts et de son talent si largement dépensé ? Dans quels abîmes cachés tombait donc cet argent qu'il devait gagner ? Autant de questions auxquelles on ne répondait pas, si ce n'est par ces mots blagueurs : « Ce n'est pas possible, ce garçon a des fuites. »

* * *

Jacques Sorel, en ses heures de découragements – car il avait aussi des heures d'espoirs fous où il se bâtissait des fortunes, des succès et de la gloire –, m'avait dévoilé des coins de sa vie. Il mettait, dans le récit de ses confidences, je

ne sais quelle humeur violente, je ne sais quelle verve âpre et triste, toute débordante des amertumes lentement amassées. Il disait :

– Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Et vous êtes bien près de me mépriser, comme les autres ?... Oh ! vous avez raison. Vous ne savez pas... Et puis !... Voyons, suis-je un idiot ou un criminel ? C'est possible. Je ne le crois pas pourtant. Je suis sûr même que je vaux les autres, que je vaux mieux que les autres. Alors pourquoi ? Est-ce qu'on sait ! J'aperçois autour de moi, dans les lettres, un tas de médiocres qui toujours gagnent le gros lot à la loterie du succès. Ont-ils plus de talent que moi ? Non. À la Bourse, mes camarades n'ont qu'à se présenter aux banquiers pour ramasser les ordres et l'argent. Sont-ils mieux servis que moi par leur flair, leur souplesse, leurs connaissances spéciales, leurs relations ? Non. Suis-je laid, répugnant ? Alors pourquoi cette misère perpétuelle qui me harcèle ? Pourquoi, quand je tente de m'élever, ces formidables coups de poing qui me rejettent à terre, meurtri, déchiré, sanglant, les ailes cassées ? Poète ! on me rit au nez et l'on me renvoie à la Bourse. Homme d'affaires ! on me rit au nez et l'on me renvoie à la Muse.

Tenez, mon cher ami, quand j'étais tout jeune et timide – oh ! mon Dieu, comme je le suis resté –, moi ignoré, moi chétif, moi pauvre diable, je faisais déjà des réputations, j'édifiais des célébrités, je commençais des fortunes. Vivant dans cette bohême tapageuse et pillarde que vous connaissez, j'étais la chose du premier venu. L'un me demandait de lui écrire des vers, l'autre me suppliait de le remplacer pour une chronique ; pour tous j'ai fait des romans, des études d'histoire et de critique, j'ai replâtré des comédies et des drames. J'ai donné, à qui voulait, ce que j'avais d'enthousiasme, de force jeune, de verdeur, d'imagination. Mon âme passait dans les œuvres de ces mendiants, qui ne me faisaient même pas l'aumône d'un remerciement. Et tandis qu'ils s'élevaient au-dessus de la

foule, tandis que le souffle qui leur arrivait de moi les poussait au succès, ou à la fortune, moi bien souvent, le soir, je rentrais dans mon misérable logis sans feu, insulté par le concierge à qui je devais trois francs, le ventre et la poche vides, la cervelle bourdonnante ! Oui, parbleu ! c'était stupide et lâche ! Je n'avais qu'à dire non ! Mais je ne savais pas refuser, pas plus que je ne savais réclamer.

Et toute mon existence, vous entendez bien, a été ainsi la proie des autres. Je voudrais aujourd'hui reprendre mon bien ; je voudrais crier : "Mais ces vers sont à moi ; ce roman publié sous le nom de X... est à moi ; cette comédie est à moi." On m'accuserait d'être fou ou un voleur.

Les hasards de la vie m'ont jeté dans tous les milieux sociaux ; ils n'ont rien changé à mes habitudes et à ma destinée. Partout j'ai rencontré les mêmes hommes. Si je vous disais mon ami – ah ! cela est d'un comique douloureux –, si je vous disais que, ce matin encore, je n'ai pas déjeuné pour rendre service à un millionnaire ! Je vais tous les matins, gracieusement, chez cet homme, qui est un de nos députés les plus en vue. Ce que je fais chez lui, vous le pensez peut-être ! Sa correspondance, ses discours et ses courses. Mon Dieu, oui ! cet homme d'État ne dédaigne pas de me commander en même temps un discours éloquent sur la magistrature, et une commission pressée chez son confiseur, je veille à sa réputation oratoire et aussi à l'excellence de sa table. Moitié Égérie et moitié valet de chambre, comme vous voyez. Je gagne à cela de superbes promesses ; la direction d'une future entreprise qui toujours avorte, des participations à une foule d'émissions qui ne se réalisent jamais, toutes les rengaines connues, enfin. Or, ce matin, le député et moi nous sortons ensemble, ce qui est un grand honneur devant tenir lieu d'appointements. Il commence par me faire acheter trois journaux, qu'il n'a pas lus, et prie d'envoyer une dépêche à un électeur. Je n'avais que deux francs pour toute fortune, deux francs que je

gardais comme un avare un trésor, deux francs qui devaient payer ce luxe que je ne me paye pas tous les jours, un déjeuner. Eh bien, j’ai dépensé ces deux francs, et je n’ai pas déjeuné. Il est vrai que je me console en pensant que je ne dînerai pas davantage.

Un autre jour, j’ai manqué une affaire et perdu les bonnes grâces d’un gros personnage parce que je n’ai pu me rendre à un rendez-vous, faute d’une chemise propre et d’un vêtement convenable. Vous ne savez pas ce que des bottines trouées m’ont fait perdre de bonnes occasions.

Voyez-vous mon cher ami, il me monte parfois au cerveau des bouffées de haine folle ; je sens au cœur comme des besoins ardents de vengeance. Il me semble que la Commune n’a rien fait pour les désarmés et les faibles comme nous ; qu’il faut d’autre sang fumant dans les rues, d’autres rouges brasiers que ces petits feux de joie allumés aux Tuileries et à l’Hôtel de Ville. Mais ces odieuses idées de révolte s’effacent bien vite, et je n’en veux qu’à moi de mon éternelle bêtise et de mon invincible lâcheté.

* * *

Il y a six mois, Jacques Sorel au milieu de ses plus grandes détresses, eut une chance inespérée, et il vint m’en faire part aussitôt.

– Je crois que je suis sauvé, me dit-il, tout rayonnant de joie.

Il me raconta qu’il avait pu rendre un important service à un célèbre financier allemand... Un de ces hasards comme il en avait tant eus dans sa vie.

– Il est enchanté de ce que j’ai fait, et m’a autorisé à venir chez lui, aux ordres, tous les matins. Vous voyez quelles

affaires je vais avoir là-dedans. C'est la fortune, mon cher, tout simplement.

La fortune ! oui, cette fois, c'était la fortune ! Il gagnerait rapidement deux cent mille francs, paierait ses dettes et s'en irait très loin, dans un trou de campagne, près d'une jolie rivière bordée de saules et de peupliers, avec un gros chien pour compagnon. Il dormirait des journées entières au soleil, dans l'herbe grasse, loin de tout, loin des hommes, ne pensant à rien, heureux et libre, ayant son pain assuré pour le reste de sa vie.

Je lui souhaitai bonne chance.

Tous les matins, le pauvre diable alla chez le banquier allemand, mêlé dans l'antichambre, à la foule des remisiers qui le regardaient d'un œil louche. Le financier ne parut pas le reconnaître. Jacques subit toutes les rebuffades, tous les mépris, toutes les hontes que quelques-uns de ces heureux prodiguent parfois aux humbles et aux souffrants. Il ne se décourageait point. L'échine courbée, le visage aimable, il venait trois fois par jour présenter sa cote, attendant la chance et guettant la fortune. Un matin, le banquier leva vers lui ses yeux ternes et froids comme une pièce d'argent.

– Qui donc êtes-vous, monsieur ? lui demanda-t-il.

– Jacques Sorel, monsieur. Vous savez bien, Jacques Sorel qui...

– Ah ! oui !... Eh bien, monsieur, il est inutile de revenir. Nous n'avons pas d'affaires.

Jacques Sorel est mort l'autre jour à l'hôpital. Personne n'a suivi son pauvre convoi. Il s'en est allé, comme un chien, dormir, au hasard, dans la terre. Pas une larme, pas une fleur, pas une croix !

Nocturne parisien

Malgré le vent froid, malgré les menaces du ciel chargé de gros nuages, la terrasse du café est grouillante de monde. Pas une table qui ne soit occupée. Les cafés-concerts, le cirque, les théâtres ont vomi là le « gratin » de leur public. Partout les toilettes claires et des habits noirs : des demoiselles, empanachées comme des chevaux de cortège, ennuyées, malsaines et blafardes ; des gommeux ahuris, dont la tête se penche sur la boutonnière défleurie et qui mordillent le bout de leur canne, avec des gestes grimaçants de macaques. Quelques-uns, les jambes croisées pour montrer leurs chaussettes de soie noire brodées de fleurettes rouges, le chapeau légèrement renvoyé en arrière, dans un débraillé nonchalant et discret, sifflotent un air à la mode, – le refrain que, tout à l'heure, ils ont chanté aux Ambassadeurs, en s'accompagnant avec des assiettes, des verres et des carafes :

C'est le petit vin de Bordeaux,
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
Qui fait la nique au Malaga
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

La dernière lumière s'est éteinte à la façade de l'Opéra ; mais, tout autour, les fenêtres des cercles et des tripots flamboient, toutes rouges, pareilles à des bouches d'enfer. Sur la place, acculées au rebord du trottoir, des voitures de remise s'alignent, lamentables et rapiécées, sur une double file. Les cochers dormaillent, couchés sur leurs sièges ;

d’autres, réunis en groupe, comiques sous des livrées de hasard, trop étroites pour leurs ventres rebondis ou trop larges pour leurs torses grêles, causent en mâchonnant des bouts de cigare et se racontent les gaillardes histoires de leurs clientes. On entend sans cesse la voix criarde des vendeurs de journaux pornographiques, qui passent et repassent, jetant au milieu d’un boniment croustillant le nom d’une femme connue, la nouvelle d’un scandale à sensation, tandis que des gamins, crapuleux et sournois, glissant comme des chats entre les tables, offrent des jeux de cartes transparentes et tirent de la poche de leur veston des photographies obscènes qu’ils découvrent à demi, pour fouetter les désirs qui s’endorment et allumer les curiosités qui s’éteignent. Et des petites filles, dont le vice précoce a déjà flétri les maigres visages d’enfant, viennent vous présenter des bouquets, en souriant d’un sourire équivoque, et en mettant dans leurs œillades et dans leurs gestes la savante et hideuse impureté des vieilles prostituées.

À l’intérieur du café toutes les tables sont prises. Pas une place vide. On boit du bout des lèvres un verre de champagne, on grignote un sandwich du bout des dents. Toutes les minutes, des curieux entrent, comme ils entrent tous les soirs, avant de monter au club ou de s’aller coucher, par habitude et par chic, pour compter les revenus et saluer les revenantes, et aussi pour voir « s’il n’y a pas quelque chose à faire ». Lentement et se dandinant, ils font le tour des groupes, s’arrêtent, en une pose étudiée, pour causer à des amis, envoient un rapide bonjour de la main, se regardent dans les glaces, remettent en ordre la cravate blanche dont un bout a débordé sur le pardessus clair, puis s’en vont, l’esprit orné d’une nouvelle expression d’argot demi-mondain et d’un rit nouveau, plus riches d’un potin cueilli au passage et dont leur désœuvrement vivra pendant tout un jour. Les femmes, accoudées devant un soda-water, leur tête veule – que vergètent, malgré la poudre de riz

fraîchement remise, de petites hachures roses – appuyée sur la main long gantée, prennent des airs languissants, des mines souffrantes et rêveuses de poitrinaires. Elles échangent avec les tables voisines des clignements d'yeux maçonniques et d'imperceptibles sourires, tandis que le monsieur qui les accompagne, silencieux et béat, frappe à petits coups de canne la pointe de ses souliers.

La réunion est brillante, toute enjolivée de fanfreluches et de dentelles, de passequilles et de pompons, de plumes blondes et de lueurs de diamants. Tous sont à leur poste de combat, les jeunes et les vieux, les débutants au visage imberbe, les chevronnés aux cheveux blanchis, les dupes naïves et les hardis écumeurs. Et pourtant on ne s'amuse pas dans cette atmosphère chargée d'ennui, d'inquiétude et de parfums lourds. Mais on se montre, et cela suffit. Étrange public en vérité, et dont la vision vous laisse on ne sait quelle tristesse poignante – la tristesse qui est au fond de tous les plaisirs stériles, et qui hante comme un remords, sans cesse, les cervelles vides et les cœurs pourris. Situations fausses, irrégularités sociales, vices déréglés, basses cupidités, marchandages infâmes, toutes les fleurs corrompues naissent là, se confondent, s'étalent, grandissent et s'engraissent à la chaleur du fumier parisien.

Savez-vous quel est cet homme très entouré et qu'on écoute avec une sorte de respect ? Il a été valet de chambre. Son maître le chassa de sa maison parce qu'il avait volé. Il se fit croupier, exploita tous les bouges clandestins, devint, on ignore comment, caissier de cercle, gagna de l'argent, puis, habilement, pendant quelques années, disparut. Aujourd'hui, il possède des intérêts dans des maisons de jeu, des parts dans des écuries de courses, du crédit chez les agents de change, des chevaux et un hôtel où il reçoit. Il prête secrètement de l'argent à cent pour cent, à des demoiselles dans l'embarras, mais dont il connaît la beauté et la rouerie, à des gentlemen dont il achève la ruine, et

tripote dans toutes les bonnes affaires et aussi dans toutes les mauvaises. Bref, généreux à ses heures, gai et bon garçon, il passe pour un homme honorable et toutes les mains lui sont tendues.

Et cet autre, énorme et joufflu, qui toujours rit et ne parle jamais. Un enfant, n'est-ce pas ? Dix-huit ans à peine. Il a une maîtresse, avec laquelle il se montre au Bois, le lundi, et un professeur abbé, qu'il conduit au Lac, le mardi, dans la même voiture. Sa mère – une vieille folle – a ainsi compris son éducation, voulant que son fils menât de front les saintes croyances et les galantes aventures. Au demeurant, ivre tous les soirs, ne croyant ni à Dieu, ni à diable, ni à l'abbé, ni à la maîtresse, ni à la mère, et le monstre le plus parfait qui soit.

Un duc, celui-là, un duc porteur d'un des plus beaux noms de France, mais combien galvaudé ! Ah ! le joli duc ! le roi des pique-assiettes. Il entre timidement, regarde à travers son monocle, flaire un souper, s'installe et dévore du jambon et du pâté de foie gras. Il n'a peut-être pas dîné, le duc ; car, quoiqu'il n'y manque jamais, il est sans doute revenu bredouille de ses quotidiennes tournées au Café Anglais, à la Maison Dorée, chez Bignon, en quête d'un ami et d'un menu. Très bien avec les petites dames et les marchands de chevaux, il fait les commissions des unes et monte les bêtes des autres. Chargé de dire partout où il va : « Ah ! quelle femme charmante ; ah ! quelle admirable bête ! », il reçoit, en échange de ces services, quelques louis avec lesquels il paie son valet de chambre.

Encore un grand nom, peu à peu et irrémédiablement tombé dans la pourriture des métiers abjects et des proxénétismes cachés. Celui-là fut brillant autrefois, fier et respecté. Il garde encore, malgré l'embonpoint qui est venu, malgré la bouffissure des chairs et le boursoufflement des paupières, une allure de correcte élégance et un parfum de bonne compagnie. Dans les mauvais lieux et les sociétés

bizarres où il opère, il joue le rôle rétribué que jouaient, il y a des années, les majors dans les tables d'hôte. Sa politesse et son éducation très décoratives, lui sont un capital qu'il exploite en perfection. Il sait tirer parti du déshonneur des autres aussi habilement que du sien, car nul mieux que lui ne s'entend à mettre ses malheurs conjugaux en coupe réglée.

Voulez-vous connaître le secret des splendeurs intermittentes de ce jeune homme à la barbe blonde, aux yeux de mouton, qu'on rencontre quelquefois menant au Bois, du haut de son phaéton, deux superbes steppeurs, et quelquefois aussi, entrant, la mine basse et la jaquette graisseuse dans les gargotes à prix fixe ? Rien n'est plus simple. Est-il bien avec sa maîtresse ? Le phaéton et les poches pleines d'or. Sa maîtresse l'a-t-elle quitté ? L'omnibus, la gargote, et les différends à la justice de paix, avec sa blanchisseuse, pour une note de vingt francs qu'il ne peut payer.

Ce visage livide et plissé, encadré de favoris grisonnants, cette lèvre mince, cet œil éteint ? Ne riez pas. Il y a du sang dans cette histoire. Longtemps on eut peur et on s'éloigna. Mais, bast ! un vieux souvenir après tout. Et puis les mains de cet homme sont si belles, ses manières si élégantes, ses habits si bien coupés, sa vie si mystérieuse ! Un peu de sang n'ajoute-t-il pas un intérêt romanesque à l'étrangeté déjà si inquiétante et si attirante du personnage ?

Ah ! voilà certainement une bonne plaisanterie et qu'aime à raconter, en ses heures de gaîté, ce jeune homme si joli, à la moustache si joliment dessinée. Un jour, n'ayant plus le sou, et sa famille lui coupant les vivres, il eut l'ingénieuse pensée de faire croire à son repentir, quitta avec fracas une vieille maîtresse, et s'en revint à la maison paternelle. Une jeune fille, compagne de son enfance, l'adorait. Elle était riche. Il l'épousa. Mais le soir même du mariage, il emportait sa dot comme un voleur, et retrouvait sa vieille maîtresse. La

jeune fille mourut de chagrin, quelques mois après, la petite sotte ! N’est-ce pas une délicieuse et bien spirituelle farce, plus délicieuse et plus spirituelle qu’aucune des farces de ce monde !

Et cet autre, dont on vante avec tant d’enthousiasme le goût d’artiste, et dont on admire si haut les superbes collections de bibelots anciens. Sans fortune connue, il dépense cent mille francs par an. Mais il a de précieuses relations dans le monde et dans le demi-monde, et chacun le consulte pour l’aménagement d’un hôtel ou d’un château, étant, dit-on, l’unique tapissier du siècle et le plus fertile en merveilleuses et rares imaginations. Il ne demande rien, sinon qu’on lui laisse choisir librement les fournisseurs, dont il aime à faire la fortune.

Et les complaisants, et les chassés des clubs, et les expulsés des courses, et les exécutés de la Bourse, et les étrangers, venus on ne sait d’où, qu’un scandale apporte et que remporte un autre scandale, et les vivants hors la loi et l’estime bourgeoise, qui pourtant s’adjugent des royautés parisiennes, devant lesquelles beaucoup s’inclinent ! Tous ils grouillent là, superbes, impunis et tarés, au milieu de naïfs et d’inconscients qu’ils exploitent et qu’attirent les séductions et les sourires engageants du plaisir !

Mais les figures pâlissent, les traits s’étirent, le sommeil gonfle et rougit les paupières. Ils abandonnent un à un les cabarets, las et inquiets, car savent-ils ce que demain leur réserve ; ce qui les attend chez eux, quelle ruine les guette, au fond de quel gouffre de misère et d’infamie ils sombreront, les pauvres diables ! Quelquefois un coup de pistolet creuse un vide dans la bande. Ne serait-ce pas leur tour demain ?

Le boulevard est maintenant désert. Un grand silence s’appesantit sur la ville qui dort. Seules les fenêtres des

tripots luisent, pareilles à des yeux de bêtes géantes tapies dans la nuit.

La justice de paix

La justice de paix occupait, dans la mairie au rez-de-chaussée, une salle donnant de plain-pied sur la place. Rien d’imposant, je vous assure, et rien de terrible. La pièce nue et carrelée, aux murs blanchis à la chaux, était séparée en son milieu par une sorte de balustrade en bois blanc qui servait indifféremment de banc pour les plaignants, les avocats – aux jours des grands procès – et pour les curieux. Au fond, sur une estrade basse, faite de planches mal jointes, se dressaient trois petites tables devant trois petites chaises, destinées, celle du milieu à monsieur le juge, celle de droite à monsieur le greffier, celle de gauche à monsieur l’huissier. C’était tout.

Au moment où j’entrai, « l’audience » battait son plein. La salle était remplie de paysans, appuyés sur leurs bâtons de frêne à courroies de cuir noir, et de paysannes qui portaient de lourds paniers sous les couvercles desquels passaient des crêtes rouges de poulets, des becs jaunes de canards et des oreilles de lapins. Et cela faisait une odeur forte d’écurie et d’étable. Le juge de paix, un petit homme chauve, à face glabre et rouge, vêtu d’un veston de drap pisseux, prêtait une grande attention au discours d’une vieille femme qui, debout dans l’enceinte du prétoire, accompagnait chacune de ses paroles par des gestes expressifs et colères. Les bras croisés, la tête inclinée sur la table, le greffier, chevelu et bouffi, semblait dormir, tandis qu’en face de lui, l’huissier, très maigre, très barbu et très sale, griffonnait je ne sais quoi sur une pile de dossiers crasseux.

La vieille femme se tut.

– C’est tout ? demanda le juge de paix.

– Plaît-y, monsieur le juge ? interrogea la plaideuse en allongeant le cou, un cou ridé comme une patte de poule.

– Je vous demande si vous avez fini de jaboter, avec votre mur ? reprit le magistrat d'une voix plus forte.

– Pargué oui, mossieu le juge... c'est-à-dire, faites excuses, v'là l'histoire... Le mur en question, le long duquel Jean-Baptiste Macé accote ses...

Elle allait recommencer ses antiennes, mais le juge l'interrompit.

– C'est bien, c'est bien. Assez, la Martine, permis d'assigner. Greffier !

Le greffier leva lentement la tête, en faisant une affreuse grimace.

– Greffier ! répéta le juge, permis d'assigner... prenez note...

Et, comptant sur ses doigts :

– Mardi... nous assignerons mardi... c'est cela, mardi ! À un autre.

Le greffier, clignant de l'œil, consulta une feuille, la tourna, la retourna, puis, promenant son doigt de bas en haut, sur la feuille, il s'arrêta tout à coup...

– Gatelier contre Rousseau ! cria-t-il sans bouger. Est-il là, Gatelier et Rousseau ?

– Présent, dit une voix.

– Me v'là, dit une autre voix.

Et deux paysans se levèrent, et entrèrent dans le prétoire. Ils se placèrent gauchement en face du juge de paix qui allongea ses bras sur la table et croisa ses mains calleuses.

– Vas-y, Gatelier ! Qu'est-ce qu'il y a encore, mon gars ?

Gatelier se dandina, essuya sa bouche du revers de sa main, regarda à droite, à gauche, se gratta la tête, cracha,

puis, ayant croisé ses bras, finalement il dit :

– V'là ce que c'est, mossieu le juge... J'revenions d'la foire Saint-Michel, la Gatelière, ma femme, et pis Roussiau, ensemble. J'avions vendu deux viaux et, sauf vout'respect, un cochon, et dame ! on avait un peu pinté. J'revenions donc, à la nuit tombante. Mé, j'chantais, Roussiau agaçait ma femme, et la Gatelière disait tout l'temps : « Finis donc, Roussiau, bon Dieu ! qué t'es donc bête ? qué t'es donc éfant ! »

Et, se retournant vers Rousseau, il demanda :

– C'est-y ben ça ?

– C'est ben ça ! répondit Rousseau.

– À mi-chemin, reprit Gatelier, après un court silence, v'là ma femme qui mont' l'talus, enjambe la p'tite hae, au bas de laquelle y avait un grand foussé. « Où qu'tu vas ? » que j'y dis. « Gâter de l'iau », qu'è m'répond. « C'est ben ! », que j'dis... Et j'continuons nout'route, Roussiau et mé. Au bout de queuques pas, v'là Roussiau qui mont' le talus, enjambe la p'tite hae au bas de laquelle y avait un grand foussé. « Où qu'tu vas ? », que j'y dis. « Gâter de l'iau », qu'y me répond. « C'est ben ! », que j'dis. Et j'continue ma route.

Il se retourna de nouveau vers Rousseau :

– C'est-y ben ça ? dit-il.

– C'est ben ça ! répondit Rousseau.

– Pour lors, reprit Gatelier, j'continue ma route. J'marche, j'marche, j'marche. Et pis, v'là que j'me retourne, n'y avait personne sus l'chemin. J'me dis : « C'est drôle ! où donc qu'ils sont passés ? » Et je r'viens sus mes pas : « C'est ben long, que j'dis. On a un peu pinté, ça c'est vrai, mais tout de même, c'est ben long. » Et j'arrive à l'endroit où Roussiau avait monté l'talus... Je grimpe la hae itout, j'regarde dans l'foussé : « Bon Dieu, que j'dis, c'est Roussiau qu'est sus ma femme ! » Pardon, excuse, mossieu le juge, mais v'là ce que

j'dis. Roussiau était donc sus ma femme, sauf vout'respect, et y gigotait dans le foussé, non, fallait voir comme y gigotait, ce sacré Roussiau ! Ah ! bougre ! Ah ! salaud ! Ah ! propre à ren ! « Hé, gars, que j'y crie du haut du talus, hé, Roussiau ! Voyons, finis donc, animal, finis donc ! » C'est comme si j'chantais. J'avais biau y dire de finir, y n'en gigottait que pus fô, l'mâtin ! Alors, j'descends dans le foussé, j'empoigne Roussiau par sa blouse, et j'tire, j'tire. – « Laisse-mé finir », qu'y me dit. – « Laisse-le donc finir », qu'me dit ma femme. – « Oui, laisse-mé finir, qu'y reprend, et j'te donnerai eune d'mi-pistole, là, t'entends ben, gars, eune d'mi-pistole ! » – « Eune d'mi-pistole, que j'dis, en lâchant la blouse, c'est-y ben vrai, ça ? » – « C'est ben vrai ! » – « C'est juré ? » – « C'est juré ! » – « Donne tout d'suite. » – « Non, quand j'aurai fini. » – « Eh ben, finis. » Et moi, j'reviens sus la route.

Gatelier prit pour la troisième fois Rousseau à témoin.

– C'est-y ben ça ?

– C'est ben ça ! répondit Rousseau.

Gatelier poursuivit.

– V'entendez, mossieu l'juge, v'entendez... c'était promis, c'était juré !... Quand il eut fini, y revint avé la Gatelière sus la route, ous que j'm'étions assis, en les attendant. « Ma d'mi-pistole ? », que j'demandai. « D'main, d'main, qu'y m'fait, j'ai pas tant seulement deus liâs sus mè ! » Ça pouvait êt'vrai, c'té ment'rie là. J' n'dis rin, et nous v'l'a qui continuons nout'route, la Gatelière, ma femme, et pis Roussiau, ensemble. Mé, j'chantais, Roussiau agaçait ma femme, et la Gatelière disait tout l'temps : « Finis donc, Roussiau, bon Dieu ! qu't'es donc bête ! qu't'es donc éfant ! » En nous séparant, j'dis à Roussiau : « Attention, mon gars, c'est juré ». « C'est juré. » I'm'donne eune pognée d'main, fait mignon à ma femme, et pis, le v'là parti... Eh ben, mossieu l'juge, d'pis c'temps-là, jamais y n'a voulu

m’payer la d’mi-pistole... Et l’pus fô c’est, pas pus tard qu’avant-z-hier, quand j’y réclamais mon dû, y m’a appelé cocu ! « Sacré cocu, qu’y m’a fait, tu peux ben t’fouiller ». V’là c’ qu’y m’a dit, et c’était juré, mossieu l’juge, juré, tout c’qu’y a d’pus juré. »

Le juge de paix était devenu très perplexe. Il se frottait la joue avec sa main, regardait le greffier, puis l’huissier, comme pour leur demander conseil. Évidemment, il se trouvait en présence d’un cas difficile.

– Hum ! hum ! fit-il.

Puis il réfléchit quelques minutes.

– Et, toi, la Gatelière, que dis-tu de ça ? demanda-t-il à une grosse femme, assise sur le banc, son panier entre les jambes, et qui avait suivi le récit de son mari, avec une gravité pénible.

– Mé, j’dis ren, répondit en se levant la Gatelière... Mais, pour ce qui est d’avoir promis, d’avoir juré, mossieu l’juge, ben sûr il a promis la d’mi-pistole, l’menteux...

Le juge s’adressa à Rousseau.

– Qu’est-ce que tu veux, mon gars ? tu as promis, n’est-ce pas ? tu as juré ?

Rousseau tournait sa casquette d’un air embarrassé.

– Ben, oui ! j’ai promis... dit-il... mais, j’vas vous dire, mossieu l’juge... Eune d’mi-pistole, j’peux pas payer ça, c’est trop cher... a ne vaut pas ça, vrai de vrai !

– Eh bien ! il faut arranger l’affaire... Une demi-pistole, c’est peut-être un peu cher, en effet... Voyons, toi, Gatelier, si tu te contentais d’un écu, par exemple ?

– Non, non, non ! Point un écu... La demi-pistole, puisqu’il a juré !

– Réfléchis, mon gars. Un écu, c’est une somme. Et puis Rousseau paiera la goutte, par-dessus le marché... C’est-y

convenu comme ça ?

Les deux paysans se regardèrent, en se grattant l'oreille.

– Ça t'va-t-y, Roussiau ? demanda Gatelier.

– Tout d'même, répondit Rousseau, j' sommes-t-y pas d'z amis !

– Eh ben ! c'est convenu !

Ils échangèrent une poignée de main.

– À un autre ! cria le juge, pendant que Gatelier, la Gatelière et Rousseau quittaient la salle, lentement, le dos rond, les bras ballants.

La table d’hôte

Une grande pièce, tapissée de papier imitant le bois de chêne. La table occupe presque toute la longueur de la pièce. Sur la table, entre les heures des repas, on voit toujours un huilier désargenté, des salières en verre ébréché, des assiettes de petits fours poussiéreux et des carafes à demi pleines d’eau. En face de la cheminée, une armoire de merisier pour le linge ; près de la fenêtre, un buffet, également en merisier, pour la vaisselle. Sur la cheminée s’élèvent deux vases dorés, soigneusement abrités sous des globes, et, sous des globes aussi, une pendule sans mouvement et qui marque toujours cinq heures. Le plafond, noirci par la fumée des lampes, la glace ternie et rayée sont couverts de chiures de mouches. Un portrait de Gambetta, ancienne prime de journal, quelques lithographies, représentant, de préférence, des scènes militaires du premier Empire, et parfois une caricature politique, cadeau d’un commis voyageur, décorent les murs.

La table d’hôte n’a que trois pensionnaires : le receveur de l’enregistrement, le receveur des contributions indirectes, celui que les cabaretiers appellent : le rat de cave, et les paysans : l’ambulant ; le troisième, récemment arrivé de Vendée, est le principal clerc de Mᵉ Bernard, notaire.

C’est un vieil homme fort râpé, qui sent la poussière des paperasses et des dossiers ; pourtant il porte des bottes à l’écuyère et ne s’habille que de jaquettes en velours feuille morte, ornées de boutons de bronze représentant des attributs de chasse. Le principal clerc de Mᵉ Bernard a la passion de la chasse à courre, bien qu’il n’ait jamais chassé, mais il s’en console en citant à tout propos le nom des

piqueux célèbres, des grands veneurs, et en sonnant de la trompe, chaque soir, après dîner, dans la petite chambre qu'il occupe à l'hôtel. Le jour de son arrivée, il a cru devoir faire sa profession de foi aux convives de la table d'hôtes : « Je suis républicain, messieurs, mais il faut être juste en tout ; eh bien, pour sonner de la trompe, il n'y en a pas comme Baudry-d'Asson(1). »

Le receveur de l'enregistrement est un jeune homme rangé, triste, ponctuel et très propre. Il mange beaucoup et parle peu. On ne lui connaît pas d'autres distractions qu'une promenade d'une heure au bord de la rivière, dans la journée, et, le soir, la lecture des vers de M. Coppée et des romans de M. Ohnet. À une époque, il aimait à s'oublier parfois, au bureau de tabac, où trône la belle Valentine ; il lui prêtait *Serge Panine* et copiait pour elle quelques vers du *Passant*, mais on prétend que « ça n'a pas été plus loin ». D'ailleurs, depuis deux mois il n'entre plus au bureau de tabac : « Je ne fume plus », dit-il mélancoliquement.

Le rat de cave, lui, est très gai, grand chasseur, et d'une mise plus que négligée. Il arrive toujours pour dîner, en tenue de chasse, avec ses guêtres boueuses, son pantalon et son veston de toile bleue, maculés de sang. Le principal clerc le méprise un peu, parce qu'il trouve que la chasse au fusil manque de distinction et qu'il n'y a que « la chasse à courre pour être vraiment chic ». De là des discussions qui, la plupart du temps, dégénèrent en disputes. « Un perdreau ! s'écrie le principal, dédaigneusement, qu'est-ce que c'est que ça qu'un perdreau !... Parlez-moi d'un dix-cors, d'un sanglier, au moins cela signifie quelque chose. » – « Et ta meute ! répond le rat de cave d'un ton froissé. Va donc, vieux limier ! Tu fais le pied dans les actes de ton patron, tu embûches les souris dans les cartons de l'étude ! »

Le rat de cave a, sans cesse, des aventures extraordinaires à raconter. Dans ses conversations, il imite le chien à l'arrêt, le vol des perdreaux, le lièvre qui roule, frappé à la tête d'un

coup de plomb, les détonations du fusil, la pipée de la bécasse ; tous les objets qui se trouvent sous sa main lui servent à expliquer ses récits, à les rendre visibles.

– J'arrive dans un champ de luzerne (il pose au milieu de la table son assiette où restent encore quelques feuilles de salade)... Ça c'est le champ de luzerne... Suivez-moi bien... À côté, il y avait un bois... tenez... (il dispose près de l'assiette deux ou trois bouteilles)... ça c'est le bois... Attention !... Voilà que, tout à coup, dans la luzerne (il montre l'assiette)... tout contre le bois (il indique les bouteilles)... j'aperçois un lièvre au gîte... (il coule une croûte de pain sous des feuilles de salade)... voyez-vous, ça c'est le lièvre... un gros lièvre... énorme... Alors... (il se lève, se recule sur la pointe des pieds, doucement)... il rondissait l'œil... (il fait le geste d'épauler)... je ne me presse pas... (il vise la croûte de pain)... Pan !... pan !... Je cours... (il se précipite vers l'assiette, en retire la croûte de pain, et prend un air consterné)... C'était pas un lièvre !... non... c'était une casquette ! (il jette la croûte à terre, et la repousse du pied)... une casquette !... Ah ! ah !... J'en ris maintenant... mais sur le moment !... Une casquette !... Oh ! oh !...

Hormis ces trois pensionnaires qui mangent régulièrement à la table d'hôte, les autres convives se composent de commis-voyageurs, d'étrangers de passage et de gros fermiers, les jours de foire seulement.

Jamais je n'oublierai le dîner que je fis là.

Il y avait autour de la table cinq ou six commis-voyageurs et les trois pensionnaires qui, du couteau et de la fourchette, luttaient désespérés contre une carcasse de vieille poule, carcasse cuirassée, carcasse invincible, carcasse inexpugnable. C'était, je vous assure, un lamentable spectacle. Je m'assis, très impressionné. En face de moi se trouvaient deux personnages assez bizarres qui attirèrent aussitôt mon attention.

L’un était grand, gros, avec des yeux ronds, très noirs, des moustaches énormes qui pendaient de chaque côté des lèvres, une bouche lippue et un triple menton qui s’épanouissait sur sa poitrine, entièrement cachée par la serviette. L’autre, petit, maigre, d’un blond filasse, le visage rouge et glabre, était si grimaçant et si agité qu’on aurait pu le prendre pour un échappé de cabanon. Son œil droit, grand ouvert, très pâle, restait fixe et inerte comme l’œil d’un mort ou d’un aveugle. La paupière, fripée et sans cils, retombait sur l’œil gauche et le recouvrait entièrement. Et c’était une chose presque fantastique de voir ce petit homme qui, lorsqu’il voulait saisir un objet, ou parler à son voisin, du doigt levait la paupière paralysée jusqu’au sommet de l’arcade sourcilière, la retournait d’un geste brusque, découvrant ainsi l’œil, encadré d’une peau écorchée, humide et sanguinolente.

Le gros voyageait pour les jouets d’enfants, le petit pour les gilets de flanelle.

Après avoir inutilement tenté de manger son poulet, après avoir juré, tempêté, appelé les bonnes, maudit l’établissement, le gros s’adressa au petit :

– Eh bien ! qu’est-ce que je t’avais dit, à Alençon, bougre de serin ? As-tu lu le journal ? l’as tu lu ? C’est une infamie. Au Tonkin, c’est comme en 70, on nous fiche dedans, les généraux trahissent. Tu connais ce Négrier ? Ah ! c’est du propre ! Un tas de canailles ! Tiens ! ce Courbet, il paraît qu’il est mort à temps.

Le petit leva sa paupière, grimaça et, regardant son compagnon :

– T’es sûr de cela, que les généraux trahissent ? dit-il, t’es sûr ?

– Pardi ! si je suis sûr, bougre de saint Thomas ! Oh ! on ne me la fait pas à moi ! Faudrait être plus malin... Je connais ça... Je te dis que c’est comme à Metz. J’y étais, tu sais bien,

à Metz, et partout... J'ai vu, – il n'y a pas à dire que je n'ai pas vu, – comment que ça se turbinait. Oh ! les canailles ! Mais, t'as donc pas lu le journal ?

Il frappa sur la table un formidable coup de poing. Les autres commis-voyageurs parurent très intéressés ; les deux fonctionnaires, ayant terminé leur repas, se retirèrent sans dissimuler leur indignation. Il reprit, en élevant la voix :

– C'est comme ces deux mangeurs de budget, ces fainéants !... Ils ont bien fait de ne rien dire, parce que je leur aurais frictionné l'opportunisme, moi !... Certainement, les opinions sont libres, excepté celles des curés et puis des autres bonapartistes... Mais ce qui n'est pas libre, c'est de trahir !... Quand je pense à cela, ça me fout en rage... À Metz, j'y étais, tu sais bien, à Metz, et partout... Je les ai vus les généraux, les maréchaux, tout le tremblement. Des propres à rien qui ne sortaient pas des cafés ! Ils étaient saoûls tout le temps... Et ça se gobergeait avec les Allemands, un tas de sales Bavarois !... Tiens, Canrobert, le vieux Canrobert, veux-tu que je te dise ? Eh bien ! Canrobert, oui, messieurs, Canrobert, on était obligé de le remporter chez lui tous les jours, tellement il était poivrot !... C'est pas une fois que j'ai vu ça. C'est cent, c'est deux cents fois ! Et les femmes avec qui il faisait la noce, c'en était rempli partout, des traînées de Paris, des salopes de Bullier et du Cadet[1]... et laides, non, fallait voir !... Nous crevions de faim, nous ; mais elles, c'est des truffes qu'elles mangeaient... Ah ! les sales canailles !... Eh ben, au Tonkin, c'est tout pareil... S'il n'y avait eu que ça encore !... Les généraux, c'est bon pour boire et pour nocer, c'est dans le sang, c'est le métier qui veut ça, quoi ! Mais ils trahissaient, tonnerre de Dieu !... Et puis qu'on ne vienne pas me dire qu'ils ne trahissaient pas, non, qu'on ne vienne pas me le dire... parce que moi qui te parle, moi, tu entends bien, moi, sacré mâtin, je les ai vus trahir ! Et pas une fois, non !... mais

plus de cent fois, plus de mille fois !... oui, plus de deux mille fois !

Le petit était indigné, sa face maigre s'empourprait, devenait violette. Il se remuait sur sa chaise avec une agitation extraordinaire, montrait le poing à des personnages qu'on ne voyait pas, levait et baissait sa paupière au bord de laquelle son œil apparaissait furieux, se grattait la tête, frappait la table. Il bégaya :

– Les canailles ! les canailles !... Mais comment qu'ils s'y prenaient, dis ? Comment qu'ils s'y prenaient pour trahir ?

– Comment qu'ils s'y prenaient ? répéta le gros en ricanant effroyablement. Comment qu'ils... Eh ben ! mais... ils trahissaient... Voilà comment ils s'y prenaient.

À cette explication imprévue, le petit lança un juron ordurier ; de la paume de la main, il se frappa la cuisse, puis, repoussant sa chaise en arrière, se balança pendant quelques secondes.

– Tiens ! dit-il d'une voix frémissante de colère, causons plus de ça, hein ? Parce que ces choses-là, vois-tu, ça me met hors de moi..., ça me fout malade...

Il y eut un silence de plusieurs minutes.

Après quoi, ils parlèrent littérature.

Un poète local

L’homme qui entra était un grand diable, maigre, terreux et très voûté. Ses vêtements usés, rapiécés, semblaient ne pas lui tenir au corps, tellement ils étaient minables. Il avait un bâton d’épine à la main, et portait sur son dos une sorte de carnassière, dans laquelle je distinguai, à travers le filet à grosses mailles, des registres, des imprimés d’administration, un encrier et un morceau de pain. L’homme me salua à plusieurs reprises et me tendit une lettre. Voici ce que disait cette lettre :

« Monsieur et honoré confrère,

Je vous prie d’accueillir favorablement M. Hippolyte Dougère qui vous remettra ce mot. C’est un jeune homme du plus brillant avenir et du plus beau talent. M. Dougère a composé plusieurs tragédies qui sont admirables – ni classiques, ni romantiques, ni naturalistes –, mais admirables.

J’espère, monsieur et honoré confrère, que vous voudrez bien aider notre jeune poète à sortir de l’ombre, et à utiliser pour lui vos précieuses relations dans le monde du théâtre. Excusez mon indiscrétion, mais c’est l’amour des lettres – je dis des belles-lettres – qui me met la plume à la main.

Agréez, etc.

JULES RENAUDOT,

Membre de la *Pomme,*

percepteur à X...

P.S. – Je connais tout particulièrement M. Monselet[(1)] et quelques-uns de ces messieurs. »

Quand j'eus achevé la lecture de la lettre de M. Renaudot, membre de la *Pomme*, percepteur à X..., l'homme me salua de nouveau et me dit, non sans quelque fierté :

– C'est moi, Hippolyte Dougère.

– Enchanté, monsieur. Puis-je vous être bon à quelque chose ?

– À tout, monsieur.

Je le priai de s'asseoir. Hippolyte Dougère salua encore ; il déposa sa carnassière et son bâton sur le plancher, entre ses jambes, puis, passant la main dans ses cheveux :

– Monsieur, dit-il, voici l'affaire... Je suis commis à cheval...

– Pardon ! je croyais que vous étiez poète ?

– Certainement, je suis poète ; mais je suis aussi commis à cheval... Trouveriez-vous par hasard que ces deux qualités sont incompatibles ?

– Nullement, monsieur... au contraire.

Il poursuivit :

– Je suis commis à cheval... C'est-à-dire que j'en ai le titre et que je n'en ai pas le cheval... Commis à cheval, sans cheval... Dérision, n'est-ce pas ! ironie, antithèse ! car...

Notre cheval à nous, seigneur, ce sont nos jambes.

Et d'un geste de pitié, le poète me montra ses longues jambes étiques que terminaient des souliers lamentables, hideusement éculés.

– Mais il ne s'agit pas de cela, reprit Hippolyte Dougère... Si je vous dévoile ma profession – bâillon, carcan, boulet –, ne croyez pas que je m'en vante... Oh ! non ! C'est

uniquement pour vous dire : « Vous avez devant vous un commis à cheval, un rat de cave à cheval... »

Il prononça ce mot, en ricanant amèrement, comme s'il voulait résumer toutes ses protestations contre l'injustice des répartitions sociales.

– Vous avez devant vous un rat de cave à cheval, continua-t-il... Vous comprenez ce que cela signifie... C'est-à-dire un être faible, obscur, pauvre... Regardez-moi... Or, aujourd'hui, pour arriver, il faut être fort, connu, riche... Il faut surtout ne pas être rat de cave... Est-ce vrai !... Que voulez-vous qu'on pense de quelqu'un qui arpente, tous les jours, la campagne, des registres sur le dos, comme un fou... de quelqu'un qui compte des bouteilles de vin, des litres de trois-six dans les caves des cabarets... qui sonde les fûts, espionne les foudres, tape familièrement sur le ventre des barriques... oui, des barriques !... de quelqu'un qui sème partout les amendes et les procès-verbaux ? Pensera-t-on jamais qu'un tel misérable puisse écrire des tragédies ?... Je vous le demande... non ?... Eh bien ! j'en écris...

Hippolyte Dougère promena autour de lui un regard de défi.

– J'en écris, répéta-t-il d'une voix retentissante... Oui, monsieur, j'ai cette audace... Tragédies historiques, drames sociaux... la patrie, l'humanité, l'indépendance, la revanche de l'individu contre l'étouffement de la société... voilà ce que j'écris !... tout cela, en vers, en vers libres.

– Et il y a longtemps, demandai-je, que vous écrivez des tragédies... en vers ?

– Longtemps ?... Depuis huit ans... Depuis que je suis marié... Alors, j'étais à Caen, employé à la direction... employé !... Savez-vous ce que c'est que d'être employé !... J'allais souvent dans un petit café-concert... J'y tombai amoureux d'une chanteuse comique... Elle était sage, cette chanteuse comique – du moins, je le crois – et je l'épousai...

Voyez ce que c’est !... si j’avais été riche, comte, ou seulement coiffeur, cabotin, journaliste, je ne l’aurais pas épousée ; je l’aurais payée, ou elle m’eût payé, et j’en eusse fait ma maîtresse... Mais simple employé, c’est autre chose... Le mariage ou rien... Quelle situation de troisième acte !... J’obligeai ma femme à abandonner son art, parce qu’on n’eût pas toléré, dans l’administration, que la femme d’un futur rat de cave, fût chanteuse comique... Était-ce mon droit ?... Ne devais-je pas plutôt me sacrifier ?... Enfin je l’obligeai... Elle me chantait son répertoire... Oui, le soir, elle s’habillait avec ses anciens costumes... elle se mettait du blanc, du rouge, du noir... une fleur dans les cheveux... et elle chantait... dans notre petite chambre... pour moi !... pour moi tout seul... Que cela était triste !... Un jour, elle désira que je lui fisse une chanson... Son répertoire l’ennuyait... elle soupirait après une création... Ah ! c’était une artiste !... Je me mis à la besogne... Je n’avais jamais fait de vers, jamais je n’avais aligné que des chiffres... Eh bien ! au bout de quinze jours, j’avais composé, non pas une chanson... non... pas une chanson... mais une tragédie !... Emporté par l’inspiration, d’une simple chanson, monsieur, j’étais arrivé à une tragédie !... Sous ma plume, le vers léger des gaudrioles se transformait en vers tragique... Là où j’avais voulu mettre des assonances cabriolantes, se dressaient les rimes au grand masque terrible !... Croyez-vous aux vocations ?... au coup de foudre des vocations ?... Moi, j’y crois...

Hippolyte Dougère respira un peu et ramena en arrière des mèches de cheveux qui pendaient sur son front. Il poursuivit :

– Depuis le moment où je m’étais révélé poète tragique... moi simple employé, moi, futur commis à cheval... depuis ce moment, j’avais un devoir, le devoir de continuer... Je continuai... *Étienne Marcel*, *Louis XIV*, *Napoléon*, *Gambetta*... j’écrivis huit tragédies... huit ! Et ce n’est pas fini... Je les

envoyai en bloc au Théâtre-Français, à l'Odéon, à l'Éden, au théâtre de Montmartre... partout enfin où il est reconnu que l'on représente des œuvres sévères, historiques... Je les envoyai avec les recommandations de mon ami, M. Renaudot... Une fois même, je crus devoir ajouter à ce patronage une requête des plus hauts imposés de la commune... Croiriez-vous qu'on me les a renvoyées, sans les lire !... le croiriez-vous ?... Sans les lire !... Et pourquoi ?... Parce que je suis rat de cave ?... Sans doute... mais il y a une autre raison... Monsieur, je touche au point délicat... écoutez-moi... Je ne suis pas de l'école de Belot, et ma muse ne se promène pas sur des éléphants, des zèbres, des hippopotames, des girafes, à travers des décors abyssiniens ; je ne suis pas non plus de l'école de Zola... des cochonneries, fi donc !... Et cet Augier, dont on parle tant, qu'est-ce que c'est, je vous prie ? Un bourgeois... Et ce Coppée ?... le connaissez-vous ce Coppée qui s'en va rossignoler des romances au pied des statues hongroises !... et ce Delair ?... si cela ne fait pas pitié !... Il n'y a donc pas assez de théâtres pour lui en France ! il faut qu'il déborde sur la Belgique !... Quant à Victor Hugo, vous m'accorderez bien que ce ne sont que des mots... des mots qui ronflent... Moi aussi je ronfle, quand je dors, hé, hé... Mes tragédies, c'est autre chose... je remue les foules... Or, peut-on comprendre cela, un rat de cave à cheval qui remue les foules ?... Voilà la raison, monsieur... Effrayant dilemme, car enfin ou je dois continuer à remuer les foules, et il ne faut plus que je sois rat de cave ; ou je dois continuer à être rat de cave, et il ne faut plus que je remue les foules... Concluez !... Tenez, je vous apporte un fragment de ma dernière tragédie : *Le Masque de la Mort Rouge*...

– Vous avez sans doute pris le sujet dans le conte d'Edgar Poe ?

– Je n'en sais rien... J'ai vu cela quelque part... vous le lirez... et vous conclurez... Ah ! monsieur, je voudrais que

vous me comprissiez... Certes je suis connu dans ce pays, je puis même affirmer que je n'y manque pas de célébrité... Le journal de l'arrondissement écrit en parlant de moi : « Notre éminent compatriote, le poète Hippolyte Dougère... » Et puis après ? qu'est-ce que cela me fait ! Je ne suis toujours qu'un poète local, je n'ai qu'une réputation de clocher ! Être acclamé par ses parents, admiré par ses amis, porté en triomphe par des gens avec qui l'on vit, que l'on tutoie... que l'on coudoie à toutes les heures de la journée... la belle affaire !... Est-ce vraiment de la célébrité ?... Non !... ce qu'il faut, c'est l'admiration inconnue ; c'est se dire : À Moscou, à Calcutta, au Japon, à Lons-le-Saulnier, dans le Soudan, à Paris, il y a des gens que tu ne connais pas, dont tu ignores le nom, le sexe, le langage et la race, qui ne sont pas habillés comme toi, qui peut-être portent des dieux peints sur les fesses, adorent des lapins blancs et mangent de la chair humaine, des gens que tu ne verras jamais, dont tu n'entendras jamais parler... jamais, jamais... et qui t'applaudissent, et qui crient : « Vive le grand poète Hippolyte Dougère » !... Voilà la célébrité, la vraie, la seule... Mais comment faire ?... Voyons, monsieur, vous écrivez dans les journaux, par conséquent, vous êtes une force, vous avez de l'influence auprès des directeurs, des acteurs, vous connaissez Coquelin[1]... Que me faut-il de plus ?... Vous n'avez qu'un mot à dire, et toutes les portes me sont ouvertes... Mais lisez *Le Masque de la Mort Rouge*... Vous verrez quel souffle, quelle ampleur, quelle portée sociale... Je reviendrai... Il ne se peut pas que vous laissiez agoniser le théâtre avec ce Victorien Sardou, ce... comment l'appelez-vous ?... Paillon, Pailleron..., ce Jean Aicard[2]... Oh ! je les connais !... Je reviendrai... Et s'il faut donner ma démission, affronter la lutte... comptez sur moi... Je reviendrai... au revoir, monsieur, je reviendrai.

Hippolyte Dougère se leva. Il reprit son bâton et sa carnassière.

Je vis quelque temps, sur la route, son grand corps, maigre et voûté, qui se balançait tristement sur des pattes de faucheux.

Le nid de frelons

Madame Lechanteur, veuve d'un commerçant honorablement connu dans le quartier des Halles, avait quitté Paris, au début de l'été, avec sa fille, frêle et délicate enfant de quatorze ans, un peu triste, toujours un peu malade, et pour laquelle le médecin avait recommandé un séjour de plusieurs mois, au grand air, en pleine vie champêtre.

– De préférence la Bretagne, avait-il ajouté. Et pas tout à fait sur la côte, à cause des vents.

Après avoir longtemps et vainement cherché un endroit qui lui plût et convint à sa fille, elle avait fini par trouver, à trois kilomètres de la ville d'Auray, sur les bords du Loch, une maison charmante et très ancienne, moitié ferme, moitié château, enfouie dans la verdure, et cependant ayant vue sur la rivière, par une large échappée dans les bois. Ce qui la décida, c'est qu'il n'y avait pas de landes alentour, de ces landes mornes, comme elle en avait vu dans la campagne de Vannes et le pays Gallo, et qui lui serraient le cœur de tristesse et de peur vague. Et puis, le gardien qui l'accompagnait dans la visite domiciliaire, lui avait fait remarquer, en ouvrant les volets, que, du salon, aux heures du flot, on voyait passer les lougres, des goélettes, et toutes les chaloupes du Bouno, petit port de pêche situé près de là, au confluent du Loch et de la rivière de Sainte-Avoye. Elle s'installa donc à Toulmanach. Ainsi se nommait la propriété.

Avant de partir de Paris, madame Lechanteur avait congédié ses domestiques, se disant qu'en Bretagne elle en aurait autant qu'elle en voudrait, de tous les genres, et à

meilleur compte. Sur la foi de quelques historiographes romantiques, elle avait même émis cette opinion :

– En Bretagne, ce sont des gens vertueux, fidèles et qui ne mangent rien ; des domestiques d'avant la Révolution !

Cependant, au bout d'un mois, quel désenchantement ! Elle avait eu douze bonnes, cuisinières et femmes de chambre, qu'elle avait été forcée, à peine arrivées, de renvoyer. Les unes volaient le sucre, le café, l'eau-de-vie ; les autres dérobaient le vin et s'ivrognaient comme des brutes. Toutes étaient d'une saleté repoussante. Celle-ci était plus insolente qu'une poissarde ; elle avait surpris celle-là avec le garçon de la ferme voisine. La dernière était partie volontairement, parce que, étant d'une congrégation, elle ne pouvait causer avec un homme, cet homme fût-il le facteur, le boucher, le boulanger, sous peine de péché mortel. Et madame Lechanteur se désolait. Obligée, le plus souvent de faire sa cuisine, son ménage, de se livrer à des besognes qui lui répugnaient, elle ne cessait de soupirer :

– Eh bien, voilà un repos !... Quelle plaie, mon Dieu ! que les domestiques !... Et ce sont des Bretonnes, ça ?... Des Bretonnes !... Jamais de la vie.

Elle alla compter ses peines à l'épicière.

– Voyons, madame, vous ne connaîtriez pas quelqu'un ?... une bonne fille... une vraie Bretonne ?

L'épicière hocha la tête.

– C'est bien difficile, madame, bien difficile... Le pays est très ingrat pour la domesticité.

Et, baissant les yeux, d'une voix timide, elle ajouta :

– Depuis qu'il y a de la troupe, surtout !... Ces militaires, voyez-vous... C'est bien sûr le diable qui les a amenés ici ! Ça les dévergonde ! Ça les dévergonde !

– Je ne puis pourtant pas me passer de bonne ! cria madame Lechanteur.

– Sans doute ! madame !... J’en connais bien une, une bonne fille, bonne cuisinière, très douce, quarante ans !... Nous l’appelons Mathurine Le Gorrec... Seulement elle est un peu drôle, un peu toquée !... Elle est restée dix ans chez madame de Créac’hadic, votre voisine, sur la rivière...

– Mais, si elle est folle ? interrogea avec effroi madame Lechanteur.

– Folle n’est pas le mot, répartit l’épicière... Elle est faible de tête, voilà tout... mais bien adroite, et douce comme un agneau.

– Enfin, envoyez-la tout de même !... Il faut que j’en sorte !... Et puisqu’elle est douce !...

* * *

Le lendemain, Mathurine Le Gorrec se présentait à Toulmanach, au moment où madame Lechanteur et sa fille achevaient de déjeuner.

– Bonjour, madame !... C’est sans doute votre fille, cette belle demoiselle !... Bonjour, mademoiselle !

Madame Lechanteur examina Mathurine. Celle-ci avait un aspect avenant, propre, l’air doux, le visage souriant, les yeux un peu étranges. Elle portait la coiffe des femmes d’Auray. Un petit châle violet, à franges, couvrait ses épaules ; une coquette guimpe de fine lingerie ornait son corsage. Sans doute l’examen fut favorable, car madame Lechanteur demanda avec sympathie :

– Alors, ma fille, vous désirez entrer ici comme cuisinière ?

– Mais oui, madame ! avec une belle dame comme madame ! avec une belle demoiselle comme mademoiselle ! Moi, j’aime les bons maîtres !

– Vous avez été dix ans chez Madame Créac’hadic ?

– Dix ans, oui, madame... Une bien bonne dame !... Et très riche !... Elle avait un râtelier en or... Le soir, elle le mettait dans un verre d'eau, pour qu'il baigne... C'était très joli, très riche... Madame a sans doute un râtelier en or ?

– Non, ma fille ! répondit en souriant madame Lechanteur. Que savez-vous faire en cuisine ?

Mais les yeux de Mathurine étaient fixés sur le parquet, obstinément... Tout à coup, elle se baissa, s'agenouilla, et ramena au bout de ses doigts un fragment d'allumette.

– C'est une allumette, ça, madame !... c'est très dangereux !... Ainsi, madame, au Guéméné, une fois, un homme avait posé une allumette près d'un paquet de tabac... L'allumette prit feu, le tabac prit feu, la maison prit feu... Et l'on a retrouvé l'homme brûlé, sous les cendres, avec deux doigts de moins. C'est très vrai, ce que je dis à madame... Ce n'est pas un conte !...

– Oui, ma fille, mais que savez-vous faire en cuisine ?

– Madame, je prends deux oreilles de cochon, deux pieds de cochon, du persil haché... Et je fais cuire longtemps, longtemps !... C'est un commandant de marine, qui avait été au Sénégal, qui m'a appris cela... C'est très doux... Et ça cuit, madame, comme du beurre, comme de la paille... C'est très doux !...

Et regardant autour d'elle :

– Oh ! mais l'habitation est très jolie, ici... Il y a du bois !... Seulement, je tiens à prévenir madame que les bois sont dangereux... Il y a des bêtes dans les bois... Ainsi, madame, ce que je dis à madame est très vrai, ce n'est pas un conte... Ainsi mon père, un soir...

– Est-ce que vous n'avez jamais été malade ? interrompit madame Lechanteur, inquiète de ces propos incohérents.

– Jamais, madame... Ainsi la sonnette de madame de Créac'hadic – une grosse sonnette – m'est tombée sur la

tête... C’est très vrai ce que je dis à madame... Eh bien, je n’ai rien eu à la tête... Et c’est la sonnette qui n’a plus sonné !... Ce n’est pas un conte.

Elle parlait d’une voix douce et chantante. Et cette douceur, et ce chantonnement tranquillisaient un peu la pauvre veuve, malgré le décousu et l’incompréhensible verbiage de la bonne. Et puis, elle était lasse de n’avoir plus un moment de répit, impatiente de jouir du plaisir de la campagne, d’avoir quelqu’un qui pût garder, elle absente, la maison. Justement, ce jour-là, elle avait projeté de faire une excursion en rivière, de visiter le golfe si gai du Morbihan, les dolmens de Gavrinis, l’île aux Moines. Elle avait loué un bateau qui l’attendait... L’heure de la marée passait... Elle engagea Mathurine. Et après lui avoir donné des ordres, pour le dîner, elle partit... On verrait plus tard.

* * *

Il était huit heures du soir, quand, délicieusement fatiguées et ravies de leur promenade, elles débarquèrent, non loin de leur propriété, masquée à cet endroit par une élévation verdoyante de la rive.

– Je suis curieuse de savoir, dit gaiement madame Lechanteur, comment notre Mathurine se sera tirée de son dîner !... Nous allons peut-être manger des choses extraordinaires.

Puis reniflant légèrement.

– Comme ça sent le roussi ! fit-elle.

En même temps, au-dessus des arbres, dans le ciel, elle vit une colonne de fumée épaisse et noire qui montait. Et il lui sembla entendre des clameurs, des cris, des appels sinistres de voix humaines.

– Mais que se passe-t-il donc ? se demanda-t-elle prise d'angoisse... On dirait que c'est à Toulmanach.

Vite, elle escalada la rive, coupa par les bois, courut... Quelque chose rougeoyait entre les feuilles... Les clameurs se rapprochaient... Les cris se faisaient plus distincts. Et, tout à coup, aveuglée par la fumée, étourdie, bousculée, elle se trouva dans la cour et poussa un cri d'horreur. De Toulmanach, il ne restait plus rien que des murs effondrés, des poutres embrasées, des cendres rouges qui crépitaient et fumaient.

Toute souriante, avec sa coiffe blanche, son fichu violet et sa guimpe bien propre, Mathurine était auprès de sa maîtresse.

– C'est très curieux, madame, dit-elle... C'est un nid de frelons... Mon Dieu, oui, un nid de frelons.

Et comme madame Lechanteur restait là, hébétée, les yeux fixes, ne comprenant pas, Mathurine répondit de sa voix chantante :

– C'est un nid de frelons... C'est très vrai ! quand madame a été partie, j'ai visité la maison. Je suis monté au grenier... Un bien beau grenier qu'avait madame... Dans un trou de la charpente, il y avait un nid de frelons... C'est très méchant, cela, madame ; cela pique, ces petites bêtes... Au Guéméné, quand on trouve un nid de frelons, on les enfume... Et ils fuient tous. Et ils ne piquent plus... Alors j'ai apporté un fagot... J'ai mis le feu au fagot... le fagot a mis le feu à la charpente... la charpente a mis le feu à la maison qui était très belle. Et voilà !... Il n'y a plus de nid de frelons, il n'y a plus de maison... Il n'y a plus rien !

– Malheureuse !... misé... râla madame Lechanteur.

Et toute pâle, battant l'air de ses mains, elle défaillit entre les bras de Mathurine.

Les deux amis

L'histoire morale de M. Anastase Gaudon et de M. Isidore Fleury peut s'écrire en deux lignes. Employés dans le même ministère, ils avaient vécu côte à côte, pendant trente-cinq ans, sans passions, sans idées, sans brouilles, d'une même existence ponctuelle, paresseuse et léthargique. Ce qu'ils avaient pu avoir de jeunesse, jadis, avait tout de suite disparu dans le grand ensommeillement du bureau. La parité de leurs goûts inconscients, de leur travail mécanique, de leur néant, les avait liés par une habitude d'eux-mêmes en quelque sorte végétale, plus forte qu'une amitié raisonnée. De la vie qui s'agitait autour d'eux, ils n'avaient rien vu, jamais, rien compris, rien senti. Incapables d'imaginer quoi que ce fût au-delà de soi, ils s'en tenaient à quelques préceptes de morale courante et d'honneur établi, qui constituaient, en leur esprit, toute la science et le but de l'existence humaine. Jamais un rêve « d'autre chose » n'avait pénétré leurs pauvres cervelles, réglées comme une montre par l'administration.

Une seule chose au monde les troublait, en leur constante quiétude : un changement de ministère. Et encore, les impressions indécises qu'ils en avaient étaient-elles le résultat de l'influence excitatrice du milieu, plutôt que de l'événement direct. Durant quelques jours, ils étaient inquiets ; leur pouls battait plus vite ; ils s'élevaient jusqu'à la conception vague d'un renvoi ou d'un avancement possible. Et, le nouveau ministre installé, la paix revenue dans les bureaux, ils reprenaient aussitôt leur vie régulière et neutre de larve endormie. Les habitudes sédentaires, l'indigeste nourriture des crémeries, jointes à la dépression cérébrale qui allait, chaque jour, s'accentuant, les avaient

préservés des dangers spirituels ainsi que des besoins physiques de l'amour. Trois ou quatre fois, à la suite de banquets administratifs, ils avaient été entraînés dans de mauvaises maisons. Et ils en étaient sortis mécontents, plus tristes et volés.

– Ah ! bien, merci ! disait M. Anastase Gaudon... pour le plaisir qu'on a, vrai, c'est cher !

– Faut-il être bête ! opinait M. Isidore Fleury, pour dépenser son argent à ça !

– Mais qu'est-ce qu'on trouve de drôle à ça !... récriminait aigrement M. Anastase Gaudon.

Et M. Isidore Fleury, déclarait non sans dégoût :

– Quand je pense qu'il y a des hommes qui font ça tous les jours... et qui se ruinent pour faire ça !... Non, c'est incroyable !

Pendant plusieurs semaines, après ces fâcheuses aventures, ils pensaient à l'emploi meilleur et vraiment profitable qu'ils auraient pu faire de leur argent, et ils le regrettaient. Il n'y eut point d'autre incident dans leur vie. Mais à mesure qu'ils avancèrent en âge, de nouvelles images hantèrent le désert si vaste et si vide de leur cerveau. Des rêves de repos, de campagnes lointaines s'insinuèrent en eux, indécis d'abord. Puis, ils se précisèrent, peu à, peu, davantage. M. Anastase Gaudon se voyait en manches de chemise dans un jardin. Il voyait des bêches, des pots de fleurs, une petite maison blanche, une levrette dansant, devant lui, sur ses pattes grêles. Son intelligence s'enrichissait de mille notions, de mille formes, auxquelles il n'avait pas songé jusqu'ici. M. Isidore Fleury, lui, suivait des rêveries en chapeau de paille, en veste de toile, et sur des fonds de saulaie, entre des nénuphars, il distinguait nettement un bouchon rouge s'en aller, au bout d'une ligne, à la dérive des eaux profondes, avec d'énormes poissons, nimbés de poêles à frire.

* * *

M. Anastase Gaudon, prit, le premier, sa retraite. Il acquit, près de Bezons, un petit terrain et y bâtit une petite maison. M. Isidore Fleury acquit le terrain voisin, séparé seulement de celui de Gaudon par une simple palissade qu'interrompait un puits mitoyen. Une sente passait au bout de la palissade ; puis, à droite et à gauche, entre des champs dénudés, sans un arbre, des champs couverts alors de chaumes roussis, de gravats, et parsemés, çà et là, de maisons pareilles à des jouets d'enfant sur une table. Au loin, sur la détresse du ciel suburbain, brouillé de vapeurs lourdes, quelques cheminées d'usine crispaient leurs colonnes noires, et l'horizon, au-delà de la plaine tout endeuillée de la tristesse morne des banlieues, se confondait avec les nuages couleur de suie.

Ce fut M. Gaudon qui, expérimenté déjà dans la bâtisse, surveilla la construction de la maison de Fleury. Celui-ci venait le dimanche. La mitoyenneté du puits fournissait aux deux amis l'occasion de plaisanteries intarissables et harmonieuses.

– Nous aurons une femme de journée, mitoyenne ! disait Gaudon. Ce sera notre bonne mitoyenne... Nous aurons aussi un chien... mitoyen...

Et l'œil plus brillant, les pommettes enflammées, il pinçait son ami aux genoux, clamant :

– Ah ! sacré vieux Fleury, va ! Toi aussi, tu es mitoyen... tu es un ami... toyen...

À quoi Fleury, répondait en tapant sur l'épaule de Gaudon :

– Mitoyen... citoyen... ami... toyen... Est-il farce, ce sacré Gaudon !...

* * *

Depuis deux mois, la maison de M. Fleury est bâtie. Elle est pareille à celle de Gaudon. Les deux jardins se ressemblent aussi. Ils ne diffèrent que par le choix des fleurs qui les ornent. M. Gaudon n'aime que les géraniums ; M. Fleury préfère les pétunias. Ils sont parfaitement heureux. Presque toute la journée, assis sur la margelle du puits mitoyen, ils ne se quittent pas, et rêvent à de vagues et réciproques améliorations. L'heure du coucher seule les sépare. Ils ont une bonne qui les satisfait par sa propreté et sa connaissance du mironton. Quant au chien projeté, ils en ont remis l'acquisition à l'année suivante. Tous les matins, en se levant, ils viennent s'asseoir à la margelle du puits.

– As-tu bien dormi ? demande M. Gaudon.

– Heu !... heu !... Et toi, as-tu bien dormi ?

– Ho !... Ho !...

Puis, M. Fleury regarde le prunier : une mince tige défeuillée et qui déjà se dessèche.

Et M. Gaudon contemple longtemps son cerisier qui n'a pas donné de cerises.

– C'est aujourd'hui vendredi, hein ? fait M. Gaudon.

– Oui... c'était, hier, jeudi...

– Et ce sera samedi, demain, par conséquent.

– Comme le temps passe, tout de même !...

– Oui, mon vieux Fleury !

– Oui, mon vieux Gaudon !

Les bras croisés, les yeux vagues, ils ont l'air de réfléchir à des choses profondes. En réalité, ils ne pensent à rien. Au-delà de la sente, la plaine est nue et jaune uniformément. La

Seine coule, invisible, dans ce morne espace. Aucune ligne d'arbres, aucun bateau n'en dévoile le cours sinueux, perdu dans la monotonie plate et ocreuse du sol... Mais ils ne voient même pas cela... Parfois, un souvenir du ministère traverse leur esprit, mais déjà si lointain, si perdu, si déformé !... De ces trente-cinq années passées là, il ne leur reste de vraiment net que l'image imposante de l'huissier, avec sa chaîne d'argent...

– Oh ! qu'on est heureux d'être indépendant ! murmure de temps à autre M. Gaudon.

– Indépendant !... oui, oui ! c'est ça !... répond M. Fleury... Indépendant, chez soi... In-dé-pen-dant !...

Et ce mot qu'ils répètent, avec des temps entre les syllabes, tandis que s'étiolent ici les géraniums et, là, les pétunias, n'éveille en eux aucune autre idée correspondante.

Un soir, après le dîner, M. Gaudon propose :

– Il faudrait enfin peindre la palissade.

– Ah ! oui ! c'est ça ! répond M. Fleury... Et comment la peindrons-nous, la palissade ?

– En vert !

– Non, en blanc !

– Moi, je n'aime pas le blanc.

– Et, moi, je déteste le vert... Le vert n'est pas une couleur !

– Pas une couleur, le vert ?... Et pourquoi dis-tu que le vert n'est pas une couleur ?

– Parce que le vert, c'est laid.

– Laid ?... le vert ?

Et M. Gaudon se lève, ému, très rouge et très digne.

– Est-ce une allusion ?

– Prends cela comme tu voudras.

– Fleury !

– Gaudon !

Et, brusquement, M. Fleury s’emporte, gesticule et grimace.

– Je dis que le vert est laid... parce que j’en ai assez de tes tyrannies... Tu as bâti ma maison, tu as dessiné mon jardin, tu te mêles toujours de mes affaires... J’en ai assez de tes tyrannies...

– De mes tyrannies ?... souffle M. Gaudon... Mais tu es une canaille !

– Et toi, tu es un imbécile... une bête... une bête !...

– Monsieur Fleury !

– Monsieur Gaudon !

Tous les deux, visage contre visage, le poing levé, l’œil furieux, la bouche frémissante, ils s’injurient et se provoquent.

– Je vous défends, monsieur, de remettre jamais les pieds chez moi...

– Si vous osez me regarder en face... je... je..

* * *

Le lendemain, dès l’aube, M. Gaudon commençait à élever un mur entre sa propriété et celle de M. Fleury... Ils vont plaider.

La première émotion

C’était un vieux homme, un peu voûté, très doux, très silencieux, très propre, et qui, jamais, n’avait pensé à rien.

Sa vie était réglée mieux qu’une horloge, car il arrive que les horloges, quelquefois, s’arrêtent et se détraquent. Lui, jamais ne s’arrêtait, ni ne se détraquait. Jamais il n’avait connu la hâte d’une avance, l’émoi d’un retard, la fantaisie d’une sonnerie folle, dans son âme.

Il s’appelait M. Isidore Buche, était employé au ministère de l’Instruction publique. Chose curieuse et unique, il conservait, vieillard, la même place, les mêmes appointements, le même bureau, le même travail, que, jeune homme, lorsqu’il était entré dans la carrière administrative. Un avancement l’eût dérangé dans ses habitudes ; il était incapable d’en supporter l’idée, si l’idée lui en était venue. Mais il ne lui venait jamais aucune idée. L’intrusion, dans son existence, de quelque chose de nouveau, eût été pire pour lui, l’eût davantage effrayé que la mort.

M. Isidore Buche se levait à huit heures, hiver comme été, allait à son bureau, par les mêmes rues, sans s’attarder jamais devant une boutique, sans se retourner derrière un passant, sans baguenauder à suivre la marche alerte d’une femme, ou à contempler la joie d’une affiche sur un mur. Et, par les mêmes rues aussi, le soir, à six heures, il s’en revenait chez lui, du même pas mesuré, mécanique, toujours pareil. Frugalement, il prenait, dans sa chambre, un repas innommable que lui montait sa concierge, ressortait, achetait chez la même marchande, avec les mêmes gestes, *Le Petit Journal* qu’il emportait, sous le bras gauche, pour le

lire, dans son lit, jusqu'à neuf heures. Après quoi, il s'endormait.

Il était bon, et ça lui était facile, n'ayant personne à aimer ; ni femme, ni enfant, ni parent, ni ami, ni chien, ni pauvre, ni fleur ! Il était bon, j'entends qu'il ne disait pas de mal de ses chefs ; n'avait jamais dénoncé un collègue ; supportait, sans jamais répondre, les bourrades et les insultes. Par un singulier euphémisme, on disait de lui : « Ah ! quel brave homme que le père Isidore Buche ! » Le dimanche, toute la journée, il travaillait – car ses appointements étaient modestes –, il travaillait à mettre au clair les comptes d'une vieille dame propriétaire, à Clichy, de cinq maisons d'ouvriers. Il avait soixante ans et jamais il n'avait pensé à rien.

* * *

Jamais il n'avait pensé à rien. Et, pourtant, un jour, tout à coup, il s'étonna de voir dans l'air en allant à son bureau, quelque chose de très haut et qu'il ne connaissait pas. Il ne connaissait ni le Louvre, ni Notre-Dame, ni l'Obélisque, ni l'Arc de Triomphe, ni le Panthéon, ni les Invalides ; il ne connaissait rien. Il avait passé auprès de ces divers monuments sans les regarder, sans les voir, et, par conséquent, sans se demander pourquoi ils étaient là, et ce qu'ils signifiaient. Il avait cependant, de leur présence médiate, un soupçon vague. Ces façades ouvragées, ces dômes, ces flèches, ces masses carrées de pierre, ces cintres ouverts sur le rêve du ciel, ces squares, ces horizons, ces trouées de rues, tout cela se fondait dans l'énorme néant qu'étaient, pour lui, la ville, la nature, toutes les choses, tous les êtres, en dehors de son bureau, de sa chambre, des huissiers du ministère, de sa concierge et du *Petit Journal* ; mais ce quelque chose de soudain, d'inhabituel, qui barrait

le ciel, qui déroutait ce néant, il ne pouvait pas ne pas le voir, et, le voyant, il ne pouvait pas ne pas y penser. Le *Petit Journal* lui apprit que c'était la Tour Eiffel.

Alors, son esprit travailla.

Tous les matins, avec des angoisses torturantes, il se demanda ce que c'était réellement que cette Tour Eiffel, à quoi elle pouvait servir et pourquoi elle s'appelait Eiffel. Ce fut le seul moment de sa vie où, dans son cerveau, s'agita une sorte d'intellectuel tumulte. Il eut la conscience d'une vie probable au-delà de la sienne, d'une vie possible par-delà celle de sa concierge, conscience vacillante et trouble où s'ébauchèrent des formes embryonnaires et des mouvements larveux correspondant à ces formes, et des bruits inharmoniques correspondant à ces mouvements. Mais cela lui faisait mal à la tête de songer à tant de choses. Avec une terreur, il disait, le matin, aux huissiers du ministère : « J'ai encore vu la Tour Eiffel ! » Et le soir, avec la même terreur avivée par des ressouvenirs bibliques, il répétait à sa concierge : « J'ai encore vu la Tour de Babel ! » En lisant le *Petit Journal*, il avait, maintenant, des distractions. Plusieurs fois, il s'était arrêté dans la rue, devant une affiche ; et il avait été surpris, un jour, par l'étrangeté du regard d'un passant. Et pressentant l'approche de quelques fantaisies indéterminées, un besoin sourd de s'évader, hors des cloisons de sa chambre, par-delà les plafonds crasseux de son bureau, il s'effraya. Mais cet extraordinaire bouleversement de son être s'apaisa bientôt, la crise s'évanouit. Peu à peu, il recommença à ne plus rien dire, à ne plus rien voir, à ne plus rien entendre, à ne plus s'arrêter devant une affiche, à ne plus sentir la commotion d'un regard humain. Il retrouva le tic-tac régulier de son horloge intérieure. Et la Tour Eiffel se confondit avec le Louvre, Notre-Dame, l'Obélisque, l'Arc de Triomphe, le Panthéon, les Invalides, dans la brume intraversable dont

s’enveloppaient la mort de son esprit et la mort de ses yeux. Il recommença de ne penser à rien.

* * *

Il recommença de ne penser à rien. Et, pourtant, il lui arriva une chose inattendue et stupéfiante.

Une nuit, il rêva !

Il rêva qu’il pêchait à la ligne, au bord d’un fleuve.

Pourquoi ce rêve ? Jamais il n’avait pêché à la ligne.

Pourquoi un rêve ? Jamais il n’avait rêvé.

Ses nuits étaient aussi vides de rêves que de pensées ses jours. Il dormait comme il vivait : le néant. Le jour et la nuit, c’étaient les mêmes ténèbres morales qui se continuaient.

Cela lui parut un événement grave, un événement terrible, l’introduction d’un rêve dans sa vie nocturne, aussi grave et aussi terrible qu’avait été l’introduction d’une pensée dans sa vie diurne. Mais il ne chercha pas à s’expliquer le pourquoi de ce nouveau mystère.

La nuit suivante, il rêva encore.

Il rêva qu’il pêchait à la ligne. Oui, il se voyait assis, sur une berge, parmi des herbes odorantes et fleuries. Il tenait à la main une longue gaule de roseau. De l’extrémité de la gaule, pendait un mince crin brillant qui traversait l’épaisseur d’un bouchon rouge, flottant sur l’eau. De temps en temps, le bouchon sautillait sur la surface immobile et dure comme un miroir. Il tirait, de toute la force de ses deux poings réunis, au manche de la gaule. Le crin se tendait, la gaule ployait, et il restait ainsi des heures, faisant des efforts acharnés pour amener l’invisible poisson. Alors, il se réveillait en sueur, à bout de force, haletant et, quelques minutes, dans le noir de la chambre qui s’illuminait de

fantastiques, de phosphoriques carcasses de poisson, il gardait l'effroi de cette gaule ployée, de ce crin tendu, et de cette immobile surface d'onde que ne troublait aucun éclair d'ablette, aucun sillage de brochet, aucun remous autour du bouchon rouge.

Durant plusieurs mois, ce rêve le poursuivit, chaque nuit.

– Je n'en prendrai donc jamais ? se disait-il avec épouvante.

Car, tout le jour, il pensait à son rêve. Et il aurait bien voulu ne plus penser à rien.

* * *

Il aurait bien voulu ne plus penser à rien. Et, pourtant, à force de penser à ce rêve, il prit la passion de la pêche à la ligne.

Pour aller à son bureau, M. Isidore Buche fit des détours, longea les quais, et s'attarda à regarder des pêcheurs. Lorsqu'il s'en revenait, le soir, il s'arrêta, devant un magasin, où étaient exposés, à la vitrine, des lignes, des gaules, des accessoires variés et charmants, dont il ne connaissait pas l'usage et qu'il eût voulu posséder. Il trouva un émotionnant plaisir à considérer la carpe, en carton doré, qui se balançait en haut de la devanture, pendue à un fil de soie. Et il se répétait, le cœur battant, les veines tout envahies par des ondes de sang plus chaud : « Je n'en prendrai donc jamais ! »

Un samedi soir, il s'enhardit, entra dans le magasin, fit de fastueuses emplettes, et rentra chez lui, en proie à une agitation insolite. Cette nuit-là, il ne dormit point. Le lendemain, au petit jour, il s'achemina, muni de gaules, de lignes, d'épuisettes, les poches bourrées de boîtes, de trousses, il s'achemina vers la Seine, qu'il longea jusqu'à

Meudon. À Meudon, il choisit une place où l'eau lui sembla profonde, où l'herbe était douce. En préparant sa ligne, suivant les indications qu'on lui avait données au magasin, il se disait : « Voyons !... Voyons !... Je n'en prendrai donc jamais ! » Puis il lança sa ligne à l'eau...

Le matin était en fête, l'eau chantait doucement sur la rive, dans une touffe de roseaux. Sur la berge, des promeneurs flânaient et cueillaient des fleurs.

M. Isidore Buche suivait, sur la surface tranquille du fleuve, le bouchon rouge et bleu. Il avait les lèvres serrées, le cœur mordu par l'angoisse. Quelque chose de dur et de brûlant enserrait son crâne, classiquement couvert d'un large chapeau de paille.

Tout à coup, le bouchon frissonna, et, autour du bouchon, de petites rides apparurent sur l'eau, s'élargirent...

– Oh ! oh ! fit M. Isidore Buche, très rouge...

Le bouchon glissa plus fort sur l'eau, et disparut dans un léger bouillonnement.

– Oh ! oh ! fit-il, très pâle.

Et il sentit une secousse... Et, ayant tiré, il vit le crin se tendre, la gaule ployer ; son cœur battit comme une cloche de Pasques... Une sueur froide roula sur ses tempes... et il tomba, sur la berge... mort !

Un administrateur

Sur la côte bretonne, entre Lorient et Concarneau, est un village, Le Kernac[1].

Des dunes plates, mouvantes, où croissent de maigres pissenlits et des pavots cornus, séparent Le Kernac de la mer. Une crique, bien abritée des vents de sud-ouest, par de hautes murailles de rocs, rouges et carrés, pourvue d'une estacade et d'un quai, sert d'abri aux chaloupes de pêche, aux petits caboteurs fuyant le gros temps. Derrière le village, aux rues resserrées et dévalantes, les terrains ont un aspect désolé. Ce sont, dans une sorte de cuvette, formée par de circulaires coteaux de landes, des prairies marécageuses où, même par les plus secs étés, l'eau stagne, huileuse et noire. De ces prairies montent des émanations pestilentielles. L'humanité qui vit là, dans de sordides taudis, imprégnés de l'odeur des saumures et des pourritures de poisson, est chétive et douloureuse : hommes pâles et rabougris ; femmes spectrales d'une lividité de cire. On ne rencontre que des dos voûtés, d'ambulants cadavres, et, sous les coiffes, dans des visages blancs et fripés, de hagardes prunelles où brille l'éclat vitreux des fièvres, et que brûle le poison des dévorantes malarias. Tandis que l'homme, dans sa chaloupe mal gréée, court la mer, à la poursuite de l'improbable sardine, la femme cultive, comme elle peut, la terre marécageuse et le coteau de landes au-dessus, où çà et là, entre les touffes des ajoncs, apparaissent de tristes emblaves, ainsi que, sur des crânes de vieilles, des plaques de peau dartreuse. Il semble qu'une fatalité irrémédiable pèse sur ce coin de terre maudit, et, par les mornes soirs, par les soirs silencieux, on croit voir la mort passer dans l'air. C'est à l'automne, surtout, que la fièvre

ravage cette population misérable. Les êtres se recroquevillent davantage, se décolorent, se dessèchent, et meurent, pareils à des plantes malades frappées par un vent mauvais.

En cette atmosphère de cimetière, en cette irrespirable nature, il n'y avait qu'un seul homme, qui fût gras et joyeux, c'était le maire.

Ancien sardinier de Concarneau, il avait gagné, rapidement, une jolie fortune, et s'était retiré au Kernac, où il possédait quelques terres et une confortable maison, sur le coteau, le seul coin riant du pays, le seul où il y eût quelque chose qui ressemblât à des arbres, à de la verdure, à des fleurs, à un peu de vie. Les germes mortels de la malaria n'atteignaient pas à la hauteur où se dressait cette maison heureuse, et le vent du large ne laissait de son passage que la santé de sa forte salure et de ses vivifiants aromes.

Ce maire était un très excellent homme ; du moins, il passait pour tel dans le pays. Il ne demandait qu'à se dévouer à ses administrés. Et, de fait, il se dévouait immensément. C'est ainsi, que, avec la complicité du recteur, et en tondant, chaque jour, par des quêtes ingénieuses et de non moins ingénieux impôts, sur la misère des pauvres habitants du Kernac, il avait édifié une belle église en pierre blanche, puis une belle mairie Louis XIII, puis une belle maison d'école Louis XVI, où jamais aucun enfant ne fréquentait.

La commune était obérée, pliait sous le poids de ses dettes. Les gens étaient écrasés d'impôts, de centimes additionnels, de charges multiples ; mais ils considéraient leur maire comme un saint, comme un héros, et cela soulageait un peu leurs souffrances. Lui se réjouissait dans ses bonnes œuvres, et il vivait en paix avec sa conscience, dans l'amour de ses concitoyens.

N’ayant plus aucun édifice à élever pour le bonheur du peuple, il songeait philanthropiquement à de vagues catastrophes, où il pût montrer toutes les bontés de son âme.

– Si, une épidémie effroyable, pouvait fondre, tout à coup, sur le village ? se disait-il... Oh ! comme je les soignerais, comme je les frictionnerais !... Ils meurent, c’est vrai... mais ils meurent, l’un après l’autre, avec une régularité monotone... S’ils pouvaient mourir, dix, vingt, trente d’un seul coup !... Oh ! comme je pourrais employer mon activité, mes qualités d’organisateur, mes tendresses pour ces pauvres diables !

En ces moments-là, il sentait battre dans sa propre poitrine l’âme d’un Jules Simon(1).

Un jour son rêve se précisa. C’était en 1885. Le choléra dévastait Marseille et Toulon(2). Le maire se promenait un matin sur le quai du Kernac, et sa pensée, franchissant les mers et les continents, se pavanait parmi les cholériques de là-bas. Il évoquait les hôpitaux encombrés, les rues mornes, l’effroi des habitants, les corps tordus par l’horrible mal, le manque de cercueils, les grands feux qui brûlaient sur les places publiques, et il se disait :

– Ont-ils de la chance les maires de là-bas !... Moi, jamais je n’aurai de ces chances-là... Et que font-ils ? Rien... Ils perdent la tête, voilà tout. Ce ne sont pas des organisateurs. Ah ! qu’il me vienne une bonne épidémie, et l’on verra ! On ne me connaît pas ! Et qu’est-ce que je demande ?... Rien... Je n’ai pas d’autre ambition que celle d’être utile !... La croix de la Légion d’honneur me suffira...

À ce moment, une chaloupe de Quiberon entra dans le port et vint s’amarrer au quai, contre la cale où le maire, arrêté, songeait à ces charitables songes.

Et, tout à coup, il sursauta :

– Oh ! mon Dieu ! cria-t-il.

Dans le fond de la chaloupe un matelot était couché sur un piquet de filets, paraissant en proie à un mal indicible. Les jambes tordues, les bras crispés, le corps, tout entier, secoué par les hoquets, il poussait d'étranges plaintes, et d'étranges jurons. Le maire, très ému, interpella le patron de la chaloupe.

– Mais cet homme est malade !... Cet homme a le choléra !

– Le choléra ! dit le patron en haussant les épaules... Ah ! oui !... un drôle de choléra !... Il est saoul ! le cochon !...

Le matelot continuait de se plaindre. Un spasme le prit. Il se souleva un peu sur ses poings et, la bouche ouverte, la tête ballante, la poitrine battue par des efforts intérieurs, il laissa échapper un long vomissement.

– Vite !... vite !... du secours !... vociféra le maire... C'est le choléra !... Je vous dis que c'est le choléra !... Le choléra est au Kernac !...

Quelques hommes s'approchèrent... D'autres s'enfuirent... Le maire commanda :

– De l'acide phénique !... Des étuves !... Qu'on allume des feux sur le quai !...

Et, malgré les protestations du patron qui répétait : « Puisque je vous dis qu'il est saoul ! » le maire sauta dans la chaloupe.

– Aidez-moi !... Aidez-moi !... N ayez pas peur...

On souleva le matelot, on le débarqua. Porté par trois hommes, sous la conduite du maire, il fut promené, par toutes les rues du village, jusqu'à l'hospice.

– Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce qu'il y a ?... demandaient les femmes en voyant passer ce cortège insolite !

Et le maire répondait :

– Ça n’est rien !... Rentrez chez vous... Ça n’est rien !... N’ayez pas peur !... C’est le choléra !

Les femmes plus livides, à cette nouvelle, plus spectrales, se répandaient à travers le village, clamant, avec des grimaces d’effroi.

– Le choléra !... le choléra ! le choléra est ici !

Et pendant que tout le monde fuyait, le maire commandait d’une voix retentissante :

– Qu’on aille prévenir le recteur ! Qu’il fasse sonner les cloches !... Qu’on verse du chlore dans les rues !... N’ayez pas peur !... Qu’on allume des feux, comme à Marseille !

À l’hospice, le maire voulut soigner lui-même le malade... Il le débarrassa de ses vêtements, le nettoya de ses ordures... Et comme les sœurs étaient un peu pâles, ils les réconfortait :

– Vous voyez !... Je n’ai pas peur... Il ne faut pas avoir peur !... Ça n’est rien !... je suis là !...

Puis il étendit le corps dans un lit bassiné, le frictionna longtemps avec une brosse, lui posa, au long des flancs, sous les pieds, aux aisselles, sur le ventre, des briques chaudes.

Le matelot grognait, se démenait, repoussait les soins, repoussait les briques qui lui brûlaient la peau, exhalait des plaintes colères, mêlées à de gros jurons.

– Les crampes !... voilà les crampes !... Du rhum, vite !... ordonna le maire... Qu’on m’apporte une bouteille de rhum !... Il n’est que temps !... N’ayez pas peur !...

Il introduisit entre les dents du patient le goulot de la bouteille pleine de rhum. D’abord, le pochard parut ravi. Une expression de joie illumina sa figure.

– Na ! vous voyez ! fit le maire. Il revient à lui... Ça va mieux... Il n’y a que le rhum !

Et, d’un mouvement rapide, il redressa la bouteille toute droite, le goulot profondément enfoncé dans la bouche du matelot.

Tout à coup, le matelot suffoqua. Il fit de grands gestes. Un spasme lui secoua la gorge. Le liquide rejeté coula par la bouche, par le nez, avec un bruit de râle et d’étranges sifflements.

– Allons ! bois donc, avale ! sacré mâtin, dit le maire qui enfonça la bouteille plus avant dans la bouche...

Mais l’œil se convulsait, se renversait sous la paupière. Les membres rigides se détendirent, les gestes cessèrent... Le matelot était mort étouffé par le rhum.

– Trop tard !... prononça le maire d’une voix navrée...

Ce soir-là, le tambour de ville parcourut les rues du Kernac, et, tous les vingt pas, après un roulement, il lisait la proclamation suivante :

AUX HABITANTS DU KERNAC

Mes chers concitoyens,

Le choléra est dans nos murs.

Il a déjà fait de nombreuses victimes.

Qu’on se rassure. Votre maire ne vous abandonnera pas. Il s’installe en permanence à la mairie, prêt à tous les événements, et bien résolu à vous disputer au fléau.

Vive Le Kernac !

Mais les rues étaient désertes, et, déjà, tous les habitants claquaient des dents au fond de leurs taudis fermés.

Monsieur Quart[(1)]

On enterrait hier Monsieur Quart.

Ce fut une émouvante formalité.

Ne voulant pas me distinguer par une abstention unique qui eût été sévèrement jugée, en ce petit pays très impressionnable, très jaloux de son particularisme, je fis comme tout le monde, et j'accompagnai le vénérable Monsieur Quart à sa dernière demeure.

Au cimetière, sous une pluie de neige, fine et glacée, qu'accélérait obliquement un aigre vent du nord-ouest, M. le maire prit la parole, ce qui n'arrive jamais que dans les exceptionnelles occasions de la nécrologie locale, par exemple à la mort d'un conseiller municipal, ou d'un chevalier du Mérite agricole.

Bien que, par système, Monsieur Quart n'eût été rien de tel, et même que, par tempérament, il n'eût été rien du tout, personne ne fut étonné de ce considérable honneur ajouté à l'insolite pompe de ces funérailles, qui rappelaient celles de M. Thiers, en petit. On sentait que quelque chose de national planait au-dessus des liturgies plus humbles et des cortèges moindres.

Après avoir, d'une voix ânonnante et consécratoire, célébré toutes les vertus privées de Monsieur Quart, M. le maire, en veine d'éloquence, conclut comme suit :

« Il ne m'appartient pas, Mesdames et Messieurs, de juger la vie de Monsieur Quart. D'autres, plus autorisés que moi, rendront à cet admirable concitoyen ce mérité et suprême hommage. Si Monsieur Quart, que nous pleurons tous, ne se signala jamais à la reconnaissance de ses compatriotes et de

la Ville que, grâce à votre confiance, j'ai l'honneur d'administrer, par des libéralités matérielles, des actes directs de bienfaisance, ou par l'éclat d'une intelligence supérieure et l'utilité d'une coopération quelconque – pécuniaire ou morale – au développement de notre petite vie municipale, qu'il me soit permis néanmoins – et je crois être l'interprète des sentiments unanimes de notre chère population – qu'il me soit permis, dis-je, de rendre à la mémoire de Monsieur Quart la justice qui lui est due !

« Oui, Messieurs, Monsieur Quart, en qui je veux voir plus qu'un homme – un principe social – nous aura toujours donné l'exemple, le haut et vivifiant exemple d'une vertu – ah ! bien française, celle-là ! – d'une vertu merveilleuse entre toutes, d'une vertu qui fait les hommes forts et les peuples libres : l'Économie !

« Monsieur Quart aura été, parmi nous, le vivant symbole de l'épargne... de cette petite épargne, courageuse et féconde, que nulle déception n'atteint, que nul malheur ne lasse et qui, sans cesse trompée, volée, ruinée, n'en continue pas moins d'entasser, pour les déprédations futures et au prix des plus inconcevables privations, un argent dont elle ne jouira jamais, et qui jamais ne sert, n'a servi et ne servira qu'à édifier la fortune, et à assouvir les passions... des autres.

« Abnégation merveilleuse ! Tire-lire idéale, ô bas de laine !

« Ce sera l'honneur de Monsieur Quart, dans une époque troublée comme la nôtre, d'être demeuré fidèle, *per fas et nefas*, comme dit le poète, à des traditions nationales et gogotesques, où notre optimisme se réconforte, si j'ose m'exprimer ainsi, car, comme l'a écrit un grand philosophe, dont je ne sais plus le nom : « l'épargne est la mère de toutes les vertus, et le principe de toutes les richesses nationales ».

« Et, maintenant, Joseph-Émile Quart, adieu ! »

Malgré ses réticences et ses obscurités, ce discours me fut comme une soudaine illumination. Je compris tout de suite la signification humaine de Monsieur Quart, son importance sociale, et les sentiments correspondants de la foule qui l’admirait et le pleurait, comme un héros. Tout cela me parut d’un enchaînement solide et d’une implacable logique. Je trouvai Monsieur Quart harmonique à la foule, la foule harmonique à Monsieur Quart, et le maire harmonique à celui-ci et à celle-là ! Et je rougis de ne pas avoir compris cela plus tôt !...

Monsieur Joseph-Émile Quart était d’une construction physique lumineusement évocatrice de son âme. Courtaud, gras et rondelet, il avait, entre des jambes grêles, un petit ventre bien tendu, sous le gilet ; et son menton, sur le plastron de la chemise, s’étageait congrûment, en un triple bourrelet de graisse jaune. Sous ses paupières boursouflées, ses yeux jetaient l’éclat triste et froid d’une pièce de dix sous.

Il représentait exactement l’idéal que l’Économie politique, les gouvernements libéraux et les sociétés démocratiques se font de l’être humain, c’est-à-dire quelque chose d’absolument impersonnel, improductif et inerte ; quelque chose de mort qui marche, parle, digère, gesticule et pense, selon des mécanismes soigneusement calculés... quelque chose, enfin, qu’on appelle un petit rentier !

Et, je revis Monsieur Quart sortant de sa maison, chaque jour, à midi, descendant, sur le trottoir de gauche, la rue de Paris, allant jusqu’au quarante-cinquième arbre, sur la route de Bernichette ; puis rentrant, chez lui, par le trottoir de droite, ayant fait le même nombre de pas que la veille, et n’ayant dépensé de mouvements musculaires et d’efforts cérébraux que ce que pouvait lui en permettre le petit

compteur intérieur, réglé et remonté par l'État chaque matin, qui lui tenait lieu d'âme !

La foule s'écoula lentement, du cimetière, en proie à une tristesse visible. Je rejoignis le maire qui s'essuyait la bouche, encore enduite de la salive épaisse de ses paroles. Nous jetâmes une dernière pelletée de terre gelée dans la fosse où l'on avait descendu le cercueil de Monsieur Quart. Et nous revînmes ensemble vers la ville.

– Oui, mon cher monsieur, me dit le maire, notre Quart fut un héros, et l'on élève des statues à des gens qui ne le valent pas ; à des écrivains, par exemple, à des philosophes et des savants qui troublent la vie des hommes et la compliquent d'inutiles pensées, et de gestes plus inutiles encore... Il y aurait eu bien plus à dire, sur la tombe de cet admirable Monsieur Quart, que ce que j'ai dit... Mais que voulez-vous !... Cette foule n'aurait rien compris !... Ce qui me touche dans le cas de Monsieur Quart, c'est que jamais il ne goûta la moindre joie, jamais il ne prit le moindre plaisir... Même au temps de sa richesse, il ne connut – ce que les plus pauvres des mendiants connaissent parfois – une heure de bon temps. Il se priva de tout et vécut, à côté de son argent, plus misérable et plus dénué que le vagabond des grandes routes... Dans ses promenades quotidiennes, il ne dépassait pas le quarante-cinquième arbre de l'avenue de Bernichette. De même, dans toutes les directions de la connaissance et de la fantaisie humaines, il n'a point dépassé le quarante-cinquième arbre. Il ne voulut accepter ni un honneur, ni une responsabilité, quelle qu'elle fût, dans la crainte d'avoir à payer cela par des obligations et des charges qui l'eussent distrait de son œuvre. Il économisa !... Il épargna !... Voilà son œuvre !... Rien ne l'arrêta, ni les vols domestiques, ni les conversions de la Rente, ni les catastrophes financières !... Et comme il avait, en toutes choses, des idées justes et saines !... Un jour, il me vit donner un sou à un pauvre qui semblait mourir de faim. « Pourquoi donner de l'argent aux

pauvres ? me dit-il... Vous encouragez leurs vices, vous facilitez leurs instincts de gaspillage et de débauche... Croyez-vous donc que les pauvres économisent ?... Ils boivent, mon cher Monsieur, ils boivent votre argent !... Moi, je n’ai jamais rien donné... Jamais je ne donnerai rien... » Il avait de ces paroles profondes !...

Le temps laissé à l’admiration, il ajouta :

– En effet, Quart conforma rigoureusement sa conduite et ses principes de morale sociale... Il ne donna jamais rien... On lui prit tout... Les Lots turcs, le Panama et d’autres choses !... Il est mort ruiné !... S’il avait vécu plus longtemps, nous eussions été obligés de le prendre à l’hospice, comme un indigent !... Quelle admirable existence !...

Nous étions arrivés devant la porte du maire, qui, me serrant la main, conclut mélancoliquement :

– Gambetta a dit que les temps héroïques étaient passés !... Eh bien ! il ne savait pas ce que c’est qu’un petit rentier.

Les souvenirs d’un pauvre diable

I

Ces pages que j’écris ne sont point une autobiographie selon les normes littéraires.

Ayant vécu de peu, sans bruit, sans nul événement romanesque, toujours solitaire, même dans ma famille, même au milieu de mes amis, même au milieu des foules un instant coudoyées, je n’ai pas la vanité de penser que ma vie puisse offrir le moindre intérêt, ou le plus petit agrément, à être racontée.

Je n’attends donc, de ce travail, nulle gloire, nul argent, ni la consolation de songer que je puisse émouvoir l’âme de quelqu’un. Et pourquoi quelqu’un sur la terre se préoccuperait-il du silencieux insecte que je suis ? Je suis, dans le monde qui m’entoure de son immensité, un trop négligeable atome. Volontairement, ou par surprise, je ne sais, j’ai rompu tous les liens qui m’attachaient à la solidarité humaine ; j’ai refusé la part d’action, utile ou malfaisante, qui échoit à tout être vivant. Je n’existe ni en moi, ni dans les autres, ni dans le rythme le plus infime de l’universelle harmonie. Je suis cette chose inconcevable et peut-être unique : rien ! J’ai des bras, l’apparence d’un cerveau, les insignes d’un sexe ; et rien n’est sorti de cela, rien, pas même la mort ! Et si la nature m’est si persécutrice, c’est que je tarde, trop longtemps sans doute, à lui restituer ce petit tas de fumier, cette mince pincée de pourriture qu’est mon corps, et de tant de formes, charmantes, qui sait ?... tant d’organismes curieux attendent de naître, pour perpétuer la vie dont, en réalité, je ne fais rien, sinon que

l’interrompre. Qu’importe donc si j’ai pleuré, si, du soc de mes ongles, j’ai parfois labouré ma sanglante poitrine !... Au milieu de l’universelle souffrance, que sont mes pleurs ? Que signifie ma voix déchirée de sanglots ou de rires, parmi ce grand lamento qui secoue les mondes affolés par l’impénétrable énigme de la matière ou de la divinité ?

Si j’ai dramatisé ces quelques souvenirs de l’enfance qui fut mienne, ce n’est pas pour qu’on me plaigne, qu’on m’admire ou qu’on me haïsse. Je sais que je n’ai droit à aucun de ces sentiments dans le cœur des hommes. Et qu’en ferais-je ?

Est-ce la voix du suprême orgueil qui parle en moi, à cette minute ? Tentai-je d’expliquer, d’excuser par de trop subtiles et vaines raisons la retombée de l’ange que j’aurais pu être, à la croupissante, à l’immonde larve que je suis ? Oh ! non ! je n’ai pas d’orgueil, je n’ai plus d’orgueil ! Chaque fois que ce sentiment a voulu pénétrer en moi, je n’ai eu, pour le chasser, qu’à porter les yeux vers le ciel, vers ce gouffre épouvantant de l’infini, où je me sens plus petit, plus inaperçu, plus infinitésimal que la diatomée perdue dans l’eau vaseuse des citernes. Oh ! non, je le jure, je n’ai pas d’orgueil.

Ce que j’ai voulu, c’est, en donnant à ces quelques souvenirs une forme animée et familière, rendre plus sensible une des plus prodigieuses tyrannies, une des plus ravalantes oppressions de la vie – dont je n’ai pas été le seul à souffrir, hélas ! – : l’autorité paternelle. Car tout le monde en a souffert, tout le monde porte en soi, dans les yeux, sur le front, sur la nuque, sur toutes les parties du corps où l’âme se révèle, où l’émotion intérieure afflue en lumières attristées, en déformations spéciales, le signe caractéristique, l’effrayant coup de pouce de cette initiale, de cette ineffaçable éducation de la famille. Et puis, il me semble que ma plume, qui grince sur le papier, me distrait un peu de l’effroi de ces poutres, d’où quelque chose de plus

lourd que le ciel du jardin pèse sur ma tête. Et puis, il me semble encore que les mots que je trace deviennent des êtres, des personnages vivants, des personnages qui remuent, qui parlent, qui me parlent – oh ! concevez-vous la douceur de cette chose incompréhensible ! – qui me parlent !...

J'ai aimé mon père, j'ai aimé ma mère. Je les ai aimés jusque dans leurs ridicules, jusque dans leur malfaisance pour moi. Et, à l'heure où je confesse cet acte de foi, depuis qu'ils sont tous les deux là-bas, sous l'humble pierre, chairs dissolues et vers grouillants, je les aime, je les chéris plus encore, je les aime et je les chéris de tout le respect que j'ai perdu. Je ne les rends responsables ni des misères qui me vinrent d'eux, ni de la destinée indicible que leur parfaite et si honnête inintelligence m'imposa comme un devoir. Ils ont été ce que sont tous les parents, et je ne puis oublier qu'eux-mêmes souffrirent, enfants, ce qu'ils m'ont fait souffrir. Legs fatal que nous nous transmettons les uns aux autres, avec une constante et inaltérable vertu.

Toute la faute en est à la société qui n'a rien trouvé de mieux, pour légitimer ses actes et consacrer, sans contrôle, son suprême pouvoir, surtout pour maintenir l'homme servilisé, que d'instituer ce mécanisme admirable de crétinisation : la famille.

Tout être, à peu près bien constitué, naît avec des facultés dominantes, des forces individuelles, qui correspondent exactement à un besoin ou à un agrément de la vie. Au lieu de veiller à leur développement, dans un sens normal, la famille a bien vite fait de les déprimer et de les anéantir. Elle ne produit que des déclassés, des révoltés, des déséquilibrés, des malheureux, en les rejetant, avec un merveilleux instinct, hors de leur sein ; en leur imposant, de par son autorité légale, des goûts, des fonctions, des actions qui ne sont pas les leurs, et qui deviennent, non plus une joie, ce qu'ils devraient être, mais un intolérable supplice.

Combien rencontrez-vous, dans la vie, de gens réellement adéquats à eux-mêmes ?

J'avais un amour, une passion de la nature bien rares chez un enfant de mon âge. Et n'était-ce point là un signe d'élection ? Oh ! que je me le suis souvent demandé ! Tout m'intéressait en elle, tout m'intriguait. Combien de fois suis-je resté, des heures entières, devant une fleur, cherchant, en d'obscurs et vagues tâtonnements, le secret, le mystère de sa vie ! J'observais les araignées, les fourmis, les abeilles, les féeriques transformations des chenilles, avec des joies profondes, traversées aussi de ces affreuses angoisses de ne pas savoir, de ne pas connaître. Souvent, j'adressais des questions à mon père ; mais mon père n'y répondait jamais et me plaisantait toujours.

– Quel drôle de type tu fais ! me disait-il... Où vas-tu chercher tout ce que tu me racontes ?... Les abeilles, eh bien ! ce sont les femelles des bourdons, comme les grenouilles sont les femelles des crapauds... Et elles piquent les enfants paresseux... Es-tu content, maintenant ?

Quelquefois, il était plus bref.

– Hé ! tu m'embêtes avec tes perpétuelles interrogations !... Qu'est-ce que cela peut te faire ?...

Je n'avais ni livre, ni personne pour me guider. Pourtant, rien ne me rebutait et c'était, je crois, une chose vraiment touchante que cette lutte d'un enfant contre la formidable et incompréhensible nature.

Un jour qu'on creusait un puits à la maison, je conçus, tout petit et ignorant que je fusse, la loi physique qui détermina la découverte des puits artésiens.

J'avais été souvent frappé, dans mes quotidiennes constatations, de ce phénomène de l'élévation des liquides dans les vases se communiquant. J'appliquai, par le raisonnement, cette théorie innée et bien confuse encore dans mon esprit, aux nappes d'eau souterraines, et je

conçus, oui, par une explosion de précoce génie, je conçus la possibilité d'un jaillissement d'eau de source, au moyen d'un forage, dans un endroit déterminé du sol.

Je fis part de cette découverte à mon père. Je la lui expliquai du mieux que je pus, avec un afflux de paroles et de gestes, qui ne m'était pas habituel.

– Qu'est-ce que tu me chantes là ? s'écria mon père... Mais c'est le puits artésien que tu as découvert, espèce de petite brute !

Et je vois encore le sourire ironique qui plissa son visage glabre, et dont je fus tout humilié.

– Je ne sais pas, balbutiai-je... Je te demande...

– Mais, petite bourrique, il y a longtemps que c'est découvert, les puits artésiens !... Ah ! ah ! ah ! Je parie que, demain, tu découvriras la lune !...

Et mon père éclata de rire. Ce rire, comme il me fit mal !

Ma mère survint. Elle ne m'était pas indulgente non plus.

– Tu ne sais pas, lui dit mon père... Nous avons un grand homme pour fils ! Le petit vient de découvrir les puits artésiens !... ma parole d'honneur !

– Oh ! l'imbécile ! glapit ma mère... Il ferait bien mieux d'apprendre son histoire sainte...

Ce fut au tour de mes sœurs qui accoururent, avec leurs visages pointus et curieux.

– Saluez votre frère, mesdemoiselles... C'est un grand inventeur !... Il vient de découvrir les puits artésiens !

Et mes sœurs, désagréables et méchants roquets, jappèrent, et, grimaçant, et me tirant la langue :

– Il ne sait quoi inventer pour être ridicule !... Bête, bête, bête !...

Puis enfin, les amis, les voisins, tout le pays, surent bientôt que j'avais découvert un moyen de creuser les puits,

comme on enfonce une cuiller dans un pot à beurre. Ce fut, autour de ma pauvre petite personne humiliée, un éclat de rire méprisant, et des moqueries qui durèrent longtemps. Je sentis la déconsidération de toute une ville peser sur moi, comme si j'eusse commis un crime.

Et je faillis mourir de honte.

II

Je ne dépassai pas l'école primaire où, d'ailleurs, je n'obtins aucun succès, je dois le dire. Mon père avait déclaré à l'instituteur, en me confiant à lui, que j'étais excessivement borné, et qu'il ne tirerait rien de moi. Celui-ci s'en tint respectueusement à cette opinion, et n'essaya même pas, une seule fois, de se rendre compte de ce qu'il pouvait bien y avoir derrière cette stupidité que m'octroyait, avec tant d'assurance, l'autorité paternelle. Et, naturellement, cette opinion bien constatée et indiscrètement répandue, je devins le souffre-douleur de mes camarades, comme j'avais été celui de ma famille.

Il fut pourtant question, un moment, de m'envoyer au collège ; mais réflexion faite, et toutes raisons pesées, on décida que mon éducation était suffisante ainsi.

– Il est bien trop bête, pour aller au collège !... disait ma mère... Nous n'en aurions que des ennuis.

– Des mortifications !... appuyait mon père, qui aimait les grands mots.

– Oui ! Oui ! Qu'est-ce qu'il ferait au collège ?... Rien, parbleu !... Ce serait de l'argent perdu !

Mes sœurs consultées, car elles montraient, en toutes choses, un précoce bon sens, glapirent :

– Au collège !... Lui ?... Ah ! l’imbécile !...

D’un autre côté, on ne voulait pas me garder, toute la journée, à la maison où j’étais une cause de perpétuel agacement, surtout depuis la si malheureuse invention du puits artésien. Je voyais nettement, dans les huit regards de ma famille, la crainte que je ne découvrisse quelque chose de plus extraordinaire encore ; et, pour m’en ôter l’idée, il ne se passait pas de jour qu’on ne me rappelât, aigrement, avec de lourdes ironies, et de persistantes humiliations, le souvenir de cette ridicule aventure. Moi, qui n’avais plus le droit, sous peine de dures réprimandes ou d’intolérables moqueries, de faire un geste, ni de toucher à un objet ; moi, qu’on rendait responsable de ce qu’il advenait de fâcheux, de la pluie, de la grêle, de la sécheresse, de la pourriture des fruits, j’étais prêt à accepter, comme une délivrance, tout ce que la fantaisie saugrenue de mes parents pourrait leur suggérer, en vue de mon avenir, comme ils disaient. De mon avenir !

Il fut donc résolu que je travaillerais chez le notaire comme « sous-saute-ruisseau », étrange et nouvelle fonction que le tabellion n’hésita pas à créer, en considération de l’amitié qui le liait à notre famille.

– On verra plus tard ! conclut mon père... L’important, aujourd’hui, est de lui mettre le pied à l’étrier...

Mes sœurs se marièrent à quelques mois de distance, et peu après mon ordination dans le notariat. Elles épousèrent des êtres vagues, étrangement stupides, dont l’un était receveur de l’enregistrement, et l’autre, je ne sais plus quoi. Non, en vérité, je ne sais plus quoi. À peine si je leur adressai la parole, et je les traitai comme des passants.

Quand ils eurent compris que je ne comptais pour rien dans la famille, ils me négligèrent totalement, me méprisèrent tous les deux pour ma faiblesse, pour mes

façons solitaires et gauches, pour tout ce qui n’était pas eux, en moi.

C’étaient de grands gaillards, bruyants et vantards, ayant beaucoup vécu dans la lourde, dans l’asphyxiante bêtise des petits cafés de village. Ils y avaient appris, ils en avaient gardé des gestes spéciaux et techniques. Par exemple, quand ils marchaient, avançaient le bras, saluaient, mangeaient, ils avaient toujours l’air de jouer au billard, de préparer des effets rétrogrades, importants et difficiles. Et, naturellement, il leur était arrivé des aventures merveilleuses, de frissonnantes histoires, où ils s’étaient conduits en héros. Dans la famille et dans le pays, on les trouva excessivement distingués.

– Sont-elles heureuses ! s’exclamait-on, en enviant mes sœurs.

Le receveur de l’enregistrement avait débuté, comme fonctionnaire, dans un petit canton des Alpes. Il y avait chassé le chamois, ce qui le rendait un personnage admirable, auréolé de légende et de mystère. Lorsqu’il racontait ses prouesses, il mimait avec des gestes formidables les gouffres noirs, les hautes cimes, les guides intrépides, et les chamois bondissants ; ma sœur, extasiée, atteignait les purs, les ivres, les infinis sommets de l’amour. Et qu’elle était laide, alors !

L’autre n’avait pas chassé le chamois, mais il avait sauté des barrières, et il les sautait encore. Il les sautait avec une hardiesse, une souplesse qui faisaient battre le cœur de mon autre sœur comme si son fiancé eût pris une ville d’assaut, dispersé des armées, conquit des peuples. Le dimanche, à la promenade, tout d’un coup, à la vue d’une barrière, il interrompait la conversation, prenait son élan, sautait et ressautait la barrière ; puis, revenant près de nous, il nous défiait l’un après l’autre :

– Faites-en autant !

Il s’adressait à moi, avec une insistance qu’on trouvait fort spirituelle et d’un goût délicat.

– Voyons ! Essayez ! faites-en autant.

Et c’étaient des rires moqueurs.

– Oh ! lui !... Il ne sait rien faire, lui !... Il ne sait même pas courir... il ne sait même pas marcher !...

Alors, jusqu’au soir, il fallait entendre le récit – telle une épopée – de toutes les barrières qu’il avait franchies, des barrières hautes comme des maisons, comme des chênes, comme des montagnes – et des barrières vertes, rouges, bleues, blanches, et des murs, et des haies... En racontant, il tendait le jarret, le raidissait, le faisait jouer, fier de ses muscles... Mon autre sœur défaillait d’amour, elle aussi, emportée, par l’héroïsme de cet incomparable jarret, dans un rêve de joies sublimes et redoutables.

On les trouva, une après-midi, sur le banc de la tonnelle, ma sœur à demi pâmée entre les jarrets de son fiancé. Il fallut avancer le mariage.

Et je me souviens de scènes horribles, de répugnantes et horribles scènes, le soir, dans le salon, à la lueur terne de la lampe, qui éclairait, d’une lueur tragique, d’une lueur de crime, presque, ces étranges visages, ces visages de fous, ces visages de morts.

La mère du receveur de l’enregistrement vint une fois pour régler les conditions du contrat et l’ordonnance du trousseau. Elle voulait tout avoir et ne rien donner, disputant sur chaque article, âprement ; son visage se ridait de plis amers ; elle coulait sur ma sœur des regards aigus, des regards de haine, et elle répétait sans cesse :

– Ah ! mais non !... On n’avait pas dit ça !... Il n’a jamais été question de ça !... Un châle de l’Inde !... Mais c’est de la folie !... Nous ne sommes pas des princes du sang, nous autres !...

Mon père qui avait cédé sur beaucoup de points s'emporta, lorsque la vieille dame eut contesté le châle de l'Inde.

– Nous ne sommes pas des princes du sang, c'est possible ! dit-il avec une dignité... Mais nous sommes des gens convenables, des gens honorables... Nous avons une situation, un rang... Le châle de l'Inde a été promis... Vous donnerez le châle de l'Inde...

Et d'une voix nette, catégorique, il ajouta :

– Je l'exige... J'ai pu faire des sacrifices au bonheur de ces enfants... Mais ça !... je l'exige !

Il se leva, se promena dans le salon, les mains croisées derrière le dos, les doigts agités par un mouvement de colère... Il y eut un moment de dramatique silence.

Ma mère était très pâle ; ma sœur avait les yeux gonflés, la gorge serrée. Le receveur de l'enregistrement ne pensait plus aux chamois et fixait un regard embarrassé sur une chromolithographie, pendue au mur, en face de lui. La vieille dame reprit :

– Et ça nous avancera bien, tous, que cette petite ait un châle de l'Inde, si elle n'a rien à manger.

– Ma fille !... rien à manger ? interrompit mon père, qui se plaça tout droit et presque menaçant devant la vieille dame, dont le visage se plissa ignoblement... Et pour qui me prenez-vous, Madame ?

Mais elle s'obstina :

– Un châle de l'Inde !... Je vous demande un peu !... Savez-vous ce que cela coûte, seulement ?

– Je n'ai pas à le savoir, Madame... Je n'ai à savoir que ceci : une chose promise est une chose promise !

Ma mère, de plus en plus pâle, intervint :

– Madame !... C'est l'habitude !... Un trousseau est un trousseau !... Nous n'avons pas demandé de dentelles, bien que dans notre position, nous eussions pu exiger aussi un châle de dentelles... Mais, le châle de l'Inde !... Voyons, Madame, les filles d'épiciers en ont !... Ça ne serait pas un mariage sérieux !

La vieille dame, qui était à bout d'arguments, frappa sur le guéridon, de sa main sèche.

– Eh bien, non ! cria-t-elle, je ne donnerai pas de châle de l'Inde... Si vous voulez un châle de l'Inde, vous le paierez... A-t-on vu ?... C'est mon dernier mot !

Ma sœur dont les yeux étaient pleins de larmes, n'y put tenir davantage. Elle sanglota, s'étouffa dans son mouchoir, hoquetant douloureusement, et si déplorablement laide que je détournai d'elle mes yeux pour ne pas la voir.

– Je n'en veux pas... du châle... de l'Inde... gémissait-elle... Je veux me marier !... Je veux me marier !

– Ma fille ! s'écria mon père.

– Ma pauvre enfant ! s'écria ma mère.

– Mademoiselle ! Mademoiselle ! s'écria le receveur de l'enregistrement dont les bras allaient et venaient comme s'ils eussent poussé une longue queue sur un long billard.

Entre ses hoquets, ses sanglots, ma sœur suppliait d'une voix cassée, d'une voix étouffée dans l'humide paquet de son mouchoir :

– Je veux me marier !... Je veux me marier !

On l'entraîna dans sa chambre... Elle se laissait conduire, ainsi qu'une chose inerte, répétant :

– Je veux me marier... je veux me marier...

Ce fut sur moi que se passa la colère de la famille. Mon père m'apercevant, tout à coup, me gifla et me poussa hors du salon, furieux.

– Et pourquoi es-tu ici ?... Qui t’a prié de venir ici ?... C’est de ta faute, ce qui arrive... Allons, va-t’en...

Ainsi, d’ailleurs, se terminaient toutes les scènes.

Ma sœur se maria, sans châle de l’Inde ; puis elle partit. Mon autre sœur se maria également, sans châle de l’Inde, puis elle partit... Et je n’entendis plus le glapissement de mes sœurs.

Un silence envahit la maison. Mon père devint très triste. Ma mère pleura, ne sachant plus que faire de ses longues journées. Et les serins de mes sœurs, dans leur cage abandonnée, périrent, l’un après l’autre.

Moi, je copiais des rôles chez le notaire, et je regardais, d’un œil amusé, le défilé, en blouses bleues et en sabots, de toutes les passions, de tous les crimes, de tous les meurtres que souffle à l’âme des hommes l’âme homicide de la Terre.

III

Je suis né avec le don fatal de sentir vivement, de sentir jusqu’à la douleur, jusqu’au ridicule. Dès ma toute petite enfance je donnais, au moindre objet, à la moindre chose inerte, des formes supravivantes, en mouvement et en pensée. J’accumulais sur mon père, ma mère, mes sœurs, des observations irrespectueuses et désolantes, qui n’étaient pas de mon âge. D’autres eussent tiré parti, plus tard, de ces qualités exceptionnelles ; moi, je ne fis qu’en souffrir, et elles me furent, toute la vie, un embarras.

En même temps que cette sensibilité suraiguisée par l’ironie, j’avais une grande timidité, si grande que je n’osais parler à qui que ce fût, pas même à mon père, qui m’en avait ôté toute envie, pas même au chien de mon père, le vieux Tom, lequel participait à la répulsion et à la crainte

dont j’englobais toute la famille, car il affectait, lui aussi, de ne pas me comprendre.

Ne pas être compris par un chien, n’est-ce point le dernier mot de la détresse morale ? J’avais donc fini par garder tout pour moi et en moi. À peine répondais-je aux questions qui m’étaient adressées. Bien souvent, sans raison, je n’y répondais que par des larmes.

Vraiment, je n’ai pas eu de chance. J’ai grandi dans un milieu tout à fait défavorable au développement de mes instincts et de mes sentiments. Et je n’ai pu aimer personne, moi qui, par nature, étais organisé pour aimer trop et trop de gens. Dans l’impossibilité où j’étais d’éprouver de l’amour pour quelqu’un, je le simulai, et je crus écouler ainsi le trop-plein des tendresses qui bouillonnaient en moi. En dépit de ma timidité, je jouais la comédie des effusions, des enthousiasmes ; j’eus des folies d’embrassements qui me divertirent et me soulagèrent un moment. Mais l’onanisme n’est pas l’amour. Loin d’éteindre les ardeurs génésiques, il les surexcite et les fait dévier vers l’inassouvi.

* * *

Quelques mois après le mariage de mes sœurs, j’eus une fièvre typhoïde, qui se compliqua de méningite, et, par miracle, j’en guéris.

La maladie liquéfia, en quelque sorte, mon cerveau. Dès que je bougeais la tête, il me semblait qu’un liquide se balançait, entre les parois de mon crâne, comme dans une bouteille remuée. Toutes mes facultés subirent un temps d’arrêt. Je vécus dans le vide, suspendu et bercé dans l’infini, sans aucun point de contact avec la terre. Je demeurai longtemps en un état d’engourdissement physique et de sommeil intellectuel, qui était doux et profond comme la mort. Sur l’avis du médecin, mes parents,

inquiets et honteux de moi, me laissèrent tranquille, et décidèrent que je ne retournerais pas chez le notaire.

Ce fut pour moi une époque d'absolu bonheur, et dont je n'ai véritablement conscience qu'aujourd'hui. Durant plus d'une année, je savourai – incomparables délices de maintenant – la joie immense, l'immense paix de ne penser à rien. Étendu sur une chaise-longue, les yeux toujours fermés à la lumière, j'avais la sensation du repos éternel, dans un cercueil. Mais la chair repousse vite aux blessures des enfants ; les os fracturés se ressoudent d'eux-mêmes ; les jeunes organes se remettent promptement des secousses qui les ont ébranlés ; la vie a bien vite fait de rompre les obstacles qui arrêtent un moment le torrent de ses sèves. Je repris des forces, et, avec les forces revenues, peu à peu, je redevins la proie de l'éducation familiale, avec tout ce qu'elle comporte de déformations sentimentales, de lésions irréductibles et d'extravagantes vanités.

Alors, tous les jours, à toutes les minutes, j'entendis mes parents, à propos de choses que j'avais faites ou que je n'avais pas faites, dire sur un ton, tantôt irrité, tantôt compatissant : « C'est désolant !... Il ne comprend rien !... Il ne comprendra jamais rien... Quel affreux malheur pour nous que cette méningite ! » Et ils regardaient avec effroi, mais sans oser me les reprocher, – car c'étaient d'honnêtes gens, selon la loi, – les morceaux que je dévorais avidement, dans le silence des repas, dont ils savaient très bien qu'ils ne seraient pas payés.

Loin que ma sensibilité eût été diminuée par le mal qui avait si intimement atteint mes moelles, elle se développa encore, s'exagéra jusqu'à devenir use sorte de trépidation nerveuse. Quand mon père, avec une insouciance de perroquet, me demandait : « As-tu bien dormi, cette nuit ? », je sanglotais à perdre la respiration, à m'étouffer. De quoi, mon père, qui était un homme pratique, s'étonnait grandement. Ce mutisme éternel, coupé de temps à autre

par ces inexplicables larmes, ressemblait à un incurable abrutissement, et ma famille ne pouvait s’y faire. Tout me fut une souffrance. Je recherchais je ne sais quoi dans la prunelle des hommes, aux calices des fleurs, aux formes si changeantes, si multiples de la vie, et je gémissais de n’y rien trouver qui correspondît au vague, obscur et angoissant besoin d’aimer qui emplissait mon cœur, gonflait mes veines, tendait toute ma chair et toute mon âme vers d’inétreignables étreintes et d’impossibles caresses.

Une nuit que je ne dormais pas, j’ouvris la fenêtre de ma chambre et, m'accoudant sur la barre d’appui, je regardai le ciel, au-dessus du jardin noyé d’ombre. Le ciel était mauve, de ce mauve si tendre, si pur, si doucement irradiant, et, dans ce mauve, des millions d’étoiles brillaient. Pour la première fois, j’eus conscience de cette immensité formidable, de cette immensité couleur de fleur, que j’essayais de sonder – est-ce comique ! – avec de pauvres petits regards d’enfant, et j’en fus tout écrasé. J’eus la terreur de ces étoiles si muettes, dont le clignotement recule encore, sans l’éclairer jamais, l’affolant mystère de l’incommensurable. Qu’étais-je, moi, si petit, parmi ces mondes ? De qui donc étais-je né ? Et pourquoi ? Où donc allais-je, vile fibre, imperceptible atome perdu dans ce calme tourbillon des impénétrables harmonies ? Et qu’étaient mon père, ma mère, mes sœurs, nos voisins, nos amis, les passants, toute cette poussière vivante, toute cette minuscule troupe d’insectes emportée par on ne sait quoi, vers on ne sait où ? Je n’avais pas lu Pascal – je n’avais rien lu encore – et, quand, plus tard, cette phrase que je cite de mémoire, me tomba sous les yeux : « Je ne sais qui m’a mis au monde, ni ce que c’est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance, terrible de toutes ces choses », je tressaillis de joie et de douleur, de voir exprimés si nettement, si complètement, les sentiments qui m’avaient agité cette nuit-là.

Toute cette nuit-là, je restai appuyé contre la fenêtre ouverte, sans un mouvement, le regard perdu dans l'épouvante du ciel mauve, et la gorge si serrée que les sanglots dont était pleine ma poitrine ne pouvaient s'en échapper et me suffoquaient. Mais le matin, enfin, reparut. L'aube se leva et, avec elle, la vie, qui dissipe les songes de mort et qui couvre de bruits familiers le silence oppressant de l'infini. Des portes s'ouvrirent, des volets claquèrent sur les murs, une pie s'envola d'une touffe de troènes, les chats, bondissant dans l'herbe humide, rentrèrent de leurs chasses nocturnes. Je vis la cuisinière qui balaya le seuil de notre maison ; je vis ma mère descendre dans le jardin, étendre sur la pelouse des linges grossiers et des carrés de laine brune. De la fenêtre où je l'observais, elle était douloureusement hideuse. Sa silhouette revêche chagrinait le réveil si frais, si pur du matin ; les fleurettes du gazon s'offensaient de son sale bonnet de nuit et de sa camisole fripée. Son jupon noir, mal attaché aux hanches, clapotait sur d'infâmes savates qui traînaient dans l'herbe, pareilles à de répugnants crapauds. Elle avait une nuque méchante, un profil dur, un crâne obstiné. Rien de maternel n'avait dû jamais faire frissonner ce corps déformé. Tout d'abord sa vue m'irrita comme une tache sur une belle étoffe de soie claire. Et puis, j'eus une immense pitié d'elle, qui me fit fondre en larmes. J'aurais voulu, à force de baisers et de caresses, faire pénétrer dans ce crâne, sous ce bonnet, un peu de la clarté de ce virginal matin. Je descendis au jardin, et, courant vers ma mère, je me jetai dans ses bras :

– Maman !... maman !... maman !... implorai-je... Pourquoi ne regardes-tu pas les étoiles, la nuit ?

Elle poussa un cri, effrayée de ma voix, de mon regard, de mes larmes, et, s'arrachant à mes embrassements, elle s'enfuit.

Ce jour-là, j'accompagnai mon père aux obsèques d'un vieux fermier que je connaissais à peine. Au cimetière,

durant le défilé devant la fosse, je fus pris d'une étrange tristesse. Quittant la foule des gens qui se bousculaient et se disputaient l'aspersoir, je courus à travers le cimetière. Je me heurtais aux tombes et pleurais à fendre l'âme d'un fossoyeur. Mon père me rejoignit.

– En bien ? Qu'est-ce que tu as ?... Pourquoi pleures-tu ? Pourquoi t'en vas-tu ? Es-tu malade ?

– Je ne sais pas, gémis-je... Je ne peux pas...

Mon père me prit par la main, et me ramena à la maison.

– Voyons, raisonna-t-il... Tu ne le connaissais pas, le père Julien ?

– Non !

– Par conséquent, tu ne l'aimais pas ?

– Non.

– Alors, qu'est-ce qui te prend ?... Pourquoi pleurer ?

– Je ne sais pas...

– Regarde-moi, voyons !... Je le connaissais, moi, le père Julien... C'était un homme qui payait régulièrement ses fermages... Sa mort me laisse dans un grand embarras. Peut-être que je ne retrouverai jamais un fermier pareil à lui... Eh bien !... Est-ce que je pleure, moi ?

Et, après un silence, d'une voix plus sévère, mon père ajouta :

– Ce n'est pas bien, ce que tu fais là. Tu ne sais quoi inventer pour me mortifier... Je ne suis pas content du tout ! Ce matin, tu dis à ta mère, on ne sait quoi... Maintenant, tu pleures à propos de rien... Si tu continues, je ne t'emmènerai plus jamais avec moi...

IV

Autrefois, habitait avec nous une cousine de ma mère. Elle était fort difficile à vivre et si singulière, « si originale », si déséquilibrée en ses actions, qu'on « ne savait jamais à quoi s'en tenir avec elle ». Tantôt elle m'accablait de tendresses et de cadeaux, et, la minute d'après, elle me battait sans raison. Pif ! paf ! des claques, à propos de rien. Souvent, elle me pinçait le bras, sournoisement, quand je passais près d'elle dans les corridors, ou bien, si je la frôlais dans l'escalier, elle m'embrassait avec furie. Et je ne savais jamais à quoi attribuer ses effusions ou ses coups, également désobligeants.

En tout ce qu'elle faisait, elle semblait obéir aux suggestions d'une folie incompréhensible. Quelquefois, elle restait enfermée des journées entières, dans sa chambre, triste, pleurant ; le lendemain, prise de gaietés bruyantes et de dévorantes activités, elle chantait. Je l'ai vue remuer, dans le bûcher, d'énormes bûches qu'elle déplaçait sans utilité, et, dans le jardin, piocher la terre, plus ardente au travail qu'un terrassier. Elle était fort laide, si laide que personne jamais ne l'avait demandée en mariage, malgré ses six mille livres de rente. On pensait dans la famille qu'elle souffrait beaucoup de son état de vieille fille, et que c'était là la cause de ses actes désordonnés. La figure couperosée, la peau sèche et comme brûlée, et soulevée en squames cendreuses par du feu intérieur, les cheveux rares et courts, très maigre, un peu voûtée, ma pauvre cousine était vraiment bien désagréable à voir. Ses subites tendresses me gênaient plus encore que ses colères imprévues. Elle avait, en m'embrassant furieusement, des gestes si durs, des mouvements si brusques, que je préférais encore qu'elle me pinçât le bras.

Un jour, à la suite d'une discussion futile et qui, tout de suite, dégénéra en querelle, elle partit. Elle partit sans nous dire où elle allait. Elle partit avec ses malles et ses meubles,

et si colère qu’elle ne voulut même pas nous embrasser. Et, pendant quatre ans, nous n’entendîmes plus parler d’elle. On finit, à force de recherches, par savoir qu’elle vivait seule dans une petite bourgade de Normandie, près de la mer. Au dire des gens qui nous renseignèrent, il y avait bien du mystère dans sa maison. Il y venait, presque tous les dimanches, un adjudant de cuirassiers, en garnison dans la ville voisine.

– Ça ne m’étonne pas, disait ma mère... Ça la tracassait !... C’était visible que ça la tracassait...

Elle ne pouvait se faire à l’idée de perdre un héritage qu’elle avait toujours considéré comme assuré. Cet adjudant hantait sans cesse son esprit et la poursuivait jusque dans ses rêves. Très souvent, dans un silence, tout à coup, elle disait, sans s’adresser particulièrement à l’un de nous :

– Pourvu qu’elle ne fasse pas la bêtise de l’épouser !

Elle écrivit plusieurs lettres affectueuses à ma cousine, qui ne daigna pas répondre.

Quelque temps après, nous apprîmes qu’à l’adjudant de cuirassiers, parti pour une garnison lointaine, avait succédé un adjudant de dragons, lequel fut à son tour remplacé par un autre adjudant de je ne sais plus quelle arme. Décidément, ma pauvre cousine ne montait pas en grade.

Et, un soir d’hiver, je me souviens, un soir de pluie battante, l’omnibus de l’hôtel s’arrêta devant la grille, chargé de malles et de paquets. Ma cousine en descendit, secoua la sonnette furieusement, et au milieu des ébahissements, des exclamations de toute la maisonnée mise en branle, elle entra, vive et nerveuse comme autrefois, mais encore plus maigre, plus voûtée, plus couperosée. Elle dit simplement :

– C’est moi !... Je reviens... Voilà...

– As-tu tes meubles ? demanda ma mère...

– Oui, j'ai mes meubles ! répondit ma cousine. J'ai tout... Je reviens... Voilà !

Et la vie recommença comme par le passé...

Ma cousine m'avait trouvé changé et grandi.

– Mais tu es très joli... Tu es un homme... Un vrai homme, maintenant... Approche un peu que je te voie mieux.

Elle m'examina, me tâta les bras, les mollets.

– Un amour d'homme, un amour de petit homme ! conclut-elle, en m'embrassant à me briser la poitrine, contre sa sèche et dure carcasse de vieille folle.

Bientôt, son affection comme ses méchancetés prirent une forme exaspérée qui m'épouvanta. Quelquefois, après le déjeuner, elle m'entraînait en courant, ainsi qu'une petite fille, vers le fond du jardin. Il y avait là une salle de verdure, et dans cette salle, un banc. Nous nous asseyions sur le banc sans rien nous dire. Ma cousine ramassait sur le sol une brindille morte et la mâchait avec rage. Sa couperose s'avivait de tons plus rouges ; sa peau écailleuse se bandait sur l'arc tendu de ses joues et, dans ses yeux congestionnés, et virant comme des barques sur des remous, d'étranges lueurs brillaient.

– Pourquoi ne me dis-tu rien ?... demandait-elle, après quelques minutes de silence gênant.

– Mais, ma cousine...

– Est-ce que je te fais peur ?...

– Mais non, ma cousine...

– Oh ! regarde !... comme tu es mal cravaté !... Quel petit désordre tu fais !

Et, m'attirant près d'elle, elle arrangeait le nœud de ma cravate avec des gestes vifs et heurtés... Je sentais les os de ses doigts se frotter à ma gorge ; son souffle fade, d'une chaleur aigre, offusquait mes narines. J'aurais bien voulu

m’en aller, – non que je soupçonnasse un danger quelconque, mais toutes ces pratiques m’étaient intolérables.

–Voyons !... parle donc !... Es-tu bête !... Es-tu empoté !

Et, tout à coup, comme poussée par un ressort, elle se levait, piétinait la terre avec impatience et me lançait un vigoureux soufflet.

– Tiens ! attrape !... Tu es un sot !... tu es une petite bête... une vilaine petite bête...

Et elle partait vivement, étouffant dans sa course le bruit d’un sanglot...

Un après-midi, nous étions assis sur le banc, dans la salle de verdure, ma cousine et moi.

Il faisait très chaud ; de lourdes nuées d’orage s’amoncelaient dans l’Ouest.

– Pourquoi regardes-tu Mariette avec des yeux comme ça ?... me demanda brusquement ma cousine.

Mariette était une petite bonne que nous avions alors, et dont j’aimais, il est vrai, sans y mêler de coupables pensées, la peau fraîche et blanche, et la nuque blonde.

– Mais, je ne regarde pas Mariette, répondis-je, étonné de cette question.

– Je te dis que tu la regardes... Je ne veux pas que tu la regardes... C’est très mal... Je le dirai à ta mère...

– Je t’assure, ma cousine, insistai-je...

Je n’eus pas le temps d’achever ma phrase...

Enlacé, étouffé, broyé par mille bras, on eût dit, dévoré par mille bouches, je sentis l’approche de quelque chose d’horrible, d’inconnu ; puis l’enveloppement sur moi, l’enroulement sur tous mes membres d’une bête atroce. Je me débattis violemment... Je repoussai la bête qui semblait multiplier ses tentacules à chaque seconde ; je la repoussai

des dents, des ongles, des coudes, de toute la force décuplée par l'horreur.

– Non... non... je ne veux pas... criai-je... Ma cousine, je ne veux pas... je ne veux pas...

– Mais tais-toi donc !... tais-toi, petit monstre ! râlait ma cousine dont les lèvres roulaient sur mes lèvres.

– Non ! cessez, ma cousine... cessez... ou j'appelle maman...

L'étreinte mollit, quitta ma poitrine, mes jambes... Les tentacules rentrèrent dans leur gaine... Mes lèvres délivrées purent aspirer une bouffée d'air frais... Et, entre les branches, je vis ma cousine fuyant, à travers les plates-bandes, vers la maison...

Je n'osai rentrer que le soir, à l'heure du dîner, inquiet, à l'idée de revoir ma cousine.

– Ta cousine est partie, me dit mon père, le front soucieux. Elle a eu une discussion avec Mariette. Je la connais. Cette fois, elle ne reviendra plus. C'est embêtant !

Le dîner fut silencieux et morose. Chacun regardait la place vide de six mille livres de rentes.

Nous n'avons jamais revu ma cousine.

Et voilà comment je connus ce que c'était que l'amour !

V

Je veux maintenant conter le seul amour qui ait, un instant, illuminé ma vie, comme disent les poètes. Et l'on verra de quelle lumière.

J'avais grandi. Un duvet roux dessinait, sur mes lèvres, l'arc d'une moustache naissante à peine, et, quoique je fusse à l'époque difficile, peu harmonieuse, de la croissance,

avec de trop grands bras et de trop grandes jambes qui rendaient ma démarche dégingandée et un peu comique, avec un buste trop court et de trop gros os, sous la peau, – imperfections plastiques qu'accentuaient singulièrement les prodigieux costumes, retaillés dans les défroques paternelles, dont ma mère m'affublait –, je n'étais pas laid. Au contraire. Mes yeux avaient une grande douceur, un éclat triste et profond, fort touchant, par quoi se tempérait de grâce rêveuse le ridicule que me valaient les ajustements économiques haussés, par une fantaisie de coupe presque géniale, jusqu'au rire grinçant de la caricature. J'ai conservé longtemps une photographie faite, un jour de prodigalité, par un artiste forain, de passage chez nous. Elle me représentait à l'âge dont je parle, et sous ce déguisement, que je considère presque comme un crime de lèse-enfance. En dépit de toutes les mélancolies, en dépit de tous les souvenirs de haine que cette ancienne image remuait en moi, il m'arrivait souvent de la regarder et il ne m'était point difficile d'y reconnaître, sous l'accoutrement baroque, certaines beautés qui avaient le don de m'émouvoir jusqu'aux larmes.

Jusqu'au jour où, dans la salle de verdure, ma pauvre et douloureuse cousine avait tenté sur ma personne ce demi-viol que j'ai raconté, j'étais demeuré parfaitement chaste. La puberté s'établissait en moi, lente et calme, sans violences, sans secousses, sans troubles d'aucune sorte. À ce phénomène physiologique correspondait une plus grande expansion de tout mon être dans la nature, voilà tout. J'aimais davantage, j'aimais d'un inexprimable amour, les fleurs, les arbres, les nuages, les étoiles du firmament nocturne ; j'aurais voulu épouser toutes les formes ambiantes, me fondre dans toutes les musiques. C'étaient, on le voit, des sensations très vagues, dans lesquelles aucun désir ne se précisait. Mais de ce jour où, si brutalement et si incomplètement, je dois le dire, me fut révélé le mystère de

l’acte sexuel, je n’eus plus une minute de tranquillité physique et morale. D’étranges hantises survinrent qui secouèrent ma chair réveillée et peuplèrent d’images brûlantes mes rêves, d’où la pureté s’envola. Les femmes que je n’avais pas considérées, alors, autrement que les hommes, et dont le contact me laissait insensible, je les regardai davantage, avec des persistances étonnées, avec des doutes et de fatigantes curiosités. Je regardai leurs yeux, leurs lèvres, leurs mains, cherchant ce qu’ils pouvaient contenir de significations nouvelles. Je regardai les plis de leurs corsages, ouverts sur les nuques et sur les gorges, et les dévêtant par la pensée j’essayai, au moyen de comparaisons insuffisantes, de reconstituer la ligne des corps, la courbe des hanches, la rondeur du ventre, la floraison somptueuse des poitrines, et tout ce que j’ignorais de leurs formes voilées, de tous leurs organes interdits. Rien que de les frôler en passant, cela me faisait courir dans les veines un sang plus chaud, accélérait, quelquefois, jusqu’au galop furieux, les battements de mon cœur.

Je n’avais d’autres indications que celles, si furtives, si rapides, si grimaçantes, de vue et de toucher, acquises dans la lutte mémorable avec ma cousine ; d’un autre côté, je n’avais jamais rien lu, car on me cachait tous les livres, de peur qu’ils ne me pervertissent ; je n’avais, non plus, jamais vu une seule image de nudité, car les tableaux, les gravures, qui ornaient les murs de la maison, ne reproduisaient que des chiens, des fruits, des oiseaux, un moulin au bord d’une rivière, des saints et des bonnes Vierges. Ma vie avait été préservée de tout contact avec des camarades, dont je n’avais pu recevoir de confidences, ni aucun éclaircissement sur des questions qui ne me préoccupaient pas, d’ailleurs. J’acceptais, avec une bonne grâce passive, que les enfants naquissent spontanément, dans les jardins, sous les choux. Les oiseaux sur les branches, au printemps, les coqs dans la basse-cour, les chiens rencontrés, dans les rues, en

d'étranges postures, les insectes accouplés dans l'herbe, rien, dans ce rapprochement incessant des formes vivantes dans lesquelles je vivais, n'avait pu troubler l'impassible sérénité de mon âme, ignorante et pure comme une petite étoile du ciel. Et voilà que, maintenant, pour avoir été effleuré par les mains et par la bouche d'une femme laide et vieille, pour avoir senti sur ma peau la peau eczémateuse d'une femelle en folie, je m'épuisais en de continuelles imaginations, dont l'impudeur ingénue et la naïveté luxurieuse devaient s'effacer – ah ! si douloureusement ! – devant la réalité.

Le pays manquait de jolies filles et de femmes convenables à l'expérience que je voulais tenter. Elles étaient toutes vulgaires ou repoussantes, ou si grossières de paroles et de gestes qu'il me suffisait de leur parler pour les fuir. Pourtant, bien des fois, à la nuit tombante, je rôdai autour de la demeure d'une ignoble créature, presque toujours ivre, et qui, pour quelques verres d'eau-de-vie et pour deux sous, se livrait aux terrassiers.

Une seule me plut. Brune de cheveux et de peau bronzée, les reins souples et les yeux ardents, elle exhalait, comme une fleur sauvage, l'odeur d'une forte et puissante jeunesse. Chose rare chez nous, elle avait des dents très blanches, et une bouche très rouge, gonflée d'une pulpe humide et généreuse. Tous les jours, vers midi, un paquet de linge en équilibre sur sa tête, elle allait au lavoir. Le col nu, les manches retroussées jusqu'au coude, la mince étoffe de sa jupe bien collée sur ses cuisses, et toute sa chevelure sombre et mate parsemée d'écume savonneuse, elle travaillait comme un homme et chantait comme un oiseau. Tous les jours, moi aussi, je me rendais au lavoir, aux heures où j'étais sûr de la rencontrer. Mais comme elle n'était jamais seule, et que je redoutais les railleries des hardies commères, ses compagnes, je n'osai pas lui parler, ni même une seule fois l'aborder. D'ailleurs, ma famille, intriguée par

ces sorties fréquentes, qui ne m'étaient pas habituelles, m'ayant surveillé, me confina sévèrement à la maison.

C'est alors que je songeai à Mariette, notre petite bonne, à qui ma cousine m'avait si injustement et si prophétiquement accusé de prodiguer mes attentions et mes désirs. Elle était vraiment charmante, cette Mariette, et je me reprochai de m'en apercevoir pour la première fois. Toute blonde et fraîche, d'une fraîcheur irradiante de fleur, le buste flexible, les hanches rondes et pleines comme un bulbe de lis, les yeux bleus étonnés et languides, elle m'apparut soudain, malgré ses rudes vêtements de paysanne et ses lourds sabots, elle m'apparut pareille à une petite fée ou à une petite reine. Cette vision illumina mon âme d'une éblouissante lumière. Depuis qu'elle était à la maison, à peine si je lui avais adressé deux ou trois fois la parole. D'être toujours rebuté et toujours, sous peine d'intolérables moqueries, condamné au silence, cela rend peu communicatif.

– Est-il possible que je ne l'aie jamais vue ! me disais-je avec de grands regrets... Moi qui vivais près d'elle !... Ô Mariette !... Mariette !... ai-je pu être aussi longtemps aveugle ? Ai-je pu, pendant tant de mois, mépriser un pareil trésor ?

Je disais « trésor », parole d'honneur ! sans avoir jamais lu un livre d'amour ; tout le vocabulaire amoureux, tout le dictionnaire des tendresses bêtes et des élans ridicules me venait spontanément à l'esprit. Et pourtant, je n'étais point amoureux au sens poétique de ce mot. Je ne rêvais ni dévouements surhumains, ni sacrifices extra-terrestres, ni de parcourir avec elle, parmi les vols d'anges, les espaces célestes et les hyperlyriques régions où les poètes conduisent leurs incorporelles amantes. Je n'éprouvais pas l'ivresse mystique de mourir et le besoin de transmuer mon corps en âme de colombe ou de cygne. Non, ce que je voulais, c'était me jeter sur Mariette, comme ma cousine

s’était jetée sur moi ; c’était surtout d’arracher, de mes doigts griffus, ces voiles de grossière indienne qui s’interposaient entre elle et mon désir de la connaître toute... C’était de jouir de sa splendeur nue !

L’amour m’avait rendu hardi. Et puis, Mariette n’était pas, pour moi, comme eût été une autre femme. Elle était notre domestique soumise et respectueuse. J’avais sur elle ma part d’autorité, et, si peu établi qu’il fût, le prestige du maître.

Je ne quittai plus la cuisine, aux heures où j’avais chance de ne pas être surpris par mes parents. Et le moment ne tarda pas à venir où, après une courte et molle lutte, après des : « Finissez donc, monsieur Georges ! » timides et langoureux, Mariette se donna à moi, sur une vieille chaise, près de la table, entre un vase de terre où trempaient des morceaux de morue, et un poulet qu’elle venait d’éventrer.

VI

Ce fut une révolution complète de mes sentiments, et, par conséquent, de mon existence. À l’inverse de ce que les poètes disent de l’influence « sublimatoire » de l’amour, l’amour tua en moi toute poésie. Je ne vis plus les choses à travers le voile miséricordieux et charmant de l’illusion, et la réalité dégradante m’apparut, qui n’est pas, d’ailleurs, plus réelle que le rêve, puisque ce que nous voyons autour de nous, c’est nous-mêmes, et que les extériorités de la nature ne sont pas autre chose que des états plastiques, en projection, de notre intelligence et de notre sensibilité.

Ce qui causa la déchéance de mon idéal ancien, était-ce le lieu vulgaire où le prodige s’était accompli ? Était-ce l’objet même de ma passion, ce pauvre petit être insignifiant et borné, inconscient et passif, qui ne pouvait favoriser par son prestige et maintenir par sa beauté cette exaltation de l’univers en moi, par quoi ma vie s’était toujours embellie jusque dans la médiocrité et la souffrance, et s’était aussi dramatisée jusque dans la somnolence et l’abrutissement ? Je ne sais... Non, en vérité, je ne le sais pas...

J’avais pourtant assez d’imagination pour transformer cette morne cuisine en palais de marbre, en forêt enchantée, en jardin magique. Il m’eût fallu peu d’efforts pour que les casseroles de cuivre s’animassent en fleurs magnifiques ; pour que le poulet mort ressuscitât en paon orgueilleux de son étincelante parure ; pour que le vase plein d’eau figurât une source, un lac, une mer. Et Mariette elle-même, quelle difficulté à ce que, sous le coup de baguette de l’amour, elle m’apparût comme une éblouissante divinité, diadémée d’étoiles, et trônant sur des nuages ? Ces phénomènes d’hallucination daltonique ne sont point rares chez les amoureux et les poètes, pour qui, si dénués qu’ils soient, les

plus pauvres serges et les plus calamiteux droguets n’ont point de peine à devenir, subitement, fastueux brocarts, tissus d’or, et pourpres royales. Les inconnues dont ils immortalisent, dans leurs poèmes, sur des fonds de paysage symbolique ou de colonnades sardanapalesques, les vertus héroïques ou les sanglantes luxures, n’ont été, le plus souvent, que des êtres chétifs et répugnants, Béatrix d’hôpital et Elvires de trottoir : ou bien de patientes cuisinières, de roublardes maritornes, qui ont conquis l’âme du chantre éthéré, par la sauce.

Il ne m’arriva rien de tel et je ne cherchai, dans cet amour, rien que le plaisir physique, violent et nouveau qu’il me procurait.

À défaut de ce mensonge fastueux où ma vanité aurait pu se complaire à dresser, idole de mystère, de débauche ou de sacrifice, l’image surhumanisée de Mariette, j’aurais pu, du moins, me servir de cette créature de Dieu pour y répandre mes effusions, mes inquiétudes et toutes les ardeurs intellectuelles que le silence, depuis si longtemps, depuis l’éveil de ma conscience, avait accumulées en moi. J’aurais pu me payer cette illusion ennoblissante de faire de cette petite souillon la confidente et la conseillère de mon âme. Jamais je n’avais parlé à personne, jamais personne n’avait été quelque chose pour moi. Mon père, ma mère, mes sœurs, c’étaient moins que des passants, moins que les arbres et moins que les cailloux, lesquels ne protestent pas quand on se confie à eux, et qui recueillent, sans rire, les larmes de ceux qui pleurent. L’occasion était bonne – il me le semble maintenant – de transvider le trop-plein de mon cœur dans un cœur qui m’appartenait. Eh bien ! je n’y songeai pas une minute. Non que je trouvasse excessif et ridicule d’attribuer ce rôle à une fille stupide, qui en eût été fort embarrassée. Mais, c’est qu’en vérité mes inquiétudes avaient disparu, et je ne sentais plus la nécessité d’effusions autres que celles de mon sexe, de pénétrations autres que celles de sa chair.

Tout ce par quoi j’avais été, jadis, si ému, si tourmenté : mes adorations mystiques, mes tendresses panthéistes, mes enthousiasmes confus, mes élans désordonnés vers des poésies imprécises et violentes ; et les énigmes angoissantes de toute la vie, et la terreur du ciel nocturne, tout cela qui avait été mon enfance, tout cela, aujourd’hui, se résumait nettement, impitoyablement, dans l’unique désir charnel.

Je crois bien que jamais je n’adressai une seule parole tendre à Mariette. Et nous n’éprouvions pas le besoin, moi de la dire, elle de l’entendre. Ce petit argot des sentimentalités bébêtes et naïves par quoi j’avais débuté de la séduire – de la séduire ! – je ne l’employai plus dans nos rencontres, presque quotidiennes, ni aucun autre argot, ni aucun autre langage. Elle non plus, si bavarde avec les autres, elle que le saut d’une mouche faisait rire aux larmes, ne me disait jamais rien, sinon, avec terreur, lorsqu’on entendait du bruit dans la maison, ceci : « Prenez garde, monsieur Georges... c’est Monsieur ». Ce n’était pas toujours Monsieur, ce n’était rien qu’un craquement de meuble, ou le grattement d’un rat mangeant, dans l’office, à côté de nous, un reste de fromage. Quand je venais dans la cuisine, elle savait pourquoi, et se préparait, sans joie, sans emportement, avec méthode et ponctualité. On eût dit que cela faisait partie de son service, comme de mettre les bifteaks sur le gril ou de balayer la salle à manger. D’ailleurs, je n’aimais à me trouver près d’elle qu’aux heures du Désir. Et le Désir satisfait, je m’en allais, silencieux, ainsi que j’étais venu. Elle se remettait à son ouvrage, en imprimant à ses jupes un petit mouvement, comme font les poules qui se secouent après l’attaque brutale du coq.

Cependant, j’étais jaloux d’elle, et lorsque je la voyais parler et rire avec les fournisseurs, surtout avec le menuisier dont elle savourait les grosses plaisanteries et l’obscène

gaieté, cela me causait un véritable déplaisir et presque une souffrance.

Cela dura six mois ainsi, sans heurts, sans alertes, sinon que mon père me regardait avec plus d'obstination que de coutume.

Un soir, ma mère s'était rendue à l'église où se célébrait l'office du mois de Marie. Il ne faisait pas nuit encore, et le crépuscule était charmant et très doux. Il rôdait dans la maison une odeur puissante de lilas. Mon père devait être au jardin en train de chasser les escargots. Je me rendis à la cuisine. Mariette n'y était pas. Je la cherchai dans les autres pièces, je la cherchai dans toute la maison. Vainement. Alors, je descendis au jardin. Mon père non plus n'y était pas. Je fis le tour des allées et des massifs, vainement. Je pensai que mon père était peut-être sorti. Mais elle, Mariette, où donc était-elle ? Un peu surpris et, le dirai-je, mordu par la jalousie, je retournai à la cuisine, et là, je remarquai que Mariette avait laissé son souper inachevé.

– Le menuisier sera venu, songeai-je... Elle sera allée quelque part avec lui...

Je me dirigeai vers la grille, en faisant un détour par la basse-cour. Si je ne la trouvais pas dans la basse-cour, peut-être l'apercevrais-je sur la route, en train de gaminer avec des hommes, avec ce maudit menuisier dont je me plaisais à exagérer les qualités de séduction. Et voilà que, devant la porte de la grange, je vis le chien, assis sur son derrière, et qui flairait obstinément le seuil. Il ne se dérangea pas à mon approche. Je connaissais sa manière de sentir les rats et les souris, et je compris tout de suite que ce qu'il flairait en ce moment, ce n'étaient point des bestioles ordinaires.

– Mariette est là ! me dis-je... Elle est là, avec le menuisier.

Et, pour la première fois, je ressentis au cœur comme un coup.

Je fis quelques pas, doucement, sans bruit ; puis écartant le chien avec d'adroites précautions, je m'approchai de la porte, et j'y collai mon oreille.

D'abord, je n'entendis que mon cœur qui battait. Ensuite, un bruit se précisa, un bruit de paille remuée. On eût dit que des bottes de paille dégringolaient les unes sur les autres. Ensuite, une voix, une voix étouffée, dont il me fut impossible de distinguer si c'était une voix d'homme ou de femme... Ensuite, deux voix ensemble, deux voix étouffées, deux voix qui semblaient rire, ou pleurer, ou râler, je ne savais.

Et, tout à coup, n'y tenant plus, impatient de surprendre ces deux voix, dont l'une me semblait être celle de Mariette, je poussai la porte d'un coup de poing furieux, et j'entrai dans la grange. Mais l'étonnement – plus que de l'étonnement – une sorte de terreur m'arrêta sur le seuil ; et je vis, dans la pénombre que dorait un jour pénétrant, avec moi, par la porte ouverte, je vis mon père se dresser, hirsute, blême, et retenant, de ses deux mains, ses habits en désordre, tandis que Mariette, effarée, et la poitrine nue, s'efforçait de plonger, pour y disparaître, dans un gouffre de paille.

Je restai là quelques secondes, ne sachant pas si je devais avancer ou bien m'enfuir ; à la fin, je pris ce dernier parti.

Le lendemain, mon père m'aborda, au jardin. Il me donna vingt francs, et, sans me regarder, il me dit :

– Hier... dans la grange... oui, tu sais bien, hier... il y avait une fouine... Je la cherchais... tu comprends... Voilà, je la cherchais... Et puis, il ne faut pas... en parler à ta mère... parce que ta mère... tu comprends... a peur des fouines... Ça la tracasserait...

Et je vis, sur son front, de grosses gouttes de sueur rouler...

Pour s’agrandir...

M. Jules Pasquain, ancien mercier, et Mme Sidonie Pasquain, son épouse, se trouvant trop à l’étroit dans leur petite maison de la place de l’Église, achetèrent une propriété plus vaste et qu’ils convoitaient depuis longtemps. Les deux demoiselles Pasquain, personnes sèches quoique mûres déjà, furent enchantées. Il y avait de quoi. Songez donc ! Une grille de fer ouvré, de très vieux arbres, une charmille, un verger, et, parmi des rocailles écroulées, les restes d’un ancien jet d’eau : ce n’était point chose si banale et qu’on vît tous les jours. L’habitation surtout était remarquable ; toute blanche et basse, avec de larges fenêtres cintrées, avec son haut toit d’ardoises, elle offrait, de la route, aux regards des passants, un aspect confortable, imposant, et presque « seigneurial », au dire de Mlle Gertrude, l’aînée des demoiselles Pasquain, laquelle avait des goûts « aristocratiques », et souffrait beaucoup de demeurer dans une petite maison, semblable à toutes les petites maisons du pays.

De fait, l’achat de cet immeuble, qui avait appartenu jadis à l’intendant d’une famille noble, classait les Pasquain, les élevait d’un rang, au-dessus des menus bourgeois non hiérarchisés. Les demoiselles Pasquain prirent tout de suite des airs plus hautains, des manières plus compliquées, et tout de suite, elles « jouèrent à la grande dame », ce que les voisins trouvèrent, d’ailleurs, naturel et obligatoire. Il fallait bien faire honneur à une aussi belle propriété. Elles espéraient aussi – espoir formellement partagé par toute la famille – dénicher, avec le prestige de ce presque château, de prochains et sortables maris.

Mais tout cela ne s’était pas accompli sans de longues réflexions, sans de longues, émouvantes, angoissantes hésitations. Durant des mois et des mois, on avait pesé, à toutes les balances de la sagesse, le pour et le contre ; on avait élevé de formidables objections, établi des comptes enchevêtrés, mesuré la hauteur des plafonds, la largeur des fenêtres, la profondeur des placards – car il y avait des placards, dans toutes les pièces, ce qui est très commode –, sondé la solidité des murailles, espionné le tirage des cheminées. Chose curieuse, ce fut Mme Pasquain qui activa les négociations, et pourtant, ce n’était pas son habitude d’activer les négociations. D’ordinaire, elle manquait de décision en toutes choses ; elle ne pouvait se résoudre à prendre un parti, même dans les actes les plus répétés de la vie de ménage ; et pour changer une table de place, pour l’achat d’une robe, d’un paquet de navets, d’une pelote de fil, elle n’aboutissait à un résultat que talonnée par la nécessité. Et c’étaient des froncements de sourcils, des soupirs, des « si j’avais su ! » qui n’en finissaient pas.

Mais la maison lui plaisait. Elle avait vu comment elle pourrait l’aménager et voulait y entrer tout de suite.

L’affaire terminée, l’acte de vente signé, Mme Pasquain fut comme écrasée de sa hardiesse. Non, cela n’était pas possible !... Cette résolution irréparable, qui coupait court aux réflexions, aux objections, aux hésitations, aux *mais*, aux *si*, aux car, lui parut une surprise violente, une criminelle effraction de sa volonté, quelque chose comme une catastrophe terrible, soudaine, à laquelle il était impossible de s’attendre. Et, sans cesse, elle gémissait :

– Une si grande maison !... Et peut-être de l’humidité !... Et les serrures qui ne marchent pas !... Et tant de terrain !... Jamais je ne m’en tirerai !... Ah ! mon Dieu, qu’allons-nous devenir, là-dedans ?

La pensée d'une installation nouvelle, discutée pourtant, prévue dans les plus méticuleux détails, l'accabla comme une tâche trop lourde pour elle, lui cassa les bras, lui aplatit le cerveau. Elle chercha des moyens bizarres de rompre le marché.

– Mais, puisque c'est signé, enregistré, payé ?... disait M. Pasquain... puisque tu as signé, voyons !

– J'ai signé... j'ai signé... reprenait l'infortunée dame... Eh bien ! ce n'est pas une raison... je puis m'être trompée... Il doit y avoir des motifs d'annulation... D'abord, je n'ai pas signé de bon cœur... Et puis, admets que la toiture s'effondre demain. Car enfin...

– Eh bien ?

– Eh bien ! je dis que ça n'est pas juste... qu'on aurait pu attendre... et que si tu voulais bien...

Et comme M. Jules Pasquain, impatienté, haussait les épaules :

– Oh ! toi, je sais, reprochait-elle... Toi, d'abord, tu n'as jamais su ce que c'est que l'argent...

Il lui fallut plusieurs semaines pour s'habituer à cette effarante idée que le marché était irrévocable, qu'il n'y avait pas à y revenir, ainsi que M. Pasquain le lui expliquait, le Code en main.

– Le Code, le Code !... essayait-elle encore de discuter. On lui fait dire tout ce qu'on veut, au Code. C'est toi-même qui le prétends.

Mais sa résistance devenait plus molle. Un beau jour, elle finit par déclarer :

– Après tout, nous avons été si longtemps gênés et mal à l'aise, que nous pouvons bien nous payer le plaisir d'un peu de confortable.

– Mais oui, appuya M. Pasquain. Et te voilà enfin raisonnable !... Mon Dieu ! la vie n'est déjà pas si longue... Un peu de bon temps, va !... Ça n'est pas de trop, quand on peut !...

– Ça c'est vrai !

Elle s'attendrissait :

– Et puisque les enfants sont contents !... Qu'est-ce que je demande, moi ? Que les enfants soient heureux. Le reste n'est rien. Avoue tout de même que nous nous sommes trop précipités. Ça n'a pas été très sage... Et puis, cette grande maison, jamais nous ne pourrons l'entretenir avec nos deux domestiques.

– Mais si ! mais si ! déclara M. Pasquain. Tu te fais des monstres de tout. Eh bien ! tu prendras une petite fille, en plus, une petite fille de dix francs par mois.

– Enfin ! Pourvu qu'on soit heureux ! Pourvu qu'on soit bien !...

À partir de ce moment, Mme Pasquain, sérieuse et active, alla tous les jours rôder dans la maison, s'arrêtant devant chaque objet, ayant avec chaque chose d'étranges colloques.

Un matin, elle dit, au déjeuner, avec un air très grave :

– Il va falloir faire de grandes économies... J'ai beaucoup réfléchi... Ainsi, par exemple, le salon !... Nous n'avons pas besoin d'un salon... Nous voyons si peu de monde !... On pourrait vendre les meubles du salon.

– Oh ! mère ! fit Gertrude... Moi qui pensais qu'on l'aurait arrangé encore mieux !

– Est-ce toi qui paies ? interrogea Mme Pasquain, avec un regard dur et une voix toute brève... Tais-toi... C'est comme le piano... vous n'en jouez jamais... À quoi sert-il, le piano, je te le demande !... Oui, oui... pas d'encombrement, pas de

bric-à-brac. J'ai horreur de ça !... J'ai horreur des choses inutiles.

– Mais, petite mère, osa répondre l'entêtée Gertrude... le piano, tu l'as acheté avec nos petites économies, nos petits cadeaux du Jour de l'An... Si nous n'en jouons pas, c'est parce que tu ne veux que l'accordeur vienne le réparer... Enfin, il est à nous, ce piano...

– Rien n'est à vous, ici, entendez-vous !... gronda Mme Pasquain.

Et, s'adressant à son mari, qui ne disait rien, elle dit :

– C'est comme le cheval, la voiture... je vous demande un peu... qu'avons-nous besoin de cela ?... Nous ne sortons presque jamais... Je crois que nous pourrions les vendre... C'est cela qui ferait une fameuse économie !

M. Pasquain objecta d'un ton irrité :

– Mais, sapristi ! on ne peut pourtant pas tout vendre !... Nous n'avons pas acheté cette maison pour nous priver de tout ce qui nous fait plaisir...

Le lendemain, ce fut encore plus terrible. Et quand elle eut déclaré :

– Nous renverrons les domestiques... Les enfants feront le ménage, moi la cuisine... Nous prendrons une femme de journée pour les gros travaux... tout le monde sursauta. Monsieur Pasquain intervint, très ferme, très digne :

– Comment ! toi-même tu disais que tu ne pourrais jamais entretenir la maison avec ton monde... C'est de la folie !... Et le jardin ? Y penses-tu, au jardin ?... Moi, tu sais, je tiens à mes légumes, à mes arbres, à mes fruits !

– Tes fruits !... Ah ! tu fais bien d'en parler... Nous avons eu vingt poires, cette année... Je n'ai même pas pu faire de la gelée de pommes, avec tes fruits ! Non, non, plus de gaspillage, plus d'encombrement... Nous n'avons pas de millions, nous autres... Tu agiras, avec ton jardin, comme moi

avec ma maison... Tu prendras un homme de journée, une fois par semaine...

– Ce n’était pas la peine, alors, d’acheter une maison plus grande, si tu dois tout vendre, tout renvoyer, nous priver de tout... de tout !

Mme Pasquain eut un regard de triomphe, et elle s’écria :

– Ah ! te l’ai-je assez dit !... T’ai-je assez averti que tu commettais une sottise, une folie...

– Mais, c’est toi qui as eu l’idée de cette maison... C’est trop fort, à la fin !... Toi qui te trouvais trop petitement ici... Il faut être juste, aussi...

– Allons ! voilà que c’est moi, maintenant... Je suis fâchée de te le dire... mais tu mens... Ce n’est pas beau, pour un homme de ton âge...

Les scènes se renouvelèrent souvent. Il fut décidé qu’on n’allumerait plus de lampe, le soir, dans le couloir ; qu’on supprimerait un plat, au repas, et l’abonnement au journal de modes ; qu’on remplacerait le feu de bois par du feu de coke ; qu’on ne garderait rien, rien de ce qui avait été leur humble bien-être et leur pauvre petit luxe.

Et, un matin, dans la grande maison presque vide, ils entrèrent, silencieux et mornes, Mme Pasquain, d’abord, ensuite M. Pasquain, flanqué de ses deux filles. Les enchères publiques avaient éparpillé aux quatre coins du pays leurs meubles, leurs habitudes, leurs menues joies quotidiennes... Il ne restait que, çà et là, une armoire, quelques chaises, une table, deux lits. Et c’était si triste cette maison, ces immenses pièces froides et revêches, ces fenêtres nues par où s’apercevaient la détresse des pelouses, l’abandon des allées, qu’ils se mirent tous les quatre à pleurer, comme de pauvres bêtes !...

Mon pantalon !

(Extrait des *Mémoires d'un pauvre diable)*

Je préparais mon baccalauréat à Rennes, dans une institution bizarre, l'institution Tampon, où nous étions une douzaine de jeunes gens. Mon père économisait ainsi un an et demi de collège, car, là, dans cet établissement, on vous faisait en six mois un bachelier très sortable au moyen de gavages surprenants et de surprenantes pédagogies. Nous avions chacun une chambre et, hormis le temps de l'étude et des classes, on nous octroyait beaucoup de liberté et la permission de sortir en ville, durant deux heures, après le dîner. Ces deux heures réglementaires, quelques-uns les prolongeaient parfois jusqu'au matin, car ils avaient de fausses clés pour rentrer « dans la boîte », où la surveillance était nulle. Moi, je ne sortais jamais, et voici pourquoi :

D'abord, je n'avais pas d'argent ; ensuite, je n'avais pas de trousseau. Et je me sentais si ridicule, en mes accoutrements, que pour rien au monde on ne m'eût décidé à sortir, persuadé que j'étais que je me fusse exposé à des avanies, à des moqueries, dans la rue. Et, à ce propos, je me souviens de la discussion qui s'engagea entre M. Tampon et mon père, lorsque, pour la première fois, je fus amené, dolente caricature, dans ce curieux établissement.

– Monsieur, dit Tampon, votre fils n'a pas un trousseau suffisant. Je ne demande pas que mes élèves soient des gommeux. Encore faut-il que, pour la bonne tenue et la réputation de mon établissement, ils soient correctement lingés et vêtus de même.

– C’est possible, répondit mon père... mais en mettant mon fils chez vous, je m’impose des sacrifices énormes... des sacrifices au-dessus de mes moyens... Je n’irai pas plus loin dans la voie des sacrifices... Je ne suis pas un millionnaire, moi, monsieur... Vous accepterez mon fils avec le trousseau qu’il a et que nous jugeons bien suffisant, sa mère et moi... sinon, je le ramène...

– Mais enfin, monsieur, insista M. Tampon, votre fils ne possède qu’un seul pantalon, par exemple... Que voulez-vous qu’il fasse avec cela ?

– Il fera comme j’ai fait, monsieur... Jusqu’à vingt-trois ans, moi, monsieur, je n’ai jamais eu, à la fois, qu’un seul pantalon... Et, cependant, je suis son père...

– Et s’il lui arrive un accident, une déchirure ?... une tache ?

– Eh bien ! vous le punirez... Il ne doit jamais arriver rien de semblable à un pantalon soigné... entretenu...

– Enfin, soit !... Mais voilà un enfant qui ne sera pas heureux !

– Qu’il soit bachelier... C’est tout ce que je lui demande... Un diplôme, j’imagine, ne dépend pas du nombre de pantalons qu’un candidat peut avoir... Après, nous verrons...

Je demeurai donc avec mon unique pantalon, et cela me fit, parmi mes camarades qui en possédaient de toutes les couleurs, une situation inférieure, dont je souffris beaucoup, et dont il m’est resté une timidité invincible, et ce sentiment de honte éternelle que je traîne avec moi partout dans la vie.

Mon unique pantalon – bien que je le soignasse comme une plante délicate – ne tarda pas à me causer les plus graves ennuis. D’abord, il s’élima aux genoux, il se frangea du bas. Sa couleur, originairement bleue, tourna au jaune

verdâtre, puis au blanc sale pour se fixer définitivement dans un ton innommable qui participait de tous les tons, sans en rappeler spécialement aucun. Puis, il se troua, à la fourche, et, peu à peu, les trous s'agrandissant, laissèrent passer des blancheurs suspectes de chemise, et s'ouvrirent sur des coins de chair d'une cruelle inconvenance. Je parvins, pendant quelque temps, à dissimuler, tant bien que mal, ces ruines progressives, ces lentes pourritures, ces dures désagrégations qui gagnaient l'étoffe, comme la lèpre gagne la peau d'un pauvre homme. J'avais heureusement, – vieux débris de la garde-robe paternelle –, une sorte de redingote très ridicule, mais très longue, et large assez pour envelopper le ventre d'un gras chanoine. En croisant les pans de ce vêtement sur mes jambes, je pouvais, du moins au repos, voiler ce que les déchirures offraient de paysages trop familiers aux regards malicieux de mes camarades. Hélas ! dès que je marchais, les pans protecteurs s'ouvraient, et ma misère apparaissait dans toute sa honte et dans tout son navrement. J'en étais arrivé, après avoir tenté tous les modes rationnels de réparation que me suscitait mon ingéniosité, à épingler des morceaux de papier noirci sur les trous. Je dus renoncer à ce procédé, d'une hybridité vraiment désespérée, car, dès que je me mettais en mouvement, ou que M. Tampon m'appelait au tableau, il se produisait entre mes jambes un petit bruit sec, et vaguement rythmé, qui faisait éclater de rire toute la salle. Enfin, le papier lui-même, qui avait résisté, céda... Et ce fut la débâcle. Et ma chemise se livra aux plus fantaisistes caprices d'une liberté déréglée.

J'écrivis à mon père toute ma détresse. Je la peignis en termes véritablement douloureux, où il était visible que mon âme était encore plus déchirée que mon pantalon. Rien n'y fit. Mon père demeura inflexible : « Tu passeras tes examens dans huit jours, m'écrivait-il... Et voilà à quoi tu penses !... Sois reçu !... Nous verrons après ! »

Pour éviter ce supplice quotidien, je songeai à me tuer. J'y songeai d'autant mieux, que l'idée de passer mon examen, avec un pantalon qui ne tenait plus au corps, me fut insupportable. Comment me serait-il possible de répondre aux questions des redoutables professeurs, alors que, de tous les gradins, je sentirais peser sur mon pantalon les regards méprisants, les regards moqueurs du public[1]. Et si, tout d'un coup, il allait tomber mon pantalon, quitter mes hanches, mon derrière, mes jambes, et s'étaler, hideuse loque, sur mes pieds ? Ce drame se passait dans ma chambrette, le soir ; de mes camarades, les uns étaient sortis, les autres dormaient. Il y avait, dans toute la maison, un grand silence angoissant... Alors, je me mis à sangloter, à sangloter, tout prêt à ouvrir la fenêtre, et à me précipiter dans le vide, sur le pavé de la cour.

Durant que je pleurais à fendre l'âme de qui m'eût entendu pleurer, je vis entrer dans ma chambre Rose, la petite Rose, comme nous l'appelions, et qui travaillait à la lingerie de l'établissement. Elle était drôlette, et toujours en train de rire... Quelquefois, mes camarades la poursuivaient dans les escaliers, le soir. Nous l'aimions pour sa gentillesse un peu gamine, et sa vive gaieté !...

– Pourquoi pleurez-vous, monsieur Georges ? me dit-elle en refermant la porte... Je vous ai entendu pleurer... Je suis venue... Est-ce qu'on vous a fait de la peine ?

– Ah !... Rose !... Rose !... gémis-je... je veux me tuer... parce que je ne pourrai plus jamais remettre mon pantalon, plus jamais !

Et je lui montrai cette loque indicible, cette douloureuse guenille.

– Oui, Seigneur Dieu ! fit-elle en l'examinant...

Puis, se mettant à rire :

– Il ne faut plus pleurer, monsieur Georges... Je vais vous le raccommoder, moi, votre pantalon... Je vais vous le

raccommoder avec de vieux morceaux de mes jupes... Attendez-moi... je reviens. Est-il gentil, tout de même !

Elle revint en effet... mais mon pantalon ne fut pas encore raccommodé, ce soir-là... Je ne sais comment cela se fit. Dès les premiers points d'aiguille, nous nous trouvâmes, elle dans mes bras, moi dans les siens, et nos lèvres collées l'une à l'autre.

– Ah ! Rose !... Rose !

– Ah ! Monsieur Georges... Non, monsieur Georges... votre pantalon, monsieur Georges... vo-tre... pan-ta...

Le lendemain, comme j'entrais dans ma chambre, pour me coucher, je trouvai sur le lit, correctement plié, un superbe pantalon neuf...

D'où venait-il ?... Qui l'avait déposé là ?...

C'était, tout de même, une drôle d'institution !...

En attendant l'omnibus

Depuis une heure, sur les boulevards, à une station, j'attendais l'omnibus de Batignolles-Montparnasse. J'avais un rendez-vous d'affaires important et pressé, un rendez-vous, ma foi ! qu'il m'eût été désastreux de manquer, car toute ma petite fortune acquise à force de privations et d'économies y était en jeu. Mais mes moyens ne me permettent pas de prendre un fiacre, et me le permettraient-ils que je n'en prendrais pas davantage. Je trouve que c'est du gaspillage. Quand je pense qu'il existe des gens assez dépensiers, des pères de famille même, pour se payer des fiacres, alors que Paris, tout entier est couvert de lignes d'omnibus, eh bien ! cela ne me donne pas une haute idée de leurs vertus domestiques.

J'attendais donc l'omnibus. Et je l'attendais bien respectueux de tous les règlements administratifs, bien soumis à toutes les formes de l'autorité, tâchant de refréner mes impatiences et de faire taire ces révoltes, évidemment ataviques, qui, depuis une heure que j'attendais, recommençaient à gronder en moi, et dont je rougis que la civilisation républicaine, non moins que la constante pratique du suffrage universel, n'aient point encore aboli les barbares vestiges. Oui, je m'efforçais de faire taire ces révoltes, car ne doutez pas un instant que je ne sois cet inénarrable, cet ovin et bovin personnage de comédie – allez allez ! moquez-vous ! – qu'on appelle un brave électeur, un honnête contribuable français, et que la France qui possède, de ce bipède, les plus parfaits exemplaires, est, à juste titre, si fière de montrer aux étrangers turbulents.

J'attendais donc l'omnibus, ayant le numéro : 364.998, un joli numéro, n'est-ce pas ? et grâce auquel je risquais, si je m'obstinais à attendre – et je m'y obstinais crânement, – de n'arriver à mon rendez-vous que dans un mois ou deux. Avec l'admirable système des Compagnies de transports parisiens, lesquelles ne transportent guère que trois sur cent des personnes qui demandent à être transportées, on a vu de ces choses surprenantes. On a vu fréquemment ceci : des rues, vers lesquelles on allait, démolies et reconstruites durant l'espace d'une attente à la station, si bien que, lorsqu'on arrivait enfin, on ne retrouvait plus ni les rues, ni les gens, et que ces derniers avaient eu le temps, soit de mourir à la suite de longues maladies, soit de faire fortune ou faillite, et de se retirer à la campagne, également riches et heureux, comme il convient !

J'attendais donc l'omnibus. La pluie tombait drue et froide, actionnée par le vent qui soufflait du nord-ouest, et la faisait pénétrer en vous comme une multitude de petites aiguilles de glace. Nous pataugions dans la boue, inexprimablement. Toutes les dix minutes, l'omnibus passait, complet. Et les conducteurs, sur la plate-forme, les cochers sur leurs sièges, et jusqu'aux contrôleurs, derrière leurs guichets, se tordaient de rire à voir cette foule chaque fois déçue, se ruer autour de l'omnibus, comme un raz-de-marée, et se retirer ensuite – ah si piteusement !... Il fallait entendre avec quelle joie moqueuse ces puissants fonctionnaires criaient : « Complet ! » comme pour mieux nous faire sentir le ridicule de notre situation. Quelques récriminations partaient bien, d'ici et de là, mais si timides que ce n'est pas la peine de les mentionner. En somme, l'attitude de la foule était excellente, et telle qu'on doit l'attendre de bons Français qui votent et qui paient l'impôt.

Une fois, un petit pâtissier, qui portait sur sa tête une énorme architecture de friandises, descendit de l'impériale, et l'on appela les numéros.

– Numéro 66 !

Numéro 66 !... Et moi, j’avais le 364.998 !

J’avisai un contrôleur, et, la tête découverte, l’échine arquée, la bouche humble, afin de bien affirmer mon respect de la casquette galonnée, je lui demandai :

– Monsieur le contrôleur, j’ai le numéro 364.998... Puis-je espérer prendre bientôt l’omnibus ?

À quoi le contrôleur répondit :

– Ah bien ! mon petit père, vous pouvez espérer le prendre à Pâques ou à la Trinité...

Et, comme il avait l’air de se moquer de moi, je crus devoir pour l’amadouer et en manière d’excuses, ajouter :

– Ce n’est pas que je m’impatiente, monsieur le contrôleur, mais j’ai un rendez-vous très pressé !... Cela ne fait rien, j’attendrai, j’attendrai !...

J’attendais donc l’omnibus. La foule, à chaque seconde, grossissait, débordait maintenant sur le boulevard et dans la rue voisine. Déjà, des accidents nombreux, causés par l’encombrement des voitures et des gens assaillant les voitures, avaient été signalés. On avait relevé six personnes écrasées et je ne sais plus combien d’autres avec de simples fractures aux jambes, aux bras et au crâne. Une boutique de pharmacien, en face, ne désemplissait pas de blessés. Beaucoup, aussi, se plaignaient, courtoisement d’ailleurs, d’avoir été dévalisés, qui de leurs montres, qui de leur porte-monnaie, qui de leurs mouchoirs. Et d’étranges rôdeurs chuchotaient dans l’oreille des femmes des paroles abominables. Enfin, la congestion pulmonaire, mise en belle humeur par cette bise humide et glacée, se promenait de visage en visage, comme une abeille de fleur en fleur. Et je plaignais, non pas la foule, qui attendait l’omnibus, mais cette excellente Compagnie d’omnibus qui, faute de voitures, de chevaux, de conducteurs et de cochers, faisait

attendre la foule, bien tranquille dans son monopole et protégée contre les réclamations possibles, hélas ! mais rares, heureusement, par toutes les forces administratives de la République, et aussi, et surtout, disons-le à notre orgueil, par toutes les tolérances individuelles de ces bons, respectueux, soumis citoyens et citoyennes français que nous nous plaisons d'être – admirable bétail humain à qui jamais l'idée ne viendra de se rebeller contre quelque chose, contre quoi que ce soit.

Et, alors, il se passa un fait véritablement inconcevable, tellement inconcevable que j'hésite à le relater. L'omnibus arrivait, complet comme toujours. Tout à coup un jeune homme, écartant la foule, escalada la plate-forme, malgré les cris du contrôleur, et grimpa lestement sur l'impériale.

– Complet ! complet ! hurlèrent le conducteur, le contrôleur, l'inspecteur et le cocher.

– Complet ! complet ! grognèrent les voyageurs tassés à l'impériale, sous leurs parapluies.

– Complet ! complet ! vociféra la foule, devenue tout à coup menaçante et qu'exaspérait un tel acte d'insubordination.

– Vous n'avez pas le droit d'être là !... Descendez !

– Qu'il descende !... qu'il descende !...

– Faites-le descendre !.. Tirez-le par les basques de son habit, par les oreilles.

Le conducteur avait, lui aussi, grimpé sur l'impériale, et il sommait le jeune homme de descendre. Mais celui-ci resta calme et il dit :

– Non, je ne descendrai pas. Qu'est-ce qu'il y a sur votre omnibus ?... Il y a écrit en grosses lettres rouges Montparnasse-Batignolles, n'est-ce pas ?

– Il ne s'agit pas de cela..

– Je vous demande pardon. Il ne s'agit que de cela... Votre omnibus mène aux Batignolles. J'y vais moi-même. Il passe... je le prends... Laissez-moi tranquille.

– Mais puisqu'il est complet, andouille !

– Cela ne me regarde pas... Vous avez un monopole... Par cela même, vous vous engagez, virtuellement à me conduire, à conduire tout le monde sur tous les points de votre parcours... Que vos omnibus soient complets ou non, ce n'est pas mon affaire, et je n'ai pas à le savoir... Arrangez-vous comme vous le voudrez. Ayez cent mille voitures, s'il le faut... Mais conduisez-moi là où vous et moi nous allons... C'est mon droit... Je le réclame... et je ne descendrai pas.

– Ah ! tu ne descendras pas !... menaça le conducteur... Eh bien ! tu vas voir ça... espèce de saligaud !

– Je réclame un droit que j'ai... Je ne vous insulte pas, je pense... Faites de même !

– Eh bien tu vas voir, pourri, saleté, anarchiste !

– Oui, oui, enlevez-le ! crièrent les voyageurs de l'impériale.

– Enlevez-le, enlevez-le ! Jetez-le par-dessus la galerie ! ordonna la foule.

Et le conducteur aidé du contrôleur et de l'inspecteur, aidé des voyageurs de l'impériale, de l'intérieur et de la plate-forme, aidé de la foule, qui avait pris d'assaut l'omnibus, aidé de douze gardiens de la paix survenus au bruit de la bagarre, se rua courageusement sur le jeune homme, qui, en un instant, étouffé, déchiré, aveuglé, mis en pièces et tout sanglant, fut jeté comme un paquet sur le trottoir.

Nous applaudîmes frénétiquement à cet acte de justice, à cette conquête du règlement sur les principes révolutionnaires, et, le calme s'étant rétabli, les voyageurs ayant repris chacun sa place, l'omnibus s'en alla, symbole

de la paix sociale, affirmation triomphante de la hiérarchie. J'appris, depuis, que ce jeune homme, qui avait voulu, un moment, troubler la belle harmonie des administrations de notre République, n'était pas un Français !... Cela ne m'étonna pas, et j'aurais bien dû m'en douter...

J'attendais donc toujours l'omnibus.

Depuis longtemps, l'heure était passée de mon rendez-vous, et je n'avais plus qu'à rentrer chez moi, d'autant que la pluie redoublait et me trempait jusqu'aux os. Mais je voulais attendre encore, par respect, par soumission, par protestation contre cet acte inouï de révolte qu'avait commis ce jeune étranger... Je vis des gens entrer dans des restaurants, puis en sortir... Je vis des gens entrer dans des théâtres, puis en sortir... Je vis des magasins s'éteindre et se fermer des cafés... et je vis aussi les passants se faire plus rares. Enfin, le dernier omnibus arriva, toujours complet ! C'est alors, seulement, que je me décidai à rentrer chez moi.

Et pendant que je marchais, le long des rues silencieuses, heureux de cette réconfortante journée où s'était affirmée, avec tant d'éclat, la victoire du règlement administratif, je songeais à cette parole de M. George Auriol :

– Les Français, ont pris la Bastille, c'est possible... Mais ils ne sont pas fichus de prendre l'omnibus Madeleine-Bastille...

Hum ! Hum ! Qu'a-t-il voulu dire par là ?

Le petit vicomte

Un jour, le père Plançon fut solennellement mandé dans le cabinet de son directeur.

– Asseyez-vous, père Plançon, lui dit celui-ci... Et causons un peu, hein ?

Le père Plançon était un petit bonhomme ratatiné, ridé, chauve, glabre de visage, dont les vêtements trop larges flottaient sur un corps trop maigre, comme une draperie sur du vide. Il avait l'air fort misérable, mais l'habitude de la scène lui donnait une sorte de dignité caricaturale, de dérisoire importance qui s'harmonisait le mieux du monde avec toute sa personne et relevait d'une pointe de comique douloureux l'aspect de sa pauvreté. Comme il était fort peu rétribué à son théâtre, il avait, pendant longtemps, adjoint à ses nobles fonctions de figurant le métier de fabricant de perruques, dans lequel, jadis, il se montrait habile et d'une impeccable honnêteté. Malheureusement, ce métier lui étant devenu trop difficile et pas assez lucratif, il l'avait abandonné.

– C'est dégoûtant, disait-il... On ne trouve plus que des cheveux noirs, et des cheveux de juive, encore... Il n'y a plus, nulle part, des cheveux blonds... et vraiment français... Et vous savez, les cheveux noirs, décolorés et les cheveux étrangers, ça se travaille mal... ça n'est pas mousseux... ça n'est pas souple... ça n'est pas ça, quoi !... Les dames ne veulent plus de mes perruques, et, ma foi, elles ont raison... Ça n'est plus des perruques...

Il faut dire aussi que sa main commençait à trembler ; ses doigts s'engourdissaient sur les têtes de carton. Il ratait toutes les perruques, lesquelles lui restaient pour compte.

Alors, il s’était fait agent d’assurances. Mais il n’assurait pas grand-chose, le pauvre vieux Plançon... Et c’était toujours la misère.

Le père Plançon s’assit en face de son directeur, selon les règles de la plus stricte mise en scène. Le corps penché en avant, les jambes écartées à l’angle voulu, le coude droit un peu relevé, la main à plat sur sa cuisse, il demanda :

– Suis-je bien ainsi, monsieur le directeur ? Suis-je dans la tradition ?

– Parfait... approuva le directeur.

– Alors, monsieur le directeur, je vous écoute.

Et le directeur parla ainsi :

– Père Plançon, il y a juste aujourd’hui quarante-deux ans que vous appartenez au théâtre de l’*Athénaeum Dramatique.* Ça ne vous rajeunit pas, mon pauvre vieux... ni moi non plus, d’ailleurs, ni le théâtre... Mais qu’est-ce que vous voulez ?... c’est la vie... Vous êtes un excellent brave homme, ça oui !... Vous avez toujours tenu votre emploi avec honneur... Tout le monde vous estime ici... Enfin, vous êtes une conscience, mon père Plançon... Est-ce vrai, ça ?...

– J’ai travaillé, monsieur le directeur, déclara le bonhomme.

Et ce « j’ai travaillé » prit dans sa bouche un extraordinaire accent lyrique.

Le directeur acquiesça :

– Ah ! si vous avez travaillé !... Je crois bien... Pour dire « Madame est servie... », il n’y avait pas, il n’y aura jamais votre pareil... C’est évident... Toute la critique est d’accord... Même quand vous n’aviez rien à dire, que vous n’aviez qu’à porter un plateau, éteindre une lampe, épousseter un fauteuil, introduire le petit vicomte dans la chambre de la marquise, c’était épatant... c’était composé... c’était ça, quoi ! Un grand artiste, mon père Plançon, tout

simplement... Des rôles modestes, c'est possible... mais un grand artiste, vous étiez un grand artiste... Pas d'erreur là-dessus...

– La nature, monsieur le directeur... j'ai étudié la nature... expliqua le vieux figurant qui, se rengorgeant à ce compliment, tenta de redresser sa taille un peu voûtée.

Et il ajouta :

– La nature et la tradition... tel fut mon secret...

– Mais oui, mais oui... Ah ! des domestiques comme vous, on n'en fait plus, aujourd'hui... La graine en est perdue, au théâtre, comme à la ville, d'ailleurs. Allez, donc demander ça à des jeunes gens de maintenant !... Ah ! bien, oui... Donc, voici ce que j'ai décidé... On donnera, le mois prochain, votre représentation de retraite... On jouera : *Gloire et Patrie,* votre meilleur rôle... Ça vous va, hein ? Ça vous chatouille dans votre amour-propre ?...

Sur un geste dont il ne voulut pas comprendre l'expression douloureuse :

– Mais si... mais si... insista le directeur... et c'est tout naturel... Sacré père Plançon ! Quand, au deux, vous ouvrez les portes du salon, et que vous lancez votre « Madame la comtesse est servie ! », c'est rudement empoignant, vous savez... c'est une page... ça vous prend là, il n'y a pas à dire... ça vous prend là.

Et le directeur se frappait la poitrine, violemment, à la place du cœur.

Mais, en dépit de ces souvenirs glorieux, le père Plançon était devenu tout triste. Il n'avait pas prévu qu'un jour viendrait où il serait obligé d'abandonner le théâtre, comme il avait abandonné les perruques. Et cette idée le bouleversait, non point à cause de la misère noire où il allait entrer désormais, mais parce que le théâtre état sa vraie vie, et qu'au-delà du théâtre il ne voyait nul horizon, il ne voyait

que ténèbres et mort. Il bégaya, atterré par les paroles de son directeur, mais avec des gestes scéniques et conformes à la situation :

– Alors... le mois prochain ? Rêvé-je ?... Déjà !...

– Comment, déjà ?... Après quarante-deux ans de travail, de bons et loyaux services, vous appelez ça déjà ? Voyons, voyons, mon père Plançon... vous aurez deux cents francs sur la représentation... deux cents francs... Ah ! ah ! c'est gentil, ça ?... Et puis, après, bonsoir les amis... la liberté, le repos, la campagne... Vous irez planter vos choux.

Et gaiement :

– En a-t-il de la veine, ce sacré père Plançon !... Et dans *Gloire et Patrie* encore... c'est-à-dire le triomphe... Disparaître dans le triomphe, avec deux cents balles... Et il n'a pas l'air content !... Mais qu'est-ce qu'il vous faut, nom d'un chien ?

Le directeur marchait dans la pièce en agitant les bras, et répétant :

– Qu'est-ce qu'il lui faut ?... Non, mais le voilà buté... Ah ! ces sacrés grands artistes !... tous les mêmes...

Après quelques secondes de silence émouvant, pendant lesquelles l'angoisse lui serrait la gorge, le père Plançon dit d'une voix douce et résignée :

– Eh bien, soit, monsieur le directeur... Seulement, voilà... Je vais vous demander une grâce, une toute petite grâce que vous ne pouvez pas me refuser... Le jour de ma représentation de retraite... je voudrais, eh bien oui, là... je voudrais jouer le petit vicomte...

Le directeur sursauta :

– Vous êtes fou, archifou, s'écria-t-il. Mais c'est impossible... Le petit vicomte ?... Un sale rôle, une panne, indigne de votre talent... Non pas... jamais je ne permettrai ça... Je veux que vous fassiez dans le public une impression

inoubliable, mon père Plançon, entendez-vous ?... Je veux que dans cinquante, cent, trois cents ans, on dise : « Il n'y avait que le père Plançon pour lancer : « Madame la comtesse est servie ! » Mais c'est votre gloire que je défends contre vous-même... Oh ! les cabots, les cabots, les sales cabots !... On leur apporte le succès évident, l'acclamation certaine, dix, quinze, vingt rappels... et la fortune par-dessus le marché... Et ils aiment mieux courir je ne sais quelles stupides aventures... Le petit vicomte ! Non !... non, c'est trop bête...

– Monsieur le directeur !...

– Non...

– Monsieur le directeur, écoutez-moi, supplia le vieux figurant, qui s'était levé, lui aussi, et tendait vers son directeur des bras rythmiques... Je vous fais juge de ma situation, monsieur le directeur, je remets entre vos mains mon honneur professionnel... Mais écoutez-moi, au nom du ciel... Il faut que je vous confie ça... Le petit vicomte, il y a plus de dix ans que je l'étudie, que je le compose, que je le vis, chez moi, en cachette, tous les soirs... Ce rôle n'a que dix lignes... Mais il est admirable, et j'ai trouvé des effets, des effets !... Ah ! si vous vouliez !... Ce serait le couronnement de ma carrière. Le public verrait là un des côtés inconnus de mon talent... Monsieur le directeur, laissez-moi jouer le petit vicomte...

– Non... non... et non !... Est-ce clair ?

– Monsieur le directeur, je vous en supplie !...

– Non, vous dis-je !... C'est inutile...

– Monsieur le directeur, j'abandonnerais plutôt mes deux cents francs...

– Ah ! fichez-moi la paix, père Plançon... vous me rasez, à la fin... Allons, ouste, ouste !...

Et, brutalement, il le congédia.

Le père Plançon était infiniment malheureux. Chaque jour, il venait au théâtre, rôdait sur la scène et dans les couloirs, inquiet, silencieux, hamlétique presque. Lorsque ses camarades lui adressaient la parole, à peine s'il leur répondait. Et il monologuait en lui-même :

– Le petit vicomte !... C'est à n'y rien comprendre... Me refuser une chose si simple, et qui eût été si belle, une chose qui, pour moi, serait la gloire, qui, pour le public et pour Sarcey, serait une révélation !... Qu'est-ce que cela pourrait bien lui faire à cette canaille, à cette grosse canaille, qui s'est engraissée de mon talent, de mes veilles ?... Ah ! je n'ai pas eu de chance !... Et personne ne saura jamais ce qu'il y avait en moi, ce qu'il avait, là, sous ce crâne...

Il croyait à une cabale, à une conspiration, et il regardait tout le monde d'un regard méfiant, d'un regard où, vainement, il cherchait à insinuer une expression méchante et vengeresse, le lamentable et doux bonhomme.

Enfin, le grand jour arriva. Jusqu'au dernier moment, le père Plançon avait espéré, au fond de lui-même, un miracle. Et ce fut le cœur bourrelé, les larmes dans les yeux, qu'il vit la toile se lever, lentement, implacablement, sur le premier acte de *Gloire et Patrie.*

Le vieux bonhomme n'apparaissait qu'à la fin du deuxième acte. Le moment venu, il entra sur la scène, avec majesté, perruque blanche et bas noir, ouvrit noblement les deux battants de la porte, par où la salle à manger s'éclaira des lumières et ses cristaux et des reflets de son argenterie, et, de ce ton solennel et chevrotant qu'il avait, il annonça :

– Madame la comtesse est servie !

Tout à coup, rêves refoulés, ambitions étouffées, tout cela dont l'amertume avait empoisonné sa vie, se leva, gronda dans son âme. En une seule fois, dans une minute d'exaltation suprême, il voulut protester contre son passé de rôles humbles et muets, apparaître enfin, éloquent,

dominateur, terrible, apothéotique. Des lambeaux de drames, des répliques violentes, des apostrophes éperdues, d'angoissants trémolos, et des prisons, et des palais, et des souterrains, et des dagues, et des arquebuses lui revinrent au souvenir, en foule, pêle-mêle, enflammés et torrentueux comme des laves. Il sentit rugir et bondir dans son âme les rugissantes et fraternelles âmes des Frédérick Lemaître, des Mélingue, des Dumaine, des Mounet-Sully, des Coquelin. L'ivresse le saisit, l'affola, le poussa aux héroïsmes les plus extravagants. Et, redressant sa taille courbée de vieux serviteur, rejetant en arrière sa tête sur laquelle la perruque blanche s'horrifia, ainsi qu'un feutre vengeur, la poitrine haletante et sifflante, la main gauche battant sur son cœur, la droite tendue comme une loyale épée, vers les invités, il clama d'une voix rauque, d'une voix cassée par l'émotion de se révéler, enfin, devant les foules, un héros :

– Oui, madame la comtesse est servie !... Mais, auparavant, général, laissez-moi vous le dire en face... Celui qui insulte une femme est... un lâche !

Puis il s'effaça pour laisser passer les invités consternés.

Un tonnerre d'applaudissements éclata dans la salle. Les spectateurs, exaltés par cette sortie vigoureuse et sublime, rappelèrent le père Plançon, frénétiquement. Mais le rideau resta obstinément baissé, malgré les cris, les trépignements, les enthousiastes bravos qui se prolongèrent durant une partie de l'entracte.

Quant au père Plançon, ses camarades l'entouraient, l'accablaient de reproches.

– Que vous est-il donc arrivé, père Plançon ? disait la grande coquette... Mais vous êtes donc devenu fou ?... Ou bien êtes-vous malade ?...

– Non, madame la marquise, répondit noblement le père Plançon... Et ne me parlez plus jamais de votre honneur... Il n'y a pas deux honneurs... Il n'y a que de braves gens...

Puis, ayant levé vers les frises un doigt attestateur, il disparut à travers les ténèbres des décors...

En traitement

M. Isidore-Joseph Tarabustin, professeur au lycée de Montauban, est venu avec sa famille passer une saison à X... M. Tarabustin souffre d'un catarrhe de la trompe d'Eustache ; Mme Rose Tarabustin d'une hydarthrose au genou ; le fils, Louis-Pilate Tarabustin, d'une déviation du rachis : famille bien moderne, comme on voit. En plus de ces maladies, avouées et d'ailleurs respectables, ils en ont d'autres qui les atteignent aux sources mêmes de leur vie. De quelles hérédités impures, de quelles sales passions, de quelles avaricieuses et clandestines débauches, de quels cloaques conjugaux M. et Mme Tarabustin furent-ils, l'un et l'autre, engendrés, pour avoir abouti à ce dernier spécimen d'humanité tératologique, à cet avorton déformé et pourri de scrofules qu'est le jeune Louis-Pilate ? Avec son teint terreux et plissé, son dos en zigzag, ses jambes torses, ses os spongieux et mous, cet enfant semble avoir soixante-dix ans. Il a toutes les allures d'un petit vieillard débile et maniaque. Quand on est auprès de lui, on souffre vraiment de ne pouvoir le tuer. La première fois que je vis tous ces Tarabustin, j'eus l'idée d'aller à eux et de leur crier :

– Pourquoi venez-vous offusquer de votre triple présence, de l'immoralité de votre triple présence, la splendeur farouche des montagnes, et la pureté des sources ?... Retournez chez vous... Vous savez bien qu'il n'y a pas d'eaux – si miraculeuses soient-elles – qui puissent jamais laver les pourritures séculaires de vos organes, et la crasse morale d'où vous êtes nés...

Mais je pense que M. Isidore-Joseph Tarabustin eût été fort étonné de l'éloquence de ce langage, et qu'il n'eût été point

obéi à cette injonction homérique.

Chaque jour, à des heures fixes, le matin, sur les allées d'Étigny ou sur les Quinconces, on rencontre, sortant du bain, solennel, méthodique, grand semeur de paroles et de gestes, M. Isidore-Joseph Tarabustin, qui promène ses courtes jambes, sa face bubonique et son ventre malsain. Sa famille l'accompagne, et, quelquefois, un ami, voisin de chambre, professeur comme lui, et dont la peau malade, farineuse, lui fait un visage de Pierrot morne, qui se serait poudré de cendres. Rien n'est beau comme de les voir côtoyer le lac et parler aux cygnes, tandis que le jeune Louis-Pilate leur jette des pierres... déjà !

– Je voudrais bien savoir pourquoi on appelle ces volatiles des cygnes ? demande M. Isidore-Joseph Tarabustin.

À quoi l'ami répond avec un grincement :

– Ce sont des oies qui ont le cou trop long, voilà tout... Toujours l'amour du mensonge.

Le soir, avant de se coucher, M. Tarabustin flâne, majestueux, sur la route d'Espagne, jusqu'au « dernier bec de gaz de France ». Il dit, en enflant sa voix : « Allons jusqu'au dernier bec de gaz de France ! » Sa femme le suit, clopinant péniblement, molle, boursouflée de graisse jaune, et suivie elle-même de son fils qui choisit, pour y mettre le pied, les plus larges bouses, les plus gros tas de crottin, nombreux à cette heure, sur cette route où, dans la journée, passèrent tant d'attelages de bœufs et tant de chevaux... Arrivé devant le dernier bec de gaz de France, M. Tarabustin s'arrête, médite longuement, ou bien, selon les dispositions de son humeur, improvise des réflexions morales, de hautes pensées philosophiques, pour l'éducation de sa famille. Puis, il s'en retourne, lentement, à la ville, et il rentre dans la chambre, sans air et sans jour, qu'il a louée en une maison étroite, humide, malsaine, assombrie, même durant les plus clairs soleils, par une double rangée d'arbres. Et tous les

trois, leurs lits se touchant, leurs poitrines échangeant familialement le poison de leurs trois haleines, ils s'endorment... Quelquefois, lorsque leur fils dort, ils s'acharnent à de hideuses amours, et désolent, de leurs baisers malthusiens, le silence de la nuit.

Hier, sur la route d'Espagne, j'ai rencontré M. Isidore-Joseph Tarabustin. Il était arrêté au pied du dernier bec de gaz de France. Sa femme se tenait à sa droite, son fils à sa gauche. Et, sur le fond des montagnes, dans le crépuscule que la lune argentait, cela faisait comme une scène étrange de la Passion, une parodie bouffonne du Calvaire.

Il ne passait plus personne sur la route, ni bêtes, ni gens. Au creux de l'étroite vallée, la Pique bouillonnait entre des éboulements de rocs, et roulait avec des bruits d'harmonica. Et la lune glissait lentement sur le ciel dans l'échancrure de deux montagnes, de seconde en seconde moins noires, et voilées de brumes mauves.

Prévoyant que M. Isidore-Joseph Tarabustin allait proférer des paroles définitives, et désireux de les entendre, je me dissimulai derrière le talus de la route, afin de ne point effaroucher son éloquence.

– Rose... commanda tout à coup M. Tarabustin... et toi, Louis-Pilate... regardez, tous les deux, cet appareil d'éclairage.

Et, d'un geste noble, il montrait le réverbère que, par une judicieuse économie, l'administration municipale n'avait point allumé, car il faisait clair de lune, ce soir-là.

– Regardez, cet appareil, reprit le professeur, et dites-moi ce que c'est.

Louis-Pilate haussa ses épaules torses. Rose répondit, en frictionnant son genou malade.

– Mais c'est un bec de gaz, mon ami.

– Un bec de gaz... un bec de gaz !... Sans doute que c’est un bec de gaz... Mais ce n’est point un bec de gaz comme les autres... C’est quelque chose de très particulier et, le dirai-je, de très symbolique... Quand vous le regardez... voyons, ma chère Rose, et toi, Louis-Pilate, est-ce que vous n’éprouvez pas une sensation... une émotion... un frisson... quelque chose enfin de fort, de puissant... de religieux... tranchons le mot... de patriotique ?... Recueille-toi un instant, Rose... Louis-Pilate, descend dans ton âme... Alors, ça ne vous dit rien ?...

Rose soupira, presque larmoyante :

– Et pourquoi veux-tu, Isidore-Joseph, que j’éprouve, devant ce réverbère, des sensations que je n’éprouve pas devant les autres ?

– Parce que ce réverbère, ma chère femme, contient une idée... une idée sainte... une idée maternelle... un mystère... que ne contient aucun autre réverbère... parce que... écoutez-moi bien... parce que ce bec de gaz est le dernier bec de gaz de France, parce que, après lui... c’est la montagne... c’est l’Espagne. l’inconnu... comprends-tu ?... l’étranger, enfin... Parce que c’est la Patrie qui s’illumine tous les soirs pour la joie, pour la reconnaissance de nos cœurs, et qui semble nous dire : « Si tu m’aimes, tu n’iras pas plus loin ! » Voilà ce que c’est que ce bec de gaz...

Mme Tarabustin considéra longtemps ce bec de gaz, fit un violent effort pour éprouver la secousse divine, et, triste, accablée de n’être pas à l’unisson des sentiments qui gonflaient le cœur de son mari, elle gémit :

– Je n’ai pas ton intelligence, mon ami... Et je ne vois pas de si belles choses dans un simple réverbère... C’est un grand malheur... Pour moi, un bec de gaz est toujours un bec de gaz, quand même c’est le dernier de France...

La voix de M. Tarabustin prit un accent mélancolique.

– Hélas ! fit-il... Tu n’es qu’une femme... tu n’as pas, comme moi, pénétré dans la profondeur des choses... Les choses, ma pauvre amie, ne sont que des apparences sous lesquelles existent les symboles éternels... Le vulgaire ne perçoit que les apparences... Seuls, les grands esprits, comme moi, découvrent les symboles sous les apparences qui les cachent... Enfin !

Il y eut un silence.

L’haleine des Tarabustin profanait la pureté vivifiante du soir. Un parfum d’œillet sauvage, qui s’était aventuré jusqu’à eux, rebroussa chemin et se perdit dans la vallée. Les grillons s’étaient tus, à la voix du professeur, étonnés de cette discordance.

– Et toi, Louis-Pilate ?

Mais l’enfant écrasait sous sa semelle un ver luisant qui venait de s’allumer dans l’herbe... Il ne répondit pas.

Alors, découragé, M. Isidore-Joseph Tarabustin regarda, une dernière fois, fervemment, le dernier bec de gaz de France. Et il partit, suivi de sa femme, qui recommença de clopiner péniblement, et de son fils, qui se remit à patauger dans les bouses et les tas de crottin...

Homards à l'américaine

À la campagne, j'ai deux voisins, deux excellents voisins, avec qui les relations sont charmantes vraiment : le peintre Anastase Ruban que vous connaissez sans doute, et M. Joseph Planton, ancien chef de gare de la Compagnie des chemins de fer de l'Extra-Centre. Anastase Ruban s'est fait, comme vous le savez, une spécialité dans la peinture contemporaine – je pourrais dire une illustration ; il n'a jamais peint que des homards. M. Thiébaut-Sisson(1), qui vient de découvrir Piero della Francesca(2), a écrit de lui : « C'est le meilleur homardier que nous possédions. Il est exact, élégant et profond. Son dernier tableau, *le Homard,* qui tient entre ses pinces le globe, atteint aux plus hautes conceptions de la peinture d'histoire... » Quant à M. Joseph Planton, il joint, obscur et modeste, aux douceurs d'une retraite bien gagnée les petits bénéfices d'une agence d'assurances contre les accidents et sur la vie. Ce sont deux braves gens, fort estimés de tout le pays, et qui respectent les lois – toutes les lois !... Vous voyez bien qu'il existe encore, quoi qu'on dise, de ces brave citoyens, et que le génie de la race n'est pas mort !

Ce matin, de très bonne heure, Anastase Ruban est venu me voir... Je l'ai trouvé soucieux, inquiet... Je m'informe :

– Eh bien !... Et les homards ?

– Ça va !... Ça va !... répond un peu nerveusement l'exact, élégant et profond homardier...

Puis, tout à coup, il me demande :

– A-t-on des nouvelles de la *Champagne ?*

– Ma foi ! non...

– Ah !...

Je pense qu'il a peut-être des parents, des amis sur ce paquebot, et je me dispose à le rassurer... Mais il ne m'en laisse pas le temps... Et il soupire :

– Ah ! je n'ai pas eu de chance.

– Que voulez-vous dire ?

– Rien !... Je m'entends !

Et pendant quelques minutes, il est demeuré songeur.

Nous nous promenons dans le jardin. L'air est très doux. Un peu de soleil sourit dans les nuages... En vain, j'essaie de lui faire admirer la beauté des pervenches, des roses de Noël, et les pousses nouvelles qui soulèvent la terre... Il répète encore :

– Ah ! je n'ai pas eu de chance !... Je n'ai pas eu de chance !...

– Mais en quoi n'avez-vous pas eu de chance ?

– En quoi ?...

Le grand homardier chassa violemment du bout de sa canne, un caillou, et haussant les épaules, il s'écrie, avec un mauvais regard, et d'une bouche tordue par la haine :

– Vous allez voir, mon cher monsieur... que cette fois-ci, la *Champagne* a péri corps et biens... Et que, plus jamais, nous n'entendrons parler d'elle !... La voilà bien ma chance !...

J'ai beau lui dire que l'on n'est pas inquiet à la Compagnie Transatlantique... que le paquebot a été signalé, naviguant doucement, dans je ne sais plus quels paysages...

– Un retard... un simple retard !...

Anastase Ruban ne veut rien entendre.

– Non ! Non !... Il a péri corps et biens !...

Et il s'obstine toujours à cette unique exclamation :

– C'est bien ma chance !... C'est bien ma chance !

Je n’ai pu lui tirer d’autres paroles ; et il est parti, furieux, étrangement furieux, sans s’expliquer davantage.

Ce soir, après le dîner, il revient, aussi inquiet que le matin, aussi soucieux, dans un état nerveux plus accentué... Il me demande :

– Et la *Champagne ?*... Toujours pas de nouvelles ?

– Non.

– Naturellement !

– C’est-à-dire les mêmes nouvelles... Rien de grave... Un retard voilà tout !

– Allons donc !

– Puisque je vous le dis !

– Allons donc !... Vous verrez !... vous verrez !... La *Champagne* a péri corps et biens !... C’est évident ! Ah ! ce n’est pas à la *Gascogne* qu’une pareille chance serait arrivée !... Ah bien, oui.

– Une pareille chance !... Pourquoi dites-vous cela ?...

– Je m’entends... je m’entends !

Anastase Ruban marche fiévreusement... bouscule les chaises... Je le pousse de questions précises auxquelles il ne répond que par des gestes saccadés... Enfin, il finit par s’asseoir devant la table, en face de moi, et, d’une voix coupée, hachée, en petites phrases courtes, il me dit ceci :

– Enfin, voyons... Je suis un brave homme... moi ! un honnête homme !... Je remplis tous mes devoirs de citoyen libre... Je suis toujours avec le gouvernement, quel qu’il soit !... Je respecte l’armée, la magistrature, la religion... M. Henri Rochefort... M. Ernest Judet...[1] tous les corps constitués, enfin ! voyons !*...* Est-ce vrai ?

– Parfaitement !

– Mais je suis peintre avant tout !*...* peintre avant tout !*...* Est-ce juste ?

– Dame !

– Eh bien, vous allez voir ma chance ! Il y a deux ans, je pars pour l'Amérique... Je devais faire à New-York, et dans les principales villes du Nouveau-Monde, une exposition de mes homards, et en même temps qu'une exposition, des conférences sur mes homards en général et sur la peinture contemporaine en particulier... C'est un usage qui fut, je crois, inauguré par mon cher maître et ami, Jean-François Raffaelli[1]... Je pars donc pour l'Amérique, sur la *Bretagne...* Mes homards me suivent sur la *Gascogne...* à huit jours d'intervalle... Il me fallait ce temps, vous comprenez, pour organiser mes affaires là-bas, étudier l'Amérique et me rendre compte de ce que les Américains pourraient bien avoir dans le ventre !*...* Afin d'épater ces susdits Américains, j'avais assuré mes tableaux pour une somme de six cent mille francs... Retenez bien ce chiffre, mon cher monsieur, six cent mille francs !*...* Six cent mille francs de homards peints, ce n'est pas ordinaire !*...*

À ce moment, entre M. Joseph Planton, mon autre voisin. Il s'assied silencieusement à côté de notre grand artiste Anastase Ruban, qui continue après quelques minutes d'interruption :

– Je n'avais entendu faire qu'une réclame. Je ne comptais pas que cela pût devenir une merveilleuse spéculation... Je poursuis... au jour fixé, la *Gascogne* n'arrive pas. Rien d'étonnant !... On avait signalé d'épaisses brumes en mer... Deux jours, trois jours, quatre jours... La *Gascogne* n'arrive toujours pas. On s'émeut à New-York. Les agences regorgent de gens qui viennent aux renseignements... La jetée est noire de visages contristés qui interrogent l'horizon. Il y a des femmes qui pleurent, des petits enfants qui pleurent, des vieillards qui pleurent !... Moi, je jubile... J'ai dans le cœur une immense espérance !*...* l'espérance que la *Gascogne* a sombré, et qu'elle repose, à jamais, sur un lit de fucus, au fond de la mer ! Quatre jours encore ! Et la

Gascogne n'arrive pas !... On ne la signale nulle part. « Mon pauvre père ! » sanglotent des femmes. « Mon infortunée épouse ! » larmoient des hommes... Et moi, plus jeune, plus souple, plus gai, je dis mentalement : « Ô mes bienheureux homards qui dormez dans les grands fonds, que je vous bénis de me valoir six cent mille francs !*...* » Et, tandis que tout le monde se lamente et se désespère, moi, déjà, j'organise ma vie future... Avec cette fortune miraculeuse, je lâche l'art, les marchands, l'amateur ! J'achète une maison de campagne, j'ai un grand jardin, des poules, des vaches. Et, tout le jour étendu sur l'herbe, je me prélasse dans la paresse et dans la joie !*...* Je n'ai plus qu'une angoisse, une seule : c'est que la *Gascogne* s'est écartée de sa route, et qu'elle va, peut-être, apparaître bientôt à l'horizon !*...* Quatre jours encore !... Rien !*...* Ce soir-là, je me suis saoulé comme un homme, avec de belles filles !*...*

Il cesse, une minute, de parler. Et, le regard morne, la bouche pendante :

– Voilà bien ma chance !... fait-il... Le lendemain, les sémaphores – ces brutes – signalaient la *Gascogne* au large... La *Gascogne,* comprenez-vous ?*...* la *Gascogne* que je croyais ensevelie pour toujours sous les flots !*...* Je pensai m'évanouir de douleur... Tout le monde exultait, tout le monde dansait, tout le monde chantait... Oh ! cette joie canaille !*...* Le soir, en effet, l'affreuse *Gascogne* entrait dans le port avec mes homards !*...* Et, toute la nuit, je fus, dans New-York, le seul à pleurer, à pleurer sur mes joies défuntes et mon rêve évanoui !... Quand je vous disais que je n'avais jamais eu de chance dans la vie !...

Il y eut un silence... Un silence accablant... Et, tout à coup, j'entendis la voix blanche de Joseph Planton, ex-chef de garde des chemins de fer de l'Extra-Centre, qui disait :

– Moi, en fait de homards, il m'est arrivé quelque chose de bien plus extraordinaire.

Les deux voyages

Le 1er décembre 1899, Cyrille Barclett, chef de bureau à la « Moon of Chicago », compagnie d'assurances sur la vie, au capital de cent millions de dollars, entra vers dix heures, dans le cabinet de son cousin Earl Butwell, sous-directeur du personnel, à la même compagnie, et, après le traditionnel « *shakehand* », il lui dit :

– Earl, je vais vous demander une chose très importante.

– Laquelle, Cyrille ?

– Earl, il me faudrait un congé d'un mois.

Le sous-directeur sursauta :

– Et pourquoi, ce congé, je vous prie, Cyrille ?

– Pour aller à New-York, Earl.

– Et pourquoi voulez-vous aller à New-York ?

– Pour me marier !...

Earl reçut la nouvelle sans broncher.

– Vous vous mariez ?... fit-il.

– Parfaitement !... Et voici !... Huit jours pour aller, huit jours pour revenir, quinze jours pour le mariage !... Je serai au bureau, le 2 janvier 1900, à dix heures.

– Et quand part le paquebot, Cyrille ?

– Demain soir, Earl !

Earl Butwell réfléchit un instant, puis :

– Cyrille, dit-il, je ne puis vous donner ce congé... Vous avez la surveillance de l'inventaire de fin d'année... Vous ne pouvez partir avant le 5 janvier...

Cyrille Barclett répondit :

– Earl, c'est impossible !... Il faut que je parte... Tout est prêt !... Mais écoutez.

Il alla consulter une sorte d'horaire illustré, qui était appliqué dans un cadre noir, sur le mur du cabinet.

– Écoutez, reprit-il... Je puis revenir le 24 décembre... Voyez vous-même !... Je ne resterai là-bas que trois jours... Le temps de me marier... Et je reprends le paquebot qui part de New-York le 14... Voyez vous-même... Et quand je dis le 24... Je puis être ici, parfaitement, le 23. Jeremy me remplacera très bien durant cette courte absence...

– Alors, partez, Cyrille, consentit le sous-chef, après avoir vérifié l'exactitude de la date indiquée par son cousin, sur l'horaire. Mais ne manquez pas le paquebot au retour !...

– « *All right !...* » C'est entendu... le temps de me marier... vous me trouverez au bureau le 23 décembre, à dix heures !...

Earl Butwell était un homme curieux, et ce matin-là il avait le temps de causer un peu. Il demanda :

– Et qui épousez-vous, Cyrille ?...

– Minnie Hookson... Vous connaissez ?...

– Du tout !...

– Ni moi !... Une très agréable personne, Earl !... Vingt-sept ans, mince, grande, blonde... Du moins, je le crois... C'est miss Saunders qui a arrangé cette affaire... Vous connaissez ?...

– Du tout !

– Ni moi !... Miss Saunders est une très agréable personne aussi !...

– C'est très bien !...

Cyrille Barclett poursuivit gravement :

– J'ai reçu de miss Saunders, je pense, les photographies de Minnie Hookson depuis l'âge de un an... Il y en a vingt-sept !...

– Vingt-sept, Cyrille ?

– Vingt-sept, Earl. Voilà une fort précieuse personne. Voulez-vous voir ?

Le sous-directeur, décidément en veine de flânerie, répondit aimablement, avec cette amabilité impérative et brève qu'il avait, en toutes les circonstances de la vie :

– Montrez... je vous prie.

Et Cyrille tira d'une serviette de cuir qu'il portait sous le bras, tira l'une après l'autre, vingt-sept photographies, qu'il étala méthodiquement, sur le bureau, parmi les papiers.

– Vous êtes sûr, au moins, interrogea Earl, que ce sont là les photographies de Minnie Hookson ?...

– Je le crois, Earl, je le crois... Et pourquoi, je vous prie, ne seraient-ce pas les photographies de ma chère Minnie ?

– Je n'en sais rien... Elles pourraient être les photographies d'une autre personne.

Cyrille sourit finement, retourna les vingt-sept portraits, et malicieusement :

– Voyez vous-même, Earl, si ce ne sont pas là les réelles photographies de ma chère fiancée.

Au dos de chacun de ses vingt-sept portraits, il y avait, inscrite en grosses lettres et en gros chiffres, l'indication de la taille, de la mesure, du poids du baby Minnie, puis de l'adolescente Minnie, puis de la jeune fille Minnie, puis de la femme Minnie... Toute une anthropométrie très précise... Toute une comptabilité, très stricte, tenue année par année, minutieusement.

Earl examina rapidement, silencieusement, les chiffres des premières photographies, et s'arrêtant à la dernière,

avec plus de complaisance, il s’écria, presque enthousiaste :

– Un mètre soixante !... Soixante-deux kilos !...

– Parfaitement !...

– Je crois, Cyrille, que vous serez heureux !

– Je le crois aussi, Earl !...

Les deux hommes échangèrent une forte poignée de main... Puis, Cyrille ayant remis dans la serviette de cuir, et à l’ordre de leurs dates, les vingt-sept photographies de sa chère Minnie, il partit en répétant :

– Je le crois aussi...

* * *

Cyrille Barclett habitait avec sa mère, depuis cinq ans, un confortable appartement de l’avenue Kléber. Ils s’aimaient beaucoup tous les deux... Aussi avait-il été convenu que le mariage ne les séparerait pas et que Cyrille installerait sa femme dans cet appartement, résolution qui conciliait la tendresse et l’économie.

Mistress Barclett était une honorable, très honorable vieille dame, blanche de cheveux, blanche de visage, et qui souffrait d’une maladie de cœur. Bien des fois, elle avait failli mourir, emportée dans une syncope. Et, avec l’âge, les syncopes devenaient de plus en plus fréquentes... Durant l’absence de son fils, mistress Barclett avait préparé, orné, remis à neuf, l’appartement de l’avenue Kléber, afin d’y recevoir sa chère bru, Minnie, qu’elle chérissait déjà pour son poids de soixante-deux kilos, et pour son mètre soixante de taille ! Mais elle s’était très fatiguée en ces préparatifs, et le matin du 23 décembre, elle se plaignait vivement de n’être pas bien et de souffrir du cœur...

À neuf heures et demie, un omnibus, chargé de malles, s’arrêtait devant la maison de l’avenue Kléber. Cyrille fit descendre sa femme, donna quelques ordres au concierge, et, comme il avait promis d’être à son bureau, lequel était situé rue de Châteaudun, à dix heures sonnant, il pria sa chère petite Minnie de monter à l’appartement et se fit conduire au siège de la « Moon of Chicago ».

En effet, au coup même de dix heures, Cyrille entra dans son bureau. Il ne s’y trouvait pas depuis dix minutes, que la sonnerie du téléphone l’appela :

– Allô !... qui parle ?

– Moi... Jules, le valet de chambre...

– Qu’est-ce que c’est ?

– La mère de Monsieur est prise d’une attaque... allo !... allo !... Elle est presque morte !... Que Monsieur vienne...

– Je viens !... répondit Barclett...

Et il raccrocha le récepteur à l’appareil... remit son pardessus, écrivit un mot sur sa carte, qu’il fit passer à son cousin, et remonté en voiture, il accourut près de sa mère, trop tard pour lui dire adieu... Mistress Barclett était morte !...

Cyrille pleura amèrement... Puis, quand il eut donné aux larmes le temps qu’un Américain peut donner à ces démonstrations inutiles de la douleur, il retourna à son bureau... Earl Butwell l’attendait...

– Earl, dit-il... je viens vous apprendre une chose très importante !

– Quelle, Cyrille ?

– Earl, ma mère est morte !...

– Je pense que vous ne venez pas me demander un congé de trente jours, encore !

– Non, Earl... Mais je suis très perplexe... Ma mère avait toujours manifesté l'intention que son corps, quand elle serait morte, fût renvoyé en Amérique !...

– Eh bien, Cyrille, il faut le renvoyer.

– Sans doute... mais comment ?... Je suis dans un grand embarras !... Vous avouez, vous-même, que je ne puis l'accompagner.

– Certainement, non... vous ne le pouvez pas...

– Le paquebot prochain ne part que dans huit jours. Je ne puis garder le corps de ma mère chez moi, pendant ce temps-là.

– C'est fort juste !

– Alors ?...

Earl Butwell réfléchit un instant, et, très grave :

– Cyrille, il faut acheter un cercueil très solide... y mettre votre chère mère, l'honorable mistress Barclett... et le déposer... à la consigne... du chemin de fer !...

Et comme Earl Butwell ne manquait pas de littérature, à ses moments perdus, il ajouta :

– Les morts vont seuls... Les morts vont vite !...

Cyrille approuva d'un mouvement de tête :

– Earl, mon cher Earl, vous avez raison... Je ferai cela !...

Et il se mit à piocher l'inventaire, sans plus : l'inventaire de la « Moon of Chicago », compagnie d'assurances sur la vie, au capital de cent millions de dollars.

Jour de congé

Nous étions allés prendre le funiculaire qui monte à la T..., où nous devions passer la journée. Il était dix heures, le matin, et personne encore dans la gare... Le train attendait, seul avec sa machine trapue et bizarre, qui semble une protestation contre les lois de l'équilibre, une machine comme il en passe parfois dans les rêves de fiévreux. Le temps était doux, un soleil clair allumait les herbes, parmi des ombres déjà dures, sous un petit bois d'oliviers, qui, de terrasses en terrasses, escaladait le flanc de la montagne... Et déjà nous attendions, depuis dix minutes, quand deux employés sortant de la gare se mirent à se promener, de long en large, sur la voie, à pas très lents, les mains croisées derrière le dos.

Un voyageur qui s'impatientait demanda :

– Est-ce qu'on ne part pas ?... Qu'est-ce qu'on fait ici ?

Les deux employés ne répondirent pas, et ils continuèrent leur promenade, silencieux et encore plus lents. Le voyageur se fâcha :

– Dites-donc... espèces de gourdes... cria-t-il, la tête furieuse hors de la portière... vous pourriez bien répondre quand on vous parle ?... Est-ce qu'on part bientôt ?...

L'un des deux employés se décida à répondre.

– Je ne sais pas, moi.

L'autre appuya d'une voix hautaine :

– Nous ne sommes pas d'ici, nous... Nous sommes du grand chemin de fer, nous autres !

Et il prit une attitude pleine de noblesse et d'orgueil...

– Alors, qu’est-ce que vous fichez ici ?

– Nous regardons, tiens... Nous sommes en congé, donc !... on vient s’instruire un peu... pas vrai ?

Le compagnon interpellé hocha la tête :

– Tiens !... Bien sûr !... fit-il.

Le voyageur continua de maugréer, quelques secondes, puis, se rencognant avec des gestes protestataires dans le wagon, il finit par se taire, et alluma une cigarette... Les deux employés reprirent leur promenade qu’avait interrompue ce colloque... Ils examinèrent les rails... les compartiments de fer où viennent mordre les dents de la crémaillère, et la voie étroite qui, au sortir de la gare, rampe, en pente brusque et rapide, sur le flanc de la montagne... Ils ne disaient rien, ne se communiquaient aucune de leurs réflexions, qui, pourtant, à en juger par leur expression sévère, et le pli creusé à leur front, devaient être très laborieuses... De temps en temps, pour bien marquer leur étonnement, ou pour faire croire qu’ils pouvaient être étonnés de quelque chose, ils laissaient échapper, l’un :

– Ainsi !...

L’autre :

– Tiens !... tiens !... tiens !... sans s’expliquer davantage...

Au bout de quelques minutes, ils s’arrêtèrent de nouveau.

Le premier demanda :

– Et comment qu’ils appellent ça ?...

Le second répondit, avec des grimaces sur les lèvres :

– Un furiculaire... un furonculaire... T’as donc pas vu à l’entrée ?... C’est écrit en lettres rouges !...

– Un furiculaire !... Ainsi !.. Je vous demande un peu !

– Où qu’ils ont été chercher ça ?

– Ah ! dame !...

– C’est tout de même point comme un autre chemin de fer !...

– Bien sûr !...

– Moi... je peux pas comprendre que ça grimpe des rampes pareilles !...

– Ça grimpe... pourtant !... Tu vas voir quand il va démarrer...

– Et si ça lâche ?...

– Si ça lâche ?

– Oui !...

– Ah ! dame !...

Et il fit un geste qui exprimait quelque chose comme un saut périlleux...

– Voilà !

L’autre secouait la tête d’un air très triste. Il dit :

– Je suis content de voir ça !...

– On a bien fait de venir ici...

– Pour sûr !...

Après un temps :

– Et tu dis qu’ils appellent ça... un furiculaire ?

–-Un furiculaire...un formiculaire... C’est écrit...

– Tiens... tiens !... tiens !...

Après s’être gratté la nuque, ils reprirent leur marche, lourde et dandinée, sans plus s’adresser la parole... Et ils marchaient côte à côte, les bras ballants, la tête penchée sur le sol... Et ils ne regardaient plus les rails... la crémaillère, la pente abrupte, ni le ciel, très bleu, au-dessus d’eux... ni la montagne... toute fleurie d’euphorbes et de marjolaines devant eux... ni le petit bois d’oliviers, dont une brise douce faisait doucement frémir et retroussait, dans un joli

mouvement aérien, les feuilles argentées... Ils ne disaient rien, ne regardaient rien, ne voyaient rien... Et ils continuaient de marcher du même pas lent et lourd, sans penser à rien, sinon, sans doute, que c'était jour de fête... et qu'ils s'amusaient... et qu'ils allaient s'amuser ainsi, toute cette longue journée de repos et de joie...

Enfin, le train partit...

Les deux employés le regardèrent partir d'un œil morne. La machine soufflait, haletait, toussait, d'une toux rauque de pulmonique. Elle montait lentement, lentement, avec des plaintes, avec un air de souffrir et de s'époumonner... Après quelques minutes, je me penchai à la portière du wagon et regardai, en arrière, vers la gare que nous venions de quitter... Les deux employés étaient là, immobiles, au même endroit, et ils regardaient monter la machine...

Nous rentrâmes le soir, à cinq heures...

Les deux employés étaient toujours là, à leur poste, les bras plus veules, les reins plus tassés, l'expression du visage encore plus inexpressive...

Comme il n'y avait plus de train, et qu'on fermait la gare, ils eurent une minute de désarroi... Après s'être consultés du regard :

– Qu'est-ce que nous allons faire ? dit l'un.

– Ah ! dame ! dit l'autre en balançant sa tête.

– Où aller, maintenant ?

– Ah ! dame !...

Ils cherchèrent longtemps, sans doute, par la pensée, des endroits merveilleux... des parcs en fête... des plaisirs... et ne trouvant rien :

– Si on rentrait, à la maison ?... proposa l'un.

À quoi l'autre répondit :

– Ah ! non !... Un jour de congé !... ça ne serait pas à faire...

– C’est juste !... Faut un endroit où l’on s’amuse !

– Bien sûr !...

Après un temps de réflexion :

– Si on allait faire un petit tour à la gare... à notre gare...

– Ça... c’est une idée...

– Ça... c’est un chemin de fer... un vrai ! On va s’amuser à regarder !

– Bien sûr !...

– Eh bien !... allons !...

– Allons !...

Et ils s’éloignèrent d’un pas redevenu plus leste, plus aisé... comme s’ils allaient... enfin... vers le bonheur...

Tableau parisien

C’était, il y a huit jours, sur le boulevard Saint-Michel, en face du lycée Saint-Louis, vers neuf heures du soir. Un lourd camion, chargé de pierres de taille, gravissait la rampe, péniblement tiré par cinq chevaux. À cet endroit, la montée est rude et difficile. Sans doute aussi que le camion, comme cela arrive à tous les camions, était trop chargé, car les bêtes épuisées d’efforts, ruisselantes de sueur, s’arrêtèrent. Le charretier cala les roues de la voiture et laissa, un instant, souffler ses chevaux, dont les flancs battaient d’un mouvement de respiration haletante.

– Ah ! les rosses... Ah ! les carnes !... dit-il. Voilà plus de dix fois qu’elles s’arrêtent.

Il aurait pu les battre, mais il n’avait pas l’air méchant. Il passa le fouet autour de son cou et il ralluma sa pipe éteinte.

Autour du camion arrêté, s’était formé un petit attroupement de badauds qui regardaient ils ne savaient trop quoi, et qui échangeaient des observations ou des souvenirs, n’ayant, d’ailleurs, aucun rapport avec ce qui se passait. Ils parlaient de la campagne, de chevaux emportés, de chiens enragés, de Sarah Bernhardt et de l’Exposition.

Lorsqu’il jugea que les chevaux s’étaient suffisamment reposés, le charretier voulut les remettre en marche. Mais leurs muscles s’étaient raidis. En vain, sous l’excitation des coups de fouet, les pauvres bêtes allongèrent le col, tendirent leurs reins, arcboutèrent au sol leurs sabots. La voiture ne put démarrer.

Une femme dit :

– C’est trop lourd ! On n’a pas idée de charger des chevaux comme ça !

Un homme dit :

– Ah bien !... Si cinq chevaux ne peuvent tirer deux méchants blocs de pierre !... Ah ! malheur !

Un autre, qui était coiffé d’un large panama, dit :

– Encore de la pierre de taille !... Encore des constructions !... Comment veut-il qu’il n’y ait pas une crise terrible sur la propriété bâtie ?

– C’est évident ! approuva un troisième monsieur, c’est de la folie !

– Nom de nom de nom !... jura le charretier.

Et l’attroupement grossissait. Ce fut bientôt une foule, une foule nerveuse, bavarde, composée de tous les échantillons de l’humanité parisienne.

Tout à coup, un jeune homme, très élégamment vêtu, que suivait une bande d’amis, empoigna le cheval de tête par la bride, en déclarant :

– Les chevaux... ça me connaît !... Vous allez voir... Je vais bien les faire démarrer, moi !...

Et d’une voix subitement furieuse :

– Hue !... carcan !... cria-t-il.

En même temps, levant sa canne, il en asséna de violents coups sur la tête de la bête.

– Hue donc !... Hue donc ! sale rosse !

La bête recula, se cabra un peu, plus offensée, je crois, de la sottise du jeune homme que des coups de canne. Philosophe, le charretier laissait faire, haussant les épaules, sa casquette complètement renversée en arrière, sur la nuque.

– Hue donc !... Hue donc !...

Et le jeune homme frappait à tour de bras. Un peu de sang coula d’une écorchure sur les naseaux de l’animal, qui reculait toujours mollement, ne se défendait pas, habitué qu’il était aux coups, sans doute.

La foule admirait l’audace du jeune homme, l’encourageait et répétait avec lui :

– Hue donc !... Hue donc !...

Alors une femme interpella le jeune homme :

– Je vous prie de cesser, monsieur, dit-elle. Vous n’avez pas le droit de battre ainsi des chevaux.

– Pas le droit ? riposta-t-il. Ah ! elle est forte, celle-là !... Pas le droit de battre des chevaux !... Elle est bonne !...

La femme s’obstina courageusement :

– Non, monsieur, vous n’avez pas le droit. C’est honteux, ce que vous faites.

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde, vous !... Pas le droit ?

En se tournant vers la foule :

– En voilà une roulure !... s’exclama-t-il. Continue de faire le trottoir, c’est ton affaire.

Il y eut quelques rires parmi la foule, d’autant que ces insultes s’accompagnaient, en guise de ponctuation, de coups plus violents portés au cheval.

– Hue donc !... Hue donc !... clamait la foule contre le cheval et contre la femme, qu’elle réunissait dans le même mépris et dans la même haine.

La femme ne releva pas l’injure. Elle dit simplement, fermement :

– C’est bon ! je vais chercher les agents.

– Hue !... Hue !...

– Prends garde qu’ils ne t’emmènent pas à Saint-Lazare !...

– Mademoiselle, écoutez-moi donc !... Et le charretier jurait toujours :

– Nom de nom de nom !...

Au bout de quelques minutes la femme revint avec deux agents. L'affaire expliquée, en dépit de la foule, qui donnait nettement raison au jeune homme, ceux-ci lui donnèrent tort. Et, après lui avoir demandé ses nom, prénoms, qualité et domicile, ils dressèrent solennellement procès-verbal.

– Ça, par exemple !... maugréait le jeune homme, si on n'a plus le droit de battre les chevaux maintenant !... Elle est forte !... Bientôt, on ne pourra plus tuer les lapins. Et on a la liberté !... Et on est en République ! Non... elle est violente, celle-là !...

Il invoqua tous les grands principes de liberté. En vain. Après quoi, les deux agents firent circuler la foule mécontente et qui protestait, elle aussi...

– Ah ! bien, vrai !... Pour un méchant carcan !... Ç'aurait été un patriote, on ne ferait pas tant de manières ! On a droit de battre les patriotes... mais les chevaux !...

Le jeune homme, avant d'obéir aux injonctions de la police, cria, héroïquement, en agitant son chapeau :

– Vive la liberté !

Un autre montra le poing au cheval :

– Va donc, électeur de Millerand !...[1]

Et le charretier, sans qu'on sût exactement à qui ou à quoi s'adressaient ses jurons, jura encore :

– Nom de nom de nom !

Quant aux chevaux, immobiles, la tête basse, la crinière brouillée, les jarrets meurtris, ils semblaient très humiliés de se savoir inférieurs à ce ramassis de sottes et féroces gens qu'était cette foule... ils se disaient mutuellement, avec

cette modestie qui les caractérise et les rend ignorants de leur force et de leur beauté :

– Si les hommes, rois de la nature, sont si stupides et si laids, qu'est-ce que nous devons être, nous autres, pauvres chevaux !...

Le jeune homme, suivi de ses amis, auxquels s'étaient joints quelques admirateurs spontanés, descendit triomphalement le boulevard. Puis, il s'arrêta à la terrasse d'un café. Il était fort excité, et des éloquences révolutionnaires bouillonnaient dans son âme.

– Ainsi, s'écria-t-il, nous sommes dans un pays de liberté. Et je n'ai pas le droit de faire ce qui me plaît !... Battre les bêtes, si c'est mon plaisir... et pisser où il me convient... C'est monstrueux !... Toujours des restrictions et des entraves au développement des besoins humains ! Eh bien moi, je n'appelle pas ça de la liberté. La liberté, c'est d'écraser les chiens, battre les chevaux, et pisser partout où l'on veut. Voilà ce que c'est que la liberté.

– Bravo ! bravo ! bravo !...

– Si j'étais roi de France, ou empereur, ou Président de la République française, je rendrais un décret ainsi conçu : « Article premier : Il est permis de pisser partout, partout où l'on veut. »

– C'est cela, où l'on veut, où l'on veut, répétèrent les amis.

Le jeune homme reprit :

– Et il n'y aurait que cet article, dans le décret, car il comporte toutes les autres libertés. Voilà comment j'entends la liberté.

Et, au milieu des acclamations enthousiastes, il commanda des bocks.

---

1 Georges d'Esparbès (1864-1944), dessinateur, journaliste et romancier, spécialiste de récits militaires. Collaborateur au *Journal.*

1 Recueilli dans *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique* (chapitre IX). La version des *Vingt et un jours d'un neurasthénique* propose cette conclusion : « Cela me fait tout de même plaisir, et me remplit d'orgueil de revoir, de temps en temps, de pareils héros… en qui s'incarne la patrie. »

1 Édouard Yann Dargent (1824-1889), peintre et illustrateur.

1 C'est aussi sur sa « pâleur » qu'Alfred Dreyfus fut présumé coupable…

1 Dans *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique,* ce dernier paragraphe est remplacé par celui-ci : « Je fus condamné à mort, aux applaudissements de tout le monde… Mais il arriva que M. le Président de la République voulut bien changer l'échafaud en bagne perpétuel… Et j'y serais encore à ce bagne, si, l'année dernière, le véritable assassin, poussé par le remords, n'avait publiquement confessé son crime et mon innocence… »

1 Alexandre III (1846-1894), tsar de Russie de 1881 à sa mort. C'est lui qui a signé avec la République française une alliance que Mirbeau juge contre-nature et qu'il ne cessera plus de dénoncer. Le conte de Mirbeau paraît au moment de la visite en France de Nicolas II, successeur d'Alexandre III.

1 Frédéric Febvre, homme de théâtre et tête de Turc de Mirbeau, qui lui consacre quelques articles au vitriol, dont « I.e Rapport de Frédéric Febvre (Fragments) »*, Le Journal,* 27 janvier 1895.

1 Francisque Sarcey (1827-1899), critique dramatique et autre tête de Turc de Mirbeau, qui l'appelle « l'éminent bafouilleur du *Temps* ». Dans la version des *Vingt et un jours d'un neurasthénique,* Mirbeau corrigera : « le défunt Sarcey ».

1 Lucien Guitry (1860-1925), qui créera le rôle de Jean Roule dans *Les Mauvais Bergers* le 14 décembre 1897.

1 Louis Lépine (1846-1933) est préfet de police de Paris depuis 1893.

1 Le 1er mai 1891, à Fourmies, petite ville à la frontière franco-belge, la troupe a tiré sur la foule à l'occasion de la manifestation internationale du Premier Mai : dix personnes ont été tuées, dont deux enfants. L'allusion à cet événement disparaîtra dans la version du *Jardin des supplices.*

2 Edgar Poë (1804-1849) et Thomas de Qwncey (1785-1859), ont été tous les deux traduits par Baudelaire.

1 Ce conte fait partie d'une série de six articles dans lesquels, à l'automne 1900, Mirbeau entreprend une campagne néo-malthusienne, contre le projet de législation nataliste déposé par le sénateur Piot, de la Côte d'Or.

1 Allusion au projet Piot qui prévoyait d'imposer les célibataires et les mariés sans enfants, afin de redistribuer une partie des sommes ainsi collectées aux familles de plus de quatre enfants.

1 Dans la version des *Vingt et un jours d'un neurasthénique,* Mirbeau a ajouté : « Ces sacrés bourgeois, je vous demande un peu, est-ce qu'ils ne feraient pas mieux de garder leurs portefeuilles dans leurs poches ?… Ça fait pitié !… »

[1] Le Père du Lac était maître d'études au collège Saint-François-Xavier à Vannes quand Mirbeau y était élève (cf. « Souvenirs ! », *L'Aurore,* 22 août 1898). Confesseur de Cavaignac, du comte de Mun et du général de Boisdeffre, le père du Lac a été l'un des piliers de l'antidreyfusisme.

[1] Jean-Baptiste Marchand (1863-1934). Il a pris Fachoda le 10 juillet 1898, mais a dû l'abandonner à la demande du gouvernement français, qui se soumettait à un ultimatum du gouvernement anglais.

[1] Allusion à la Révolution russe de 1905, et aux massacres perpétrés par l'armée tsariste, notamment le 22 janvier, lors du « dimanche rouge ». Mirbeau est alors très actif dans son soutien au peuple russe, aux côtés d'Anatole France, Pierre Quillard et Francis de Pressensé.

[1] Léon Baudry d'Asson, député légitimiste de Vendée de 1876 à 1914.

[1] Bals populaires.

[1] Charles Monselet (1825-1888), journaliste, érudit, gastronome, membre éminent de la Bohême littéraire.

[1] Coquelin (1841-1909), sociétaire de la Comédie-Française, dont Mirbeau a dénoncé la vanité.

[2] Victorien Sardou (1831-1908), Édouard Pailleron (1834-1899) et Jean Aicard (1848-1921) sont des auteurs dramatiques à succès.

[1] Village imaginaire.

[1] Jules Simon (1814-1896), homme politique et philanthrope que Mirbeau n'a cessé de tyranniser ; voir notamment « Les Petits martyrs » et « Encore M. Jules Simon »*, L'Echo de Paris,* 3 et 10 mai 1892.

[2] Il y eut des centaines de victimes, dont la presse donnait une comptabilité quotidienne.

[1] Le nom de M. Quart doit naturellement rappeler celui de M. Thiers, incarnation du bourgeois sans cœur qui défend son « ordre » à coups de massacres.

[1] Les épreuves orales du baccalauréat se déroulaient en public, à la faculté des Lettres.

[1] Critique d'art.

[2] Pierre della Francesca (v. 1416-1492), peintre italien, auteur notamment de *La Légende de la Croix.*

[1] Journalistes antidreyfusards que Mirbeau prendra constamment pour cibles dans ses pamphlets de *L'Aurore* à partir du mois d'août 1898 (voir *Mirbeau et l'affaire Dreyfus,* Séguier).

[1] Jean-François Raffaelli (1850-1924), peintre auquel Mirbeau a consacré quelques articles louangeurs (voir *Combats esthétiques,* Séguier).

[1] Alexandre Millerand (1859-1943), ancien député socialiste. Alors ministre du Commerce dans le cabinet Waldeck-Rousseau.